NUMÉRO SPÉCIAL

L'EXPRESS

1,25 NF.
4 FEVRIER 1960
N° 451

La V^eme^ : Chapitre II

(A. P.)

LE GENERAL COMMANDANT EN CHEF EN ALGERIE

« Donner des ordres est la moindre chose. Ce qui importe, c'est d'en assurer l'exécution. »

(Napoléon Ier.)

B 6 ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

Jeune femme 21 ans cherche place **CAISSIERE** dans un théâtre ou évent. cinéma. Réf. caissière. Ecrire n° 5208 L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e

Ayant expérience questions financières, administr. aptitudes commerc. Disposant voiture, participerait activité affaire en expansion. Ecrire n° 5345 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANTE ENTREPRISE ACTIVITE INTERNATIONALE recherche **JEUNES CADRES COMMERCIAUX** OU D'ADMINISTRATION GENERALE

PREFERENCE DONNEE A FORMATION SCIENTIFIQUE OU COMMERCIALE Niv. min. licence ou dipl. équiv., âge 25 à 30 a. env., oblig. milit. satisf., bonnes conn. linguist.

Carrière intér. et vie act. en France et à l'Etr. Ecrire n° 5308 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

OFFRES D'EMPLOIS

Banque d'idées cherche mandataire délégué, élément dynamique, éveillé, confiant, solvable, dans chaque localité. Saisissez votre chance : travail agréable, situation de premier plan. Formule-clé. Gros rapport. Echec impossible. Initiation contre 3 timbres - SEPIF, 73, bd de Strasbourg (10e)

MAISON D'EDITION rech. DOCUMENTALISTE connaiss. Histoire et recherches iconographiques Bibliothèques et Musées. Envoyer curr. vitae et prétent. à L'Express n° 5323, 29, r. Marignan (8e)

Importante revue professionnelle des métiers graphiques et imprimerie recherche collaborateur compétent pour rédaction articles, connaissant anglais ou allemand. Envoyer curriculum vitae et prétentions à Mme OLIVIER, 7, rue Eugène-Maison - SCEAUX (Seine)

COURS ET LEÇONS

ANGLAIS PROFESSEUR LICENCIE D'ORIGINE - EXAMENS (Ch. de comm., Bacc., Cambridge), conversation M. THOMAS, 3, rue de Duras, PARIS (8e)

PROPRIÉTÉS (Vente)

A VENDRE en bordure de Loire **Grande Propriété** close de murs, 85 pièces. Conv. à communauté Ecr. MONNIER, 11, rue Jules-Chaplain, Paris-6e

MAISON PROVENÇALE, 3 pièces, cuisine, salle d'eau, plain-pied, terrasse, garage, jardin clos, près Saint-Tropez (40.000 NF, prix à débattre). Ecrire L'Express n° 5346, 29, rue de Marignan (8e)

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-85.

HOTELS ET PENSIONS

LA FOUX D'ALLOS - Altitude 1.800 mètres, à 2 heures de Nice - Hôtel LE DAHUT ** Pension à partir de 25 NF tout compris 4 remonte-pentes - 7 moniteurs

LOISIRS

CLUB 2 N'allez pas seul au théâtre mais à 2 N'allez pas seul aux sports d'hiver mais en groupe. Du 20 au 29 février Chamonix. LAM. 55-58, lundi., mercr., sam. de 14 à 16 h. 41, rue Lamartine - PARIS (9e)

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

DIVERS

Pour décoration, vitrines, expositions **Photographie au m2** Photothèque en noir et en couleur **CHEVOJON**, 9, rue Cadet - PARIS-9e

MARIAGES LEGITIMES Niveau élevé et situat. de choix (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

SITOGRAPHIE La sténo en une semaine METHODES EUREKA 17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER *Documentation contre deux timbres*

L'ultime chance

Le premier pas vers la paix est accompli. De Gaulle semble devoir l'emporter. Pour la première fois depuis des années, « Paris » décide de l'avenir de la France.

Ira-t-il maintenant jusqu'au bout, c'est-à-dire verrons-nous enfin la mise hors de combat des ultras ? Logiquement, on ose l'espérer si l'on ne veut plus de barricades et de troubles à Alger toutes les fins de semaine.

Le réveil politique va-t-il enfin s'accomplir suivi d'une rénovation des cadres et de la montée des vraies élites éparpillées dans toutes les classes sociales de la nation ?

L'espoir est-il donc encore possible ? Depuis la Libération, nous attendons non pas la révolution aveugle, sanglante, mais de puissants courants d'évolutions qui changent enfin « quelque chose d'essentiel » ! L'appel de de Gaulle a réussi à nous toucher profondément, il faut maintenant que ce réveil ne soit point déçu, c'est l'ultime chance de salut.

CLAUDE HAEFFELY,
Agriculteur.

Les Français sont prévenus

Le lamentable discours — larmoyant et grotesque — de Delouvrier, tout prêt à serrer sur son cœur les Lagaillarde, Ortiz et autres Sapin-Lignères, ces nouveaux héros de l'Alcazar de Tolède (notons au passage ce curieux hommage au franquisme) m'avait rempli de stupeur... Ne soyons pas trop sévères pourtant : le malheureux délégué général avait visiblement perdu la tête. Mais était-ce bien le moment ?

La fermeté de ton du général de Gaulle contraste fort heureusement avec cette pitoyable mélopée. On eût aimé sans doute qu'il appelât, plus nettement encore, le peuple français à la... résistance. Le discours était du moins sans équivoque. Mais il est permis de se demander si M. Debré est bien l'homme indiqué pour traduire dans les faits cette politique de fermeté.

UN FRANÇAIS DE BELGIQUE.

Les victoires à la Pyrrhus

Permettez-moi de vous dire combien j'ai apprécié, jeudi dernier, votre éditorial. Dans la confusion, dans l'euphorie de l' « unité nationale et gaulliste », au milieu des torrents sentimentaux qui nous inondent, votre « Osera-t-il ? » était — quelques articles étrangers mis à part — le seul à tracer des perspectives sans ambiguïté et à prévoir nettement les dangers des prochaines victoires à la Pyrrhus. Vraiment, ce fut un immense soulagement de vous lire. Je tiens d'autant plus à vous l'écrire que j'ai publié il y a longtemps, en anglais et en français, des articles — gauchistes — critiquant « Lieutenant en Algérie ».

OLIVIER TODD,
Saint-Germain-en-Laye.

Pour la lutte

Je viens de lire l'éditorial de « L'Express » du 28 janvier. Je suis entièrement d'accord avec vous. Je vous approuve totalement et je vous remercie de toute mon âme de tenir un tel langage. Je suis également pour la lutte. Le scandale dépasse les bornes et j'en ressens un profond écœurement. Je souhaite de tout mon cœur que nous soyons ainsi nombreux à vous encourager dans votre combat et à nous battre s'il le faut pour la cause de la justice et du droit.

JEAN ROLLAND,
Colmar.

Idées neuves et idées justes

Le rapport Kempski paru dans votre dernier numéro est remarquable, par sa lucidité. Voilà au moins quelqu'un qui voit les choses telles qu'elles sont.

Votre éditorialiste devrait en prendre de la graine. Il est vrai que J.-J. S.-S. est un polytechnicien qui, comme tous les X, a des idées neuves et des idées justes. L'ennui, c'est que leurs idées neuves ne sont jamais justes et que leurs idées justes ne sont pas neuves.

JEAN SALLAUDE,
Paris.

Libre à nous

Libre à Mme Françoise Giroud de verser un pleur sur les malheurs de M. Pierre Pflimlin, libre à M. Servan-Schreiber de se livrer à des spéculations freudiennes sur la psychologie du général, libre à nous de préférer de Gaulle, qui malgré des concessions inévitables, suit la ligne qu'il s'est tracée et a au moins, lui, la volonté et la force de faire respecter l'autorité de l'Etat.

ROBERT DRUART,
Charleroi.

Ponce-Pilate

J'ai lu « L'Express » jeudi, et l'éditorial en particulier. Il est remarquable. Tout me semble juste et exact quant aux

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

ROLLS. — *Manteau de flanelle gris fer. Revers tailleur double boutonnage, poches gilet : 295 NF.*

Vive la flanelle !

La flanelle a gagné la semaine dernière la bataille de la mode, et le printemps sera gris même si le ciel est bleu.

Pratique, jeune, solide, spécialement à la mode cette saison, mais toujours dans la note, élégante à toute heure, s'harmonisant aussi bien avec les coloris vifs ou pastels, la flanelle grise est le tissu de manteau idéal pour la demi-saison.

Un manteau de demi-saison est un achat indispensable, surtout au printemps où les vêtements de gros lainage sont si désagréables à arborer malgré la fraicheur des premiers beaux jours, mais il ne doit pas être ruineux. Pour ne pas être obligée de choisir entre le tailleur dont vous rêvez et le manteau dont vous avez besoin, adoptez la formule idéale : le « presque-prêt-à-porter » de Pierre Clarence, 9, rue Saint-Florentin.

Les deux manteaux de flanelle grise photographiés ici, choisis dans une collection de vingt-sept modèles plus tentants les uns que les autres, valent chacun 295 N.F. De plus, ils sont préparés à votre carrure, mais terminés exactement à votre taille en trois heures par les ateliers de la maison Pierre Clarence. Sont ainsi réglés sur vous : la longueur des manches, la hauteur totale, l'emplacement et l'écartement des boutons, etc. Si bien que vous êtes assurée d'acheter dans la journée un vêtement parfaitement à vos mesures. 295 N.F. un si joli manteau, comment résister ? D'ailleurs, vous ne résisterez pas.

(Communiqué.)

BUICK. — *Manteau de flanelle gris anthracite. Col rond, boutonnage sous patte, poches à revers : 295 NF.*

faits. Mais personnellement je ne vous suis pas sur le paragraphe « soutenir de Gaulle » : « Mais pour le présent, et comme en 1958, il faut repousser, toujours repousser la politique du pire ; puisque les légions prétoriennes se tournent contre de Gaulle pour lui imposer leur loi, il faut, toute autre considération cessante, soutenir de Gaulle comme il fallait, les yeux fermés et les oreilles bouchées, tenter de cimenter Pflimlin. Avec tout ce qui résiste à l'assaut des légions, contre tout ce qui s'y associe : il n'y a pas d'autre règle, pour l'immédiat. »

Voilà ce que vous dites, et je suis persuadé que si vous écrivez cela, c'est après avoir bien réfléchi. Et pourtant, je ne vous suis pas. C'est personnel. Voyez-vous, pour moi, de Gaulle s'est fait le complice de toute cette clique quand elle s'est trouvée unie avec d'autres pour faire voter par cette Chambre introuvable les lois anti-laïques. Et tout se tient : ces lois anti-laïques font partie du programme fasciste de prise du pouvoir.

Or, de Gaulle est de leur milieu. Il est avec eux. Je n'ai pas confiance en lui. Je ne veux pas être mêlé, même involontairement, à certains actes qu'il pourra décider de lui-même, et qui fatalement favoriseront ce milieu. Je sais bien, il y a les autres, les militaires, les ultras... tant pis, je fais Ponce-Pilate : pouvez-vous me convaincre et me faire changer d'avis ?

ROGER BARBAT,
Instituteur,
Ardon (Loiret).

Au bout du drame

Je crois que maintenant votre espoir va renaître. Il y a place à refaire l'unité, tout peut renaître et le destin s'ouvrir. Mais rien ne sera sans volonté. Il valait mieux pour de Gaulle donner l'impression de reculer devant les sudistes pendant si longtemps.

Tout est justifié puisqu'il y a eu non à Bidault et ce magnifique non à Massu et à Alger.

Souhaitons la paix au bout du drame.

L. F.,
Rennes.

Le 13 mai 1791

Le 13 mai 1791 (quelle coïncidence !) Robespierre s'écriait devant l'Assemblée nationale :

« L'intérêt suprême de la nation et des colonies est que vous demeuriez libres et que vous ne renversiez pas de vos propres mains les bases de la liberté. Périssent les colonies s'il doit vous en coûter votre bonheur, votre gloire, votre liberté ! Je le répète, périssent les colonies si les colons veulent, par les menaces, nous forcer à décréter ce qui convient le plus à leurs intérêts ! Je déclare au nom de l'Assemblée — au nom de ceux des membres de cette Assemblée qui ne veulent pas renverser la Constitution — je déclare au nom de la Nation entière qui veut être libre, que nous ne sacrifierons aux députés des colonies ni la nation, ni les colonies, ni l'humanité entière ! »

A. JULLIEN,
Lyon.

[*Ce texte de Robespierre nous a également été signalé par M. Z. T., Grenoble.*]

Une pièce sur la Commune

Dans le compte rendu que Jean Duvignaud consacre à « L'Héroïque Défense de Paris », de H. Guillemin (n° 449), je relève l'absence d'une référence littéraire. Brecht n'a pas été le seul dramaturge qui se soit inspiré de l'histoire de la Commune. Il faut lui ajouter le poète Nordahl Grieg, militant de gauche et héros de la résistance norvégienne, qui a écrit sur ce thème sa meilleure pièce, « La Défaite » (Nederlaget, 1937). Une œuvre qui mériterait d'être révélée en France, et mieux encore, confiée au T.N.P.

PIERRE MATHÉ.

Une circulaire pour les Bretons

Je vous signale qu'une circulaire émanant de l'Amicale des Bretons de Paris a été adressée à tous les Bretons résidant dans la région parisienne pour leur demander de manifester leur désapprobation de l'article de Jean Cau en écrivant à « L'Express ».

Cela vous donne la mesure de la spontanéité d'un certain nombre de lettres que vous pouvez avoir reçues au sujet d'un article avec lequel, puisque je suis Breton, je suis pleinement d'accord. Pour la première fois, le mur du silence qui entoure la misère de certaines de nos régions a été efficacement brisé. Merci à Jean Cau.

J. QUERNEC,
Paris.

« Verbe » et M. Sauge

A propos de certaines lettres reçues par des officiers actuellement en Algérie, lettres qui contiendraient des attaques « violentes » contre la politique gouvernementale, « L'Express » du 31 décembre a cru bon d'ajouter : « Le style, les arguments employés, les slogans ressemblent singulièrement à ceux que l'on retrouve dans la revue « Verbe » du chef du national-catholicisme Georges Sauge ».

Sachez que « Verbe » n'est pas la revue de M. Georges Sauge. Il n'y a jamais écrit la moindre ligne. Il n'appartient pas à la « Cité Catholique » dont « Verbe » est l'organe. Ceci n'étant pas dit... aux dépens d'un orateur que nous estimons fort et que nous admirons.

JEAN OUSSET,
directeur de « Verbe »
et de la « Cité Catholique ».

Le christianisme et l'antisémitisme

Dans le cadre des « Cours Saint-Jacques », le R.P. Daniélou, jésuite, donnera une conférence intitulée : « Le problème de la destinée d'Israël : à propos du « Dernier des Justes », de Schwarz-Bart », le lundi 8 février, à 18 h. 30, dans la crypte de l'église Saint-Augustin. La conférence est répétée le soir même, à 20 h. 45, dans la salle Saint-Germain-des-Prés, 3, rue de l'Abbaye.

(*Communiqué.*)

Une projection de « Nuit et Brouillard »

Le Comité de Vigilance Républicaine de Saint-Cloud organise une projection du film « Nuit et Brouillard » le mardi 9 février, à 21 heures, au cinéma Le Régent, à Saint-Cloud.

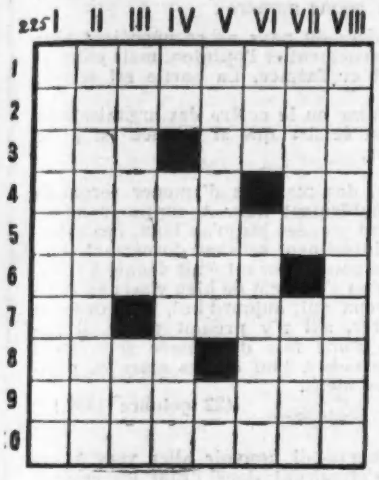
(*Communiqué.*)

Rentrée de FRANÇOIS MITTERRAND

M. François Mitterrand, sénateur de la Nièvre, ancien ministre de la Justice, donnera lundi prochain 8 février, à 18 h. 30 précises (ouverture des portes à 18 heures, demi-tarif pour les étudiants), en la salle du 30, rue de Gramont et dans le cadre des « Grandes Conférences de Paris », une conférence sur la « Communauté de demain ».

(*Communiqué.*)

Mots croisés n° 225



Horizontalement : 1. Son aveu doit être total et sa poitrine frappée. — 2. S'étudie au singulier, s'accumulent (parfois) au pluriel. — 3. Wace le mit en roman. Assortir les tons. — 4. Sculpteur marseillais, inspiré par Alexandre. Dans Narbonne et Castelnaudary, mais pas dans Sète. — 5. Le nom de ce pape fut le prénom d'un grand mathématicien français. — 6. S'apparente à l'étain. — 7. Lu dans le mauvais sens. Ce que fit plus d'un pêcheur ou d'un maréchal. — 8. Double pronom. N'embarrassent guère les Ponts et Chaussées. — 9. Qui ne sont pas vraiment admises. — 10. Qui n'a pas toutes ses aises.

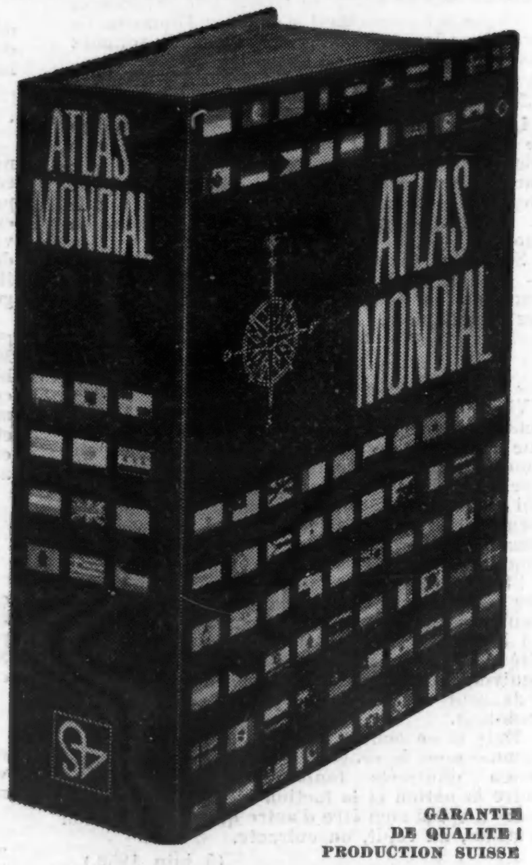
Verticalement : I. Est pour la vie et s'oppose à la mort. — II. Permet de combattre les impuretés de l'âme. — III. N'est pas conseillé aux édentés. Désigne assez communément les princes (et les autres) qui nous gouvernent. — IV. Début d'un proverbe latin où il est question de venin. Pas profondément atteinte. — V. Association dont chaque membre souhaitait la disparition des autres. — Ça fait un petit roulement. — VI. Amusant, sans doute, mais dangereux au volant. Rapprocher. — VII. S'efforcent de se sauver. Arrivée brutale et souvent peu désirée. — VIII. Chef-lieu d'un département français (les deux mots sont inversés).

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	T	A	I	L	L	E
2	A	M	A	N	D	I	E	R
3	R	A	N	G	E	■	S	M
4	B	R	■	L	E	N	T	E
5	A	R	L	E	S	I	E	N
6	R	E	A	T	■	M	R	C
7	I	S	M	E	N	E	■	A
8	S	■	P	R	I	S	E	R
9	M	O	E	R	E	■	D	D
10	E	N	S	E	L	L	E	E

Solution du n° 224

Le monde entier à portée de la main grâce au

NOUVEL ATLAS MONDIAL



SUPERBE RECUEIL DE CARTES COMPLET ET SUR

qui tient fidèlement compte des bouleversements considérables survenus ces dernières vingt-cinq années (Etats nouveaux, Etats disparus, frontières nouvelles, changements de noms de lieux, centres d'industries nouveaux, etc.).

Plus de 500 cartes

y compris de nouvelles cartes spéciales : cartes économiques, linguistiques, confessionnelles, géologiques, climatiques, etc., de tous les Etats et continents, et des cartes de détail : canal de Suez, fortifications de Gibraltar, etc.

Chaque carte est interchangeable ! L'Atlas ne vieillit pas !

Lors de prochains changements, vous n'aurez qu'à remplacer la carte devenue caduque par la nouvelle, corrigée et proposée automatiquement par nos soins au plus juste prix.

Un répertoire d'environ 100.000 noms

permet de retrouver immédiatement n'importe quelle particularité géographique : ville, montagne, fleuve, etc.

Plus de 500 photos

la plupart en grand format, présentent en une collection se rapportant aux cartes : des paysages, des types ethniques, des curiosités de tous les continents et une riche documentation d'activités économiques.

UN CHEF-D'ŒUVRE DE LA CARTOGRAPHIE

Chaque carte est imprimée en 12 à 15 couleurs selon les cartes, gravée avec une précision absolue et toujours parfaitement lisible. Cartes dépliantes (jusqu'à 27×45) permettant de maintenir l'Atlas à un format pratique pour la bibliothèque (21×29 cm.).

SOMPTUEUSE RELIURE EN PLASTIC-CUIR ROUGE

gaufrée or, qui est conçue pour durer longtemps. Produit suisse extrêmement soigné.

Qui veut se tenir au courant, qui s'intéresse à ce monde profondément renouvelé où il vit et travaille, se doit de posséder un atlas mondial complet

GARANTIE
DE QUALITE !
PRODUCTION SUISSE

Et... pour bien se comporter en tous lieux et en toutes circonstances, tout homme se doit de posséder aussi

LE LIVRE DE MONSIEUR

Texte de C. Schubiger, Dr ès Lettres
Illustrations de F. Letourneur

Ce guide pratique pour la maison, les vacances, les cérémonies, l'habillement, les cadeaux, la correspondance, les réceptions, la conversation, etc., contribuera à parfaire votre savoir-vivre tout en vous distrayant

Une édition de luxe à tirage numéroté
300 pages, relié toile, 21 lavis, 80 dessins, fers à l'or fin

Le prix de l'ouvrage est de 135 NF au comptant et de 148 NF à crédit. Port en sus.

Commandez dès maintenant et profitez de nos facilités de règlement par mensualités

ENVOIS PAR S.N.C.F.
(poids de l'ouvrage bien emballé : 3 kg. 500)

ASSOCIATION EUROPENNE D'EDITION - PARIS-6e
71 bis, rue de Vaugirard - C.C.P. 12.826-09

BON DE COMMANDE

Je commande, livrable sous 15 jours :
● .... exemplaires NOUVEL ATLAS MONDIAL
a) au prix de 135 NF au comptant après livraison.
b) à crédit au prix de 148 NF dont 36 NF à livraison et le solde en 8 mensualités de 14 NF payables le 1er de chaque mois suivant la réception. Le non-paiement de deux acomptes rend exigible le montant total.
Port et emballage en sus : 5 NF
● .... exempl. LIVRE DE MONSIEUR, au prix de 32 NF au comptant après livraison. Port en sus : 2,50 NF.
● Ordres outre-mer payables à la commande.
(Biffer le cas qui ne convient pas). Ex 2 A

NOM : ....
Adresse complète : ....
Date et signature : ....

La lettre de « L'Express »

« Et puis vite, qu'on ne reparle plus de ces affreuses journées ! »

Quand on s'appelle Robert Bony et que l'on dirige « L'Aurore », c'est, en effet, tout ce qui vous reste à souhaiter. Que vos lecteurs aient la mémoire courte.

Mais tout le monde ne puise pas sa pensée politique aux mêmes sources que M. Bony. Et les choses, chacun le sent, ne vont pas se remettre tout bonnement en place, à la place qu'elles occupaient le 19 janvier au soir.

Comment vont-elles évoluer ? Et pour nous, plus précisément : quels doivent être aujourd'hui le rôle et la politique de « L'Express » ? Libres d'infléchir notre journal dans le sens qui nous paraîtra le meilleur, le plus juste, nous avons voulu, avant de répondre à cette question, procéder à une autocritique. Par égard pour nos lecteurs et pour nos collaborateurs, et aussi par défiance vis-à-vis des mouvements passionnels que la situation pathétique de notre pays peut nous inspirer.

Les journalistes ont des témoins impitoyables : les articles qu'ils ont écrits. Ce sont ces témoins que nous avons consultés, comme chacun de nos lecteurs peut le faire. Et nous leur avons demandé : depuis le 13 mai 1958, avons-nous bien informé ? L'analyse de la situation politique que nous avons donnée chaque semaine se révèle-t-elle, à la lumière des récents événements, juste ou fausse ? Sommes-nous fondés ou non à poursuivre, avec la confiance de nos lecteurs ?

89 semaines, cela fait 89 numéros de « L'Express ». Je viens de les consulter, non sans angoisse. Tous ceux qui, dans leur vie, ont eu simplement à relire une correspondance privée peuvent imaginer ce que signifie cette expérience. En voici le résultat :

A la veille du 13 mai :

Paris est un satellite d'Alger. Les décisions sont prises par le pouvoir réel, celui d'Alger.

Cette situation durera aussi longtemps qu'une majorité de gauche sera impossible à réunir derrière un gouvernement. Elle durera donc, sans doute, jusqu'à des bouleversements politiques et profonds dans ce pays. Ce n'est pas M. Pinay, ni M. Pleven, ni M. Pflimlin qui arrêteront, par quelque astuce, la guerre d'Algérie — ils n'en ont plus le pouvoir. Ce sera la volonté populaire, le jour où elle aura trouvé une expression politique lui permettant d'engager l'épreuve de force avec le pouvoir algérien. Nous n'y sommes pas encore.

(17 avril 1958.)

La lutte n'est qu'en apparence pour ou contre de Gaulle ; elle est en vérité pour ou contre l'ordre que les maîtres d'Alger et leurs alliés à Paris, détenteurs aujourd'hui d'une supériorité physique provisoire, veulent — avec de Gaulle et par lui — nous imposer. Où est donc le choix ?

Se battre tout de suite, se battre plus tard — c'est la seule alternative qui soit offerte à ceux qui ne peuvent pas se plier aux ordres des légionnaires.

(29 mai 1958.)

« On n'est pas contre la nation quand on crie « Vive de Gaulle ! ». Cette sentence du président du Conseil, du temps où il n'était encore que candidat, résume sa propre analyse politique et décrit la situation originale de sa tentative. Pour lui, et par lui, le conflit fondamental qui oppose la démocratie française au Mouvement français d'Algérie doit se résorber, se dissoudre, disparaître dans la communion « nationale » dont de Gaulle est le symbole et l'agent.

Si ce conflit n'est qu'en surface, fondé sur des méfiances et des malentendus, alors de Gaulle n'a pas tort et il pourra ce que peut un homme de son patriotisme et de son autorité : éclairer ses concitoyens, dissiper des équivoques, *réconcilier* ce qui est conciliable. Tels sont sûrement son projet et sa légitime ambition.

Mais si ce conflit n'est pas superficiel, si — comme nous le croyons — il traduit une opposition d'intérêts fondamentale, irréductible, entre la nation et la faction algéroise, de Gaulle alors ne peut rien être d'autre qu'une suspension d'armes, un répit, un entracte.

(5 juin 1958.)

Le gaullisme est en train de s'identifier à l'équivoque. Tandis que les « activistes » des comités, eux, savent clairement ce qu'ils veulent. Et comme ils ont jusqu'à maintenant marché de succès *en* succès, ils pensent pouvoir obtenir ce qu'ils veulent, fût-ce du général de Gaulle.

(3 juillet 1958.)

Plus de deux mois après l'avènement du général de Gaulle, l'état-major de l'armée d'Algérie, en union organique avec la colonisation civile, continue à s'affirmer comme la force *politique* sur laquelle repose le régime nouveau, et dont il doit exprimer et réaliser les objectifs. Ces buts sont simples et précis : intégration de l'Algérie et de la métropole, mise à l'écart des partis politiques.

(7 août 1958.)

Que l'intransigeant et incorruptible procureur d'hier, aujourd'hui garde des Sceaux lui-même et Prince du régime, nous permette de lui demander jusqu'où, en conscience, doit maintenant s'étendre, selon lui, le domaine obscur de la raison d'Etat.

Au sommet de l'Etat nouveau est le général de Gaulle — dont on peut apprécier diversement les intentions et les actes politiques, non l'indépendance — mais il semble bien reposer, à sa base, sur tout un monde hétéroclite et mystérieux qu'a sécrété peu à peu l'abcès algérien. Monde de complicités et de compromissions, où l'argent et le crime se sont mêlés si étroitement aux mobiles politiques sincères qu'il est difficile aujourd'hui de faire le partage et qu'il est difficile à ces hommes de trancher les liens obscurs, contraignants, qu'on devine dans l'ombre du pouvoir.

(6 novembre 1958.)

L'état-major de l'armée traite le gouvernement actuel comme les précédents ; il obéit quand on fait sa politique, il sabote quand on essaye d'en faire une autre. Il tient l'Algérie, aujourd'hui comme hier. Donc il nous tient. Et aussi longtemps que de Gaulle ne voudra pas affronter ce pouvoir, qui est le pouvoir de fait, ses intentions algériennes ne déboucheront sur aucune issue politique. Aujourd'hui comme hier.

(13 novembre 1958.)

De Gaulle a un grand rôle à jouer. Il serait criminel de vouloir à tout prix le rejeter de l'autre côté. Car si l'épreuve civile est inévitable pour mettre fin à l'aventure algérienne, il faut tout faire pour qu'elle soit la moins dramatique possible, et surtout — surtout — pour qu'elle tourne bien.

Or, les ultras ont la force, l'armée, le pouvoir, en grande partie grâce à la caution tacite de de Gaulle.

(19 mars 1959.)

Après les véhémentes déclarations du jeune député parachutiste Lagaillarde, un mouvement d'opposition massive au président de la République est parfaitement concevable.

(2 avril 1959.)

Les militaires qui font profession de penser ne veulent entendre parler d'aucun argument économique, ils refusent de se demander si la personnalité musulmane du peuple algérien est compatible avec une fusion, ils acceptent d'envisager pour l'avenir une fédération, mais ils déclarent que, si l'on veut écraser le F. L. N., il faut le faire au nom de l'intégration, car la guerre seule ne suffit pas.

Or, c'est sur ce sujet que se voit attaqué le général de Gaulle par des éléments comme M. Lagaillarde. Dans ces conditions, il faut bien le dire : une partie de l'armée risque de considérer que les ultras expriment ses désirs, une certaine symbiose menace de réapparaître et l'épreuve de force va peut-être avoir lieu, comme l'annoncent d'ailleurs clairement les activistes.

(2 avril 1959.)

— Vous êtes prêts ?

— Nous le sommes. Et d'autres avec nous.

— Il y a, dit Roseau, le Front national français d'Ortiz, qui groupe des éléments très nombreux et très durs ; le M. P. 13, Martel et Crespin ; le Mouvement nationaliste étudiant de Suisini, qui forme des doctrinaires et des cadres.

Je demande :

— Ah ! ce sont des intellectuels ?

— D'un type spécial, me répond J.-M. Bernard, en insistant sur le mot « spécial ». Je vous répète qu'au moment de l'épreuve de force nous aurons toute l'Algérie derrière nous.

— Et l'armée ?

— Vous croyez que l'armée nous tirera dessus si de Gaulle vend l'Algérie autour d'une table ronde ? Vous verrez.

(23 avril 1959.)

Un choc se prépare entre les éléments libéraux du régime et ceux qui veulent profiter de la guerre d'Algérie pour installer leur dictature.

(2 juillet 1959).

Dans un article où nous rapportions les propos d'un officier avant la déclaration annoncée pour le 16 septembre :

« N'oublie pas ce que je te dis. Si c'est autre chose qu'une astuce diplomatique, l'histoire de de Gaulle, alors à Alger ce sera le coup de torchon. »

(3 septembre 1959.)

Après le discours du 16 septembre :

Il faudrait une telle fermeté pour faire accepter ce développement aux ultras d'Alger et à l'armée que l'affirmation de cette volonté constituerait l'acte qui modifierait le cours des choses.

(24 septembre 1959.)

Il suffit d'avoir connu un peu l'effroyable bouillon de culture qu'est la guerre algérienne pour souhaiter passionnément qu'elle prenne fin. Et si de Gaulle voulait se battre pour y parvenir, nous serions, à cet égard, aussi gaullistes que nous l'étions, comme François Mauriac veut bien le rappeler, il y a dix-neuf ans. Allons-nous connaître cette immense satisfaction ?

(8 octobre 1959.)

Le 22 octobre, « L'Express » est saisi parce que nous désignons nommément les militaires qui ont participé à la tentative de complot annoncée par M. Neuwirth. Dans le même numéro :

— Les affaires du pays ne se négocient plus entre le gouvernement et l'opinion, mais entre le gouvernement et l'armée. La partie est serrée.

— L'amertume ou la colère des organisations ultras ne peut éclater que si l'armée est prête à les appuyer.

— Demain, des mandats d'amener seront-ils lancés ? Probablement *non.* A supposer même qu'elles fussent menées jusqu'au bout, ces entreprises d'assainissement seraient forcément limitées. Car, si le gouvernement était décidé à sévir, il faudrait qu'on s'efforçât de bien viser : en frappant tel de ceux qui, aujourd'hui, sont devenus ses adversaires, s'il n'y prenait garde, il risquerait plus d'une fois de blesser grièvement l'un de ses proches, l'un de ses amis et, peut-être, l'un des siens.

(22 octobre 1959.)

Jusqu'où jugera-t-il pouvoir aller vers Abbas et jusqu'où s'étendront dans l'Etat les complicités que connaît et symbolise Tixier ? Voilà la difficile équation qui résume l'incertitude du régime. De Gaulle emploie sa ruse à s'en sortir et la France avec lui.

(12 novembre 1959.)

Après la conférence de presse du 10 novembre 1959 :

— L'homme qui vient de parler n'est point, comme on l'a chuchoté, un homme las et diminué assis au bord de l'Histoire. Ce sont les Français qui, las et rognés, sont assis au bord de de Gaulle.

— Aussi « fidèle », comme on *dit*, que soit le Premier ministre à l'égard du général de Gaulle, il est *tenu*.

En écrivant cela noir sur blanc, en replaçant l'affaire Mitterrand dans son vrai contexte, en faisons-nous, contrairement à l'intérêt du pays, « une machine de guerre contre le régime » ? Mauriac nous pose la question. Je réponds : non. Sans l'ombre d'une hésitation. Je réponds que, par une affaire comme celle-ci, nous découvrons que M. Debré dont nous avons cru, il y a un mois, qu'il pourrait s'opposer à ses amis de droit commun, est inutilisable. Il vaut mieux s'en apercevoir plus tôt que plus tard, *dans l'intérêt même du régime.* Car le cas Debré pose tous les autres : le général de Gaulle doit se défaire, au gouvernement, dans l'armée, dans la police, de tous ceux qui sont compromis dans les conjurations en tous genres qui ont abattu la République après avoir toléré, au passage, quelques forfaits. Ou bien il doit renoncer à tout espoir de paix. Voici une occasion.

(26 novembre 1959.)

Les citations ci-dessus sont extraites des éditoriaux de « L'Express » et des articles ou enquêtes de Jean Daniel, Jean Cau, Claude Krief, etc.

Nos lecteurs trouveront, dans ce numéro, leur analyse et leurs informations.

Françoise Giroud.

P. S. — Il paraît que toute la « virilité » française s'est réfugiée chez les Français d'Algérie. Du moins, ceux-ci nous l'ont-ils beaucoup dit. MM. Ortiz, Lagaillarde et leurs amis en ont fait dimanche la démonstration en demandant aux femmes d'Alger de les protéger contre des agresseurs éventuels.

Etre « un homme », cela consisterait en somme à refuser aux femmes l'honneur de combattre mais à leur accorder celui de se faire tuer. Félicitons-nous donc que les hommes de la métropole soient dépourvus de cette virilité-là.

LA NATION

La Vᵉ : chapitre II

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

RENDONS à César, et avec joie, ce qui lui est dû : le général de Gaulle a fait ce qu'on pouvait espérer de lui. Les très grands hommes, comme chacun de nous à un moindre degré, ont les qualités de leurs défauts. Et singulièrement cet homme-là. Son immense prétention, qui le conduit si aisément à commettre de graves erreurs politiques, a pour endroit un inflexible orgueil.

Parce que les mutins du 13 Mai, habilement guidés par quelques astucieux agents de Paris, s'étaient mis, au bout de trois ou quatre jours d'insurrection contre le pays, à crier: « *Vive de Gaulle !* » le général les prit pour des patriotes et fonda sur eux son pouvoir (« *On ne crie pas « vive de Gaulle ! » quand on est contre la nation* », déclara-t-il superbement et aveuglément le 19 mai 58 devant trois cents journalistes stupéfaits dans les salons du Palais d'Orsay).

Parce que les mêmes meneurs, les mêmes officiers politiques, les mêmes aventuriers civils et militaires au lieu de s'en tenir à « *Algérie française !* » se sont mis, cette fois, à scander avec leur petite foule d'Alger « *A bas de Gaulle ! De Gaulle au poteau !* », ils sont devenus, aux yeux du grand homme, « *des coupables, qui rêvent d'être des usurpateurs* » — c'est-à-dire ce qu'ils ont toujours été.

Et, du même coup, la réaction *affective* du chef de l'Etat a été inclinée dans un sens *politique* excellent. Nous venons de le voir au meilleur de lui-même.

Oui, les redoutables imbéciles d'Alger nous ont fait, ont fait à la nation, un magnifique cadeau en heurtant de Gaulle de front, en le blessant dans sa sensibilité la plus profonde. Quelle chance ils nous ont soudain donnée ! Et quand ils se sont repris, quand ils ont découvert le slogan magique, la nouvelle équivoque officielle, sur laquelle là-bas ils refont, civils et militaires, ce qu'ils appellent leur «unité» (*Vive de Gaulle et vive l'Algérie française !*), il était trop tard. Le crime de lèse-majesté avait été commis : ils étaient apparus, au Souverain, sous leur vrai jour. Il ne l'oubliera pas de sitôt.

Rien de plus bête

Mais cette chance, qui nous est offerte, a ses limites. Nous serions des aveugles, à notre tour, de ne pas les discerner, et de prendre pour le salut ce qui ne peut être qu'un sursis, et un sursis court.

Rien n'est plus bête qu'un ultra d'Alger ou son correspondant métropolitain, sauf un démocrate français qui prend ses désirs pour des réalités.

M. de Sérigny écrit qu'il « *prend acte des assurances solennellement données par le général de Gaulle dans son discours du 29 janvier* [sur « l'Algérie française »], *que des engagements aussi solennellement contractés ne peuvent plus être remis en cause* ». Son ami M. Frédéric-Dupont, député de Paris, déclare : « *Le discours du général de Gaulle apporte les deux précisions que l'Armée avait toujours considérées indispensables pour la pacification : le gouvernement choisit la francisation, et l'armée française contrôlera les élections.* » Or, malgré les graves ambiguïtés qu'il contient, et les habituelles formules à multiples sens, ce discours n'impose clairement rien de tel. Libre à eux de se duper eux-mêmes, et tant mieux s'ils le font. Mais nous ?

Eh bien ! nous en faisons autant. La presse de la métropole, les partis politiques (de l'U.N.R. au parti communiste), les organisations syndicales célèbrent « *le sursaut populaire* » qui a permis à de Gaulle « *en s'appuyant sur l'opinion publique unanime* » de s'opposer au fascisme algérois. Et la petite récréation que treize millions de salariés se sont accordée, lundi matin, avec la bénédiction des pouvoirs publics, est baptisée « *magnifique mouvement de masse* ». Enfin le « Comité national de liaison et d'entente pour le soutien du général de Gaulle » a annoncé, dès mardi, dans un communiqué triomphant que : « *prenant acte de l'évolution satisfaisante de la situation en Algérie, il a décidé de mettre fin à ses rencontres, son objectif étant atteint* ». Oui, vraiment, ses adversaires de gauche n'ont rien à envier à M. Frédéric-Dupont.

PLEINS POUVOIRS.
« *Et vous ?* »
(A.P.)

Essayons de nous dégriser, et de voir les choses comme elles sont. En huit jours, entre le dimanche 24 janvier où le nouveau coup d'Alger s'est déclenché, et le dimanche 31 janvier où il a pris fin, qu'est-ce qui a été modifié ? Qu'est-ce qui va mieux ? Qu'est-ce qui va plus mal, et pourquoi ?

Cette fois, c'est lui

Ce qui va mieux : le général de Gaulle. Tout semble indiquer qu'il est sorti de ses rêves pathologiques de fausse réconciliation, d'unité nationale, et d'autorité de l'Etat fondée sur la magie de sa personne. Il jurait avoir fondé des institutions stables, par opposition à celles, qu'il méprisait tant, de la IVᵉ République ; il a constaté qu'elles n'opposaient pas davantage de résistance, qu'elles n'imposaient pas un plus grand respect. Il croyait avoir un gouvernement en état de commander et de se faire obéir : il a vu la peur, la désorganisation et l'impuissance. Il était certain de la fidélité de l'Armée au chef de l'Etat : il a touché du doigt ses failles profondes, il a compris à quel point la guerre coloniale l'a amenée à des sentiments de sécession morale et d'égarement. Il jugeait son propre patriotisme au-dessus de tout soupçon : il s'est vu traité, par Alger et par la droite en France, comme un président du Conseil radical-socialiste. Drame.

Drame terrible et salutaire : l'homme exceptionnel vit s'affaisser une République en 1940, puis une autre en 1958 ; chaque fois, il vint en sauveur réparer les fautes *des autres.* Voici que, pour la troisième fois, le gouvernement, l'administration, l'armée de la France ont flanché — mais, cette fois, ce fut *son* régime, et les faiblesses que les événements le mettent en demeure de redresser sont les siennes.

Ce qui a pris fin, ce n'est pas, cette fois, la « république pourrie » ni le « système des partis », c'est bien l'expérience gaulliste elle-même, telle qu'elle fut engagée, par le complot et dans l'équivoque, il y a vingt mois. Sous ce choc-là, tout à fait nouveau et stupéfiant, de Gaulle a découvert la fragilité extrême de l'édifice qu'il avait construit selon son cœur et sans limites à son pouvoir. Il a réagi assez vigoureusement, s'ouvrant à lui-même, et du même coup à nous tous, un sursis.

Seulement un sursis ? Oui, seulement. Ouvrons bien les yeux.

De cette épreuve, de cette crise, de Gaulle sort renforcé dans son prestige en métropole, mais l'Armée sort renforcée dans son emprise sur l'Algérie. Et tout le reste est diminué : aussi bien les organisations ultras à Alger que ce qui subsistait de vie démocratique à Paris, aussi bien MM. Ortiz et Biaggi que la C. G. T., le Parlement, vous et moi. Le destin de la nation, aujourd'hui, se joue, se discute, se détermine exclusivement entre un homme seul, fort de sa gloire, de son ascendant, de son caractère, et les légions, fortes de leurs armes. Il ne reste plus que deux protagonistes face à face.

Si cette situation dure, avec la guerre d'Algérie et par elle, il n'est besoin d'aucun génie pour prévoir lequel dévorera l'autre, et comment se terminera l'épisode. Rien n'est plus malsain, précaire, que cet équilibre entre de Gaulle et l'Armée à quoi se réduit maintenant la vie politique de la France.

Qui a flanché ?

A qui la faute ? Les huit derniers jours de janvier viennent de nous enseigner que, s'il y avait de graves reproches justifiés à faire au général de Gaulle, à sa vision, à son analyse politique, à son comportement, à son choix des hommes (dans lequel il persiste étrangement avec M. Michel Debré), à sa construction institutionnelle, ce n'est pas lui qui a flanché devant le nouveau coup de boutoir d'Alger, c'est nous.

Je ne parle pas symboliquement de « nous, la gauche », ou « nous, les démocrates », ou « nous, la métropole », je dis très précisément, très concrètement : vous, moi. Vous, qui êtes en train de me lire, et moi — où étions-nous mardi, mercredi, jeudi, vendredi de la semaine dernière ? Oui, où étions-nous ? Que faisions-nous au moment où l'incertain destin du pays balançait une fois de plus ? Etions-nous, vous et moi, en train de peser, physiquement, par notre présence, par notre voix, par notre action, dans l'un des plateaux de la balance ? Etiez-vous immédiatement convoqué, mobilisé, rendu actif et efficace par une organisation démocratique de votre choix (parti, syndicat, comité de défense, etc.) ? Etiez-vous en liaison avec des amis, des camarades, des collègues, pour *agir* d'une manière concertée, visible, pesante sur l'événement ? Comment vous êtes-vous *manifesté*, serait-ce simplement — ce qui est bien plus efficace que vous ne croyez — en écrivant à votre journal pour exprimer votre sentiment ?

Vous le savez bien, et moi aussi : vous avez parlé avec sagesse, et peut-être avec clairvoyance, dans des conversations de sorties d'usines, d'ateliers, de bureaux, dans des promenades du soir, dans un repas à plusieurs. Et vous vous posiez, avec tous les autres, la question : *Que va dire de Gaulle ? Que va faire de Gaulle ?*

Mais pas la question : *Que vais-je faire, moi, demain matin ?*

Si les bandes fascistes, petites mais bien organisées et très armées, qui sont prêtes à passer à l'action quand il le faudra en métropole, et si les éléments militaires qui sont mûrs pour un nouveau coup d'Etat, s'étaient vraiment déclenchés cette fois, comment vous défendiez-vous, comment vous groupiez-vous, comment vous armiez-vous ? Et si vous ne pouvez pas répondre à ces questions, si vous vous contentiez, en matière de défense civique, de fourbir votre appareil de radio pour écouter de Gaulle vendredi soir, alors vous étiez — permettez-moi de le dire — vous étiez un agneau bêlant prêt pour l'abattoir.

Le peuple, c'est le voisin

Le problème « de Gaulle » est sur son déclin, c'est du nôtre qu'il s'agit. Lui, il vient de remplir son rôle, dans les limites étroites que l'origine et la nature de son régime lui fixaient. Mais déjà regardez : quelle différence entre son autorité écrasante de juin 1958 et son pouvoir contesté, harcelé de janvier 1960 ! Il le sait, il l'a écrit : « *On ne peut pas se substituer à un peuple.* »

Le peuple, c'est vague, c'est toujours le voisin, c'est-à-dire finalement personne. Mais si vous prenez la décision concrète, précise, cette semaine, de manifester votre opinion (de préférence par écrit), de vous rattacher à un groupe d'action quelconque, de vous mettre dans une cordée, serait-elle de trois ou quatre, elle-même liée à d'autres cordées, le peuple ce sera vous, vous serez le souverain, vous serez le pouvoir, et non plus l'objet que nous avons, chacun, été honteusement la semaine dernière, mais le citoyen que nous devons être demain — si du moins, nous voulons survivre.

Car le prochain chapitre ce n'est pas de Gaulle, seul, qui peut l'écrire.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA COTE DES MINISTRES

● Si le général de Gaulle considérait dès la fin de la semaine que son gouvernement devait être remanié, il hésitait beaucoup sur l'ampleur de ces remaniements. Mardi soir, dans les couloirs de l'Assemblée nationale, la « cote » des ministres connaissait des hauts et des bas. Voici ce qu'on disait dans les couloirs :

M. Debré : le Président de la République estime qu'il doit être tenu en main mais, s'il tient compte de ses lacunes, il lui reconnaît une fidélité plus grande que quiconque. Le Premier ministre s'est inquiété personnellement des conditions dans lesquelles Ortiz a pu s'enfuir et a donné des instructions pour qu'il soit recherché et appréhendé. Et cela, dit-on, avec d'autant plus de résolution qu'Ortiz a été mêlé à l'affaire du « bazooka ».

M. Soustelle : il avait menacé de démissionner si de Gaulle ne se prononçait pas pour « la solution la plus française ». Mais au Conseil de lundi il n'a pas ouvert la bouche. De Gaulle hésite. Il le juge plus dangereux dehors que dedans.

M. Guillaumat : son cas semble réglé. On lui reproche, après avoir harcelé les militaires pendant dix-huit mois, sa carence au moment difficile. S'est opposé aux sanctions contre Massu. Remplaçant possible : Frey ou Ely (du moins étaient-ce les noms qui circulaient mardi soir).

M. Michelet : ceux qui veulent frapper aussi à gauche en utilisant les pouvoirs spéciaux, voudraient l'écarter de la Justice pour pousser la réforme de la procédure pénale demandée par les militaires. Fortes pressions sur de Gaulle pour le faire remplacer par Lecourt.

M. Chatenet : objet de nombreuses critiques de la part de plusieurs ministres qui l'accusent d'avoir manqué de vigilance. Mais il avait, en fait, demandé depuis déjà plusieurs jours des mutations importantes dans son administration, dont celle du préfet de police. Doit rester.

M. Joxe : le premier — et un des rares — à avoir demandé une reddition sans condition des insurgés. Sera probablement promu et remplacé à son poste auprès du Premier ministre par Olivier Guichard, membre du cabinet du Président de la République.

LA CAMPAGNE DE MM. ARRIGHI ET DE LACOSTE LAREYMONDIE

● L'un des moments les plus troubles de la semaine tragique fut celui où les téléscripteurs du Palais-Bourbon débitaient phrase par phrase et en ordre dispersé le chaotique discours de M. Delouvrier.

Tandis qu'une soixantaine de journalistes, groupés autour des appareils, se livraient aux exégèses les plus subtiles et les plus contradictoires, MM. Arrighi et de Lacoste Lareymondie laissaient tomber une prophétie pleine d'assurance :

« Delouvrier a désigné Gracieux, Sapin-Lignères, Ortiz et Lagaillarde. Ils seront les représentants des diverses tendances au sein du Comité de Salut public qui va se constituer dans la nuit. »

Les deux mêmes parlementaires menaient auprès de leurs collègues une campagne insistante de menaces (« les paras peuvent arriver cette nuit ») et de bons conseils (« de Gaulle est perdu, il faut que des gens raisonnables assurent la transition ») qui rappelait fort le 13 mai 1958.

Le jour de la reddition du camp retranché, on ne vit au Palais-Bourbon ni M. Arrighi ni M. de Lacoste Lareymondie.

UNE MENACE DE M. BIAGGI

● Dès qu'il fut arrêté à Orly, M. Biaggi demanda à téléphoner au ministre de l'Information, M. Frey. Celui-ci fit prendre la communication par un de ses collaborateurs :

M. Biaggi : « Si l'on m'arrête, il y aura ce soir trois cents morts à Alger. »

Son correspondant : « Tu en as déjà vingt-sept sur la conscience ! »

L'INCORPORATION DES INSURGÉS DANS LA LÉGION

● Combien d'insurgés algérois vont finalement s'engager dans la Légion et servir sous les ordres du colonel Dufour, négociateur de la reddition et commandant du 1er Régiment de parachutistes ? C'est la question qu'on se pose à Alger.

Au moment le plus favorable à leur cause, les insurgés se sont comptés près de 3.000 hommes, fortement armés, derrière les barricades. De vendredi à samedi, quelques centaines d'U.T. en uniforme, obéissant à l'ordre de mobilisation des autorités militaires, quittaient le « réduit ». Dimanche, les émeutiers n'étaient plus qu'un millier, de nombreux civils, en particulier les hommes de M. Ortiz, rentraient dans leur foyer. Dans la nuit, alors que la partie était perdue pour eux, le mouvement s'accentuait.

Le dernier carré, les hommes de M. Lagaillarde, eurent le choix entre sortir en armes et se rendre à la Légion, ou abandonner leurs armes et regagner leur domicile. Quatre à cinq cents hommes décidaient de monter dans les camions militaires qui les conduisaient à Zeralda, base du 1er R.E.P. Mais les autorités militaires précisaient immédiatement que les pères de famille et les jeunes gens de moins de vingt ans ne seraient en aucun cas incorporés. De plus, il n'était pas question d'un engagement de cinq ans, comme il est d'usage dans la Légion, mais d'un engagement limité. En fin de compte, c'est à peine une centaine d'hommes qui serviront en Algérie, soit 3/100 des insurgés, et moins de 0,2/1.000 des effectifs engagés en Algérie.

A L'ATTENTION DE M. DEBRÉ

● Commentaire d'un membre du cabinet du Premier ministre lundi soir : « Des sanctions contre Lagaillarde ? Pourquoi ? »

SCISSION POSSIBLE CHEZ LES INDÉPENDANTS

● L'envoi par leur conseil national d'un message de solidarité au député d'Alger Marc Lauriol et à ses collègues ultras a mis le feu aux poudres chez les Indépendants. Les ministres et une trentaine de parlementaires se sont aussitôt dressés contre M. Roger Duchet, M. Paul Reynaud constatant : « Le Centre national des Indépendants est tombé entre les mains d'ultras. »

En fait, M. Roger Duchet, méfiant, avait tout fait pour écarter les ultras les plus qualifiés de la tribune du conseil national et pour faire repousser une motion très violente comportant une affirmation de nette solidarité avec les insurgés et fustigeant toute action de l'armée qui tendrait à mettre fin à l'insurrection.

Le texte voté étant néanmoins jugé inacceptable par les « modérés » et les « centristes » du parti, le secrétaire général a dû faire machine arrière et multiplier les déclarations sur son « désir d'apaisement », sur « l'autorité de l'Etat » et sur « l'unité de la patrie ».

A un mois du congrès de son parti, qui se réunira du 9 au 11 mars, M. Roger Duchet se trouve placé entre deux courants : celui des ultras déçus et celui des modérés qui veulent l'écarter du secrétariat général ou, sinon, quitter le centre.

M. SAUGE A POLYTECHNIQUE

● M. Georges Sauge (l'animateur des « comités civiques » contre la visite en France de M. Krouchtchev), qui a été appréhendé la semaine dernière, dans le cadre des opérations de police déclenchées pour atteinte à la sûreté de l'Etat, faisait, le 23 novembre 1959, une conférence dans l'enceinte de l'Ecole polytechnique de Paris.

A cette date, les activités de M. Georges Sauge étaient déjà parfaitement connues, de même que ses relations dans les milieux activistes avec de nombreuses personnalités, associées depuis à l'insurrection d'Alger.

Or, aucune conférence ne peut être donnée à l'Ecole polytechnique sans l'autorisation expresse du ministère de la Défense nationale.

LE RAPPORT GERTHOFFER SUR LA RÉPRESSION

● Une des revendications des chefs militaires qui pèsent le plus sur les actuelles délibérations gouvernementales concerne la répression accélérée et aggravée du « terrorisme ». Pour satisfaire aux exigences des éléments activistes de l'armée qui réclament de nouvelles dispositions pour l'établissement de procédures judiciaires exceptionnelles, M. Guillaumat avait envoyé en Algérie, au mois de décembre, une commission spéciale d'officiers et de magistrats, dirigée par M. Gerthoffer, avocat général à la Cour de Cassation.

Le rapport Gerthoffer, remis au début de l'année, préconisait les mesures suivantes :

1. Peine de mort pour les atteintes à la sûreté intérieure de l'Etat.

« Les Célibataires... »

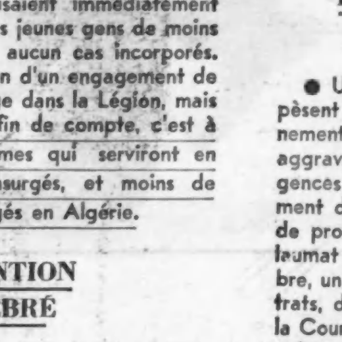
« S'il est possible de réaliser ses aspirations sentimentales quand le désir vous en vient, dans une liberté absolue et sans risquer le divorce quelques années après pour incompatibilité d'humeur, pourquoi ne me marierai-je pas ? » avait dit ce maître du barreau, réputé réfractaire au mariage... aujourd'hui époux comblé.

Comme lui, lisez sans engagement la passionnante brochure sur « L'Orientation Nuptiale ». Vous connaîtrez tous les détails de cette prestigieuse initiative française unique au monde et que 40 journaux français, parmi les plus grands, ont déjà applaudie.

L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 12), 94, rue Saint-Lazare, PARIS, vous l'enverra gratuitement sous pli fermé anonyme et, bien sûr, sans aucun engagement. Joignez seulement 3 timbres pour l'envoi.

Communiqué.

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
★
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75



machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

FOIRE DE LEIPZIG
28.2 - 8.3.1960
FOIRE TECHNIQUE ET D'ÉCHANTILLONS
Pour tous renseignements :
Représentation en FRANCE de LA FOIRE DE LEIPZIG
22, rue La Boétie, PARIS (8e)
Tél. : ELY. 48-13

2. Qualification des délits et crimes et aggravation des peines proches de la législation du temps de guerre.

3. Extension de la procédure de flagrant délit à tout acte « commis à l'occasion de la guerre civile d'Algérie » (c'est-à-dire suppression de l'instruction et peines exécutées sur place).

4. Défense des prévenus assurée exclusivement, soit par des avocats du ressort du tribunal militaire dont dépend la région, soit, à défaut, par un officier défenseur.

5. Nomination de procureurs militaires auprès de chaque commandant de secteur, assistés de prévôtés de gendarmerie.

Le rapport Gerthoffer envisage, en outre, des mesures contre la presse et une limitation du droit de grâce présidentiel et des commutations de peine.

Les propositions 1, 2 et 4, ont pratiquement disparu du projet de réforme, après son passage au ministère de la Justice. Le cinquième point, en revanche, a été retenu comme susceptible de remédier aux irrégularités de procédure et de mettre fin à certaines exactions de la répression.

Mais la gravité des dispositions envisagées par le rapport inquiète plusieurs ministres. La décision finale sera prise dans le cadre des pleins pouvoirs obtenus par le gouvernement.

UNE ESTIMATION APPROXIMATIVE

● La veille du discours du général de Gaulle, le jeudi 28, à 17 heures, un journaliste appelle au téléphone un des membres du cabinet du Président de la République :

— Combien a-t-on reçu de messages à l'Elysée ?

— Quatre cent cinquante, dont trente hostiles.

Quarante-huit heures plus tard, la formule était : « Mille télégrammes à l'heure ».

VIANDE : LES IMPORTATEURS ALLEMANDS ACCUSENT

● Le rapport que vient d'adresser au ministère français de l'Agriculture le ministère allemand de l'Alimentation contient de graves accusations sur les conditions sanitaires régnant dans certains des plus grands abattoirs municipaux français.

Ce rapport informe en effet les autorités françaises que l'Allemagne n'admettra plus sur son territoire des quartiers de viande provenant de 38 abattoirs, au nombre desquels se trouvent : Paris-Vaugirard, Paris-La Villette, les abattoirs de Lyon, Metz, Nancy, Strasbourg, Verdun, etc.

Voici les raisons de cette interdiction allemande : en vertu de dérogations spéciales, la France fut autorisée en juillet dernier à exporter 33.000 tonnes de viande abattue par an vers la Sarre.

Les quartiers de viande devaient provenir de 88 abattoirs agréés, dont les normes sanitaires étaient censées correspondre aux normes allemandes. Des inspecteurs allemands devaient être admis dans ces abattoirs.

Or, à plusieurs reprises (la dernière fois au début du mois dernier) et sous des prétextes divers, les autorités françaises ont constamment ajourné la visite des inspecteurs allemands.

De juillet à novembre derniers, d'autre part, les services sanitaires allemands saisirent à la frontière franco-sarroise 32.000 kilos de viande française « présentant des avaries sérieuses et dangereuses pour la santé publique ».

Au nombre des « avaries » signalées on trouve : « pourriture avancée, arthrite infectieuse, tuberculose, jaunisse, tumeurs malignes, néphrite », etc. Les viandes saisies provenaient d'abattoirs français (dont ceux, municipaux, de Paris, Lyon et Strasbourg) dont l'Allemagne refuse désormais les livraisons.

— ... et vive la quiproquodétermination !

DORIAN GUY
36, AVENUE GEORGE-V
Face Hôtel George-V
SOLDES ANNUELS

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

LA GRANDE SÉVERINE
Petits Soupers
après le théâtre
(de minuit à 2 heures)
Danton 15-54
7, RUE SAINT-SÉVERIN
(près de l'Eglise)
FERMÉ LE DIMANCHE

GOUVERNEMENT

L'Elysée et l'Armée

● *Muni des pleins pouvoirs que le Parlement a tenu, explicitement, à lui accorder à titre personnel, le général de Gaulle aborde la tâche essentielle : l'épuration sans laquelle rien n'est possible. Quels sont ses atouts, ses risques, ses chances ?*

L'APRES-MIDI de lundi a été pour certains ministres, à l'issue du Conseil qui venait de les réunir à l'Elysée, une occasion de règlements de comptes indirects. Le bruit avait très vite couru que le général de Gaulle, parlant des jours d'épreuve de l'insurrection algéroise, avait une fois de plus pris conscience de sa solitude, et tenait d'amers propos sur le comportement des membres du gouvernement : « *Je les ai continuellement tenus à bout de bras.* »

Sans doute, y avait-il eu Sudreau et Malraux ; et aussi Couve de Murville, Joxe et Jeanneney ; et enfin Michelet et Buron. Mais les autres ! Ces autres, précisément, venaient protester de leur fermeté rétrospective, et, au moment de la victoire, mettaient la dérobade ancienne sur le compte d'un voisin. De ces derniers, un secrétaire d'Etat devait dire : « *Ils ont joué le général perdant, maintenant ils le jouent gagnant ; deux jugements bien prématurés...* »

Il est en tout cas certain que quelques ministres, qui se sont plusieurs fois réunis en conseil particulier pour adopter une ligne politique commune, ont joué le général de Gaulle perdant. D'ici à vouloir le perdre, il n'y a qu'un pas que l'on franchit bravement dans la jungle politique. Mais le scénario de la perte était-il depuis longtemps mis au point ? On l'assure ouvertement depuis quelques jours dans les milieux les plus officiels.

Pour le printemps

Dans ces milieux, à tous les observateurs politiques qui parlent du nouvel arbitrage de l'armée, de la puissance des militaires, du règne des états-majors, on répond : « *Tout cela ne serait rien sans une organisation politique dont le complot a échappé aux services du ministère de l'Intérieur et qui a failli réussir.* »

Quel complot ? A cette question on répond par une autre question : pourquoi Lagaillarde et Ortiz ont-ils été certains jusqu'au dernier jour que Paris céderait ? Pourquoi n'ont-ils pas accepté le compromis inespéré que le délégué général Delouvrier leur a offert imprudemment (« *Allons ensemble la main dans la main au monument aux morts* ») et qui aurait mis le général de Gaulle dans une tragique impasse ? A cause de garanties données par certains militaires ? Peut-être. Mais d'où venaient ces garanties ?

Voici en quoi aurait consisté le complot politique, toujours, je le répète selon des personnalités officielles. Depuis longtemps un dispositif d'alerte est prévu à Alger par des organisations paramilitaires complètement tenues en main à l'intérieur même de l'armée. Ces éléments de l'armée obéissent à deux principes essentiels : d'abord, les activistes civils ne devront rien faire seuls et devront totalement être soumis aux militaires ; le déclenchement du dispositif n'aura lieu que lorsque l'heure sera venue d'opérer une substitution du pouvoir politique préservant l'unité de l'armée. Le complot n'est prévu que pour le printemps, lorsque survient « l'affaire Massu ».

Après la convocation à Paris du général Massu, le général Challe quittant Alger pour se rendre à la réunion algérienne du 22 janvier promet qu'il reviendra à Alger avec Massu ou qu'il ne reviendra pas. Massu étant évincé, le général Challe offre sa démission. Elle est refusée avec énergie. D'autant plus, ajoute le général de Gaulle, que le commandant en chef en Algérie n'en a pas pour longtemps, il doit remplacer le général Ely à l'état-major général. Le général Challe cède. Il revient à Alger. L'état-major du général Massu s'estime trahi. Il en fait confidence au chef des organisations algéroises.

(Agip.)
LE GÉNÉRAL ELY.

(Agip.)
LE GÉNÉRAL JOUHAUD.
« Comment a-t-on pu...

(Keystone.)
LE MARÉCHAL JUIN.

Le dispositif d'alerte est alors prématurément déclenché. Mais les liaisons politiques sont rassurantes. M. Bidault ne peut pas venir à Alger ? On ne comptait pas sur lui comme homme d'action. D'autres émissaires, plus précieux, font la liaison. On en conclut que le contexte est privilégié. Le départ d'Antoine Pinay a affaibli le général de Gaulle. Les Américains sont très divisés et le Pentagone considère que de Gaulle menace l'O.T.A.N. La Bretagne « bouge ». Les états-majors de Paris sont mécontents. Enfin et surtout les indépendants sont passés dans l'opposition la plus hostile : donc la métropole aura exploité l'insurrection d'Alger, pour peu qu'elle prenne une ampleur assez vaste et qu'elle tienne à tout prix plus d'une semaine au moins. A ce moment-là, il faudra un nouveau 18 Juin. La voix autorisée d'un grand militaire, au prestige international, et qui devra cautionner et l'insurrection et l'arbitrage d'une armée apparemment neutre. On souhaite, on prévoit même, que ce sera la voix du maréchal Juin.

Le général de Gaulle ne pourra pas céder : ce n'est pas conforme à son caractère. Il se retirera. Antoine Pinay deviendra président de la République et on lui demandera de distribuer des portefeuilles. Premier ministre ? André Morice. Défense nationale ? Alphonse Juin. Commandant en chef en Algérie ? Le général Jouhaud. Intérieur ? M. Baylot. Préfecture de police ? Le commissaire Dides. Affaires étrangères ? Roger Duchet. Suivent les noms de Georges Bidault, Arrighi, Biaggi, etc. Enfin un conseil supérieur de la guerre en Algérie réunirait les généraux Zeller, Salan, Allard et Massu... Tout s'opérerait par la pression mais dans la légalité : exactement comme pour le 13 mai 1958. L'armée ne subirait ainsi aucun traumatisme, aucune cassure.

La succession

Cette version à posteriori des événements de la semaine dernière est-elle scrupuleusement exacte ? Les personnalités ici mises en cause étaient-elles d'accord *avant*, ou plutôt, savait-on pouvoir compter, *après*, sur leur assentiment ? Pour telle ou telle d'entre elles, on n'en sait trop rien. Mais, selon le ministre que je cite plus haut, « *tout s'est passé comme si.* » Et c'est à tout cela qu'aurait fait allusion le général de Gaulle vendredi dernier en disant :

> « *Et tandis que les coupables, qui rêvent d'être des usurpateurs, se donnent pour prétexte la décision que j'ai arrêtée au sujet de l'Algérie, qu'on sache partout, qu'on sache bien, que je n'y reviendrai pas.* »

C'est pour toutes ces raisons aussi que le chef de l'Etat devait prier M. Michel Debré de recevoir le maréchal Juin et le général Salan.

Tandis, en effet, que la presse croyait pouvoir conclure de l'entretien du premier ministre avec le maréchal Juin, à l'attribution au profit de ce dernier d'une importante mission, on apprenait que M. Debré avait demandé des comptes au maréchal des activités de son chef d'état-major, le colonel Puga. Aujourd'hui, selon les mêmes sources d'information, chacun nie avoir participé à un complot quelconque. Dans le meilleur des cas on fait observer qu'il y a en Algérie une situation explosive, du fait surtout de la politique d'autodétermination, que le général de Gaulle répète à l'envi qu'il n'est pas immortel et qu'il n'est donc, par suite, interdit à personne de se préoccuper de l'avenir de la France et de la succession du général. Aux yeux du chef de l'Etat, M. Georges Bidault a, lui, au moins, le mérite de la franchise : mais c'est parce qu'il est inoffensif.

Mais alors, à supposer que cette version — encore une fois très *officielle* — soit exacte, qu'est-ce qui n'a pas « marché » ? Pourquoi le complot a-t-il raté ? Pourquoi la voix autorisée ne s'est-elle pas fait entendre ?

On répond que le signal devait être donné par la démission de certains ministres et que cette démission n'a pas eu lieu. Donc, ces ministres étaient «dans le coup» ? Pas tout à fait. C'était « plus complexe », plus « nuancé ». Peut-être l'un d'entre eux était-il au courant, mais sans approuver complètement : celui, par exemple, auquel M. Debré voulut céder la place le 26 janvier. Mais pour les autres, ils étaient timorés, dépassés, ils sentaient que tout craquait. Ils avaient l'impression que le général de Gaulle n'était pas conscient de son impopularité en Algérie. Ils subissaient d'immenses pressions de ceux-là mêmes qui voulaient donner au pays le sentiment qu'un vide politique se créait et qu'il fallait au plus vite combler ce vide. Et c'est encore comme cela que l'on explique le propos du général de Gaulle au début du Conseil des ministres de jeudi dernier : « *Que chacun d'entre vous prenne ses responsabilités. S'il en est qui veulent démissionner, qu'ils le fassent tout de suite, ils seront aussitôt remplacés.* » Il n'y eut pas une seule démission : c'est qu'en un jour la situation commençait à se transformer.

En premier lieu, la fermeté du général de Gaulle devenait, aux yeux des faibles, contagieuse et pour les autres elle paraissait inquiétante. Soudain on s'avisait que rien n'était joué et que, bien au contraire, plus l'insurrec- tion durait, plus le chef de l'Etat ré- sistait. Moins que jamais il n'étai question de retraite, ni de la plu petite concession. Le général ne vou- lait entendre parler d'aucune espèce de compromis avec les insurgés.

Pourtant, très tôt, une certaine auto- rité militaire avait fait savoir qu'on pouvait traiter avec les hommes d'Or- tiz, par exemple. Pourtant, d'un autre côté, les informations alarmantes arri- vaient sur le comportement de tel général ou de tel colonel dont la réputation de gaullisme avait été chantée il y a quelques semaines encore. L'un des ministres dira plus tard : « *De Gaulle s'est comporté exactement comme s'il était maître de la situation au moment même où tout lui échappait.* » Quels furent ses atouts ?

Le silence des garants

Après la fermeté, il y a eu les cir- constances. L'unanimité de la métro- pole a été un facteur déterminant. L'évolution du congrès des indépen- dants, allant d'un message de solida- rité avec les parlementaires algériens jusqu'aux démentis embarrassés de M. Roger Duchet, en fut un témoi- gnage. La pression de l'opinion pu- blique a surtout joué un rôle sur les correspondants militaires et politi- ques métropolitains de l'insurrection algéroise. Revenant en Algérie après une mission de propagande en France les parlementaires algériens devaient dire leur amertume devant l'hostilité des Français de France. Cette hosti- lité n'eût sans doute compté pour rien aux yeux des organisateurs de la ré- bellion d'Alger (1).

Mais l'unanimité nationale a énor- mément compté pour tous ceux qui de Paris, avaient donné des garanties à l'insurrection ultra comme à la pas- sivité complice de certains militaires. Les garants soudain étaient muets. L[...]

(1) On relate en effet cette con- versation entre le Premier ministre et l'un des colonels de paras, convo- qué, la nuit du 24 au 25 janvier par le général Challe.

M. DEBRÉ : « *Toute l'opinion mé- tropolitaine est contre vous.* »

LE COLONEL : « *Elle n'était pas tellement pour nous le 13 Mai. L'opinion, ça se forme.* »

M. DEBRÉ : « *De Gaulle ne cè- dera pas. S'il part, vous aurez Th[...] rez au pouvoir.* »

LE COLONEL : « *Nous l'en chasse- rons.* »

GANTS TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

(Agip)
M. JACQUES SOUSTELLE.

(Agip.)
M. PIERRE GUILLAUMAT.

(Agip)
M. PIERRE CHATENET.

(Keystone.)
M. MICHEL DEBRÉ.

... laisser faire tout cela ? »

cautions disparaissaient. C'est seulement à ce moment-là que les états-majors du Constantinois et de l'Oranais, plus soucieux de faire céder de Gaulle que de le faire remplacer, s'avisèrent du danger de cassure qui menaçait l'armée et, avec une déconcertante facilité, rétablissaient l'ordre dans la fermeté et l'allégresse. Dès lors, il ne restait plus, comme vrai problème, que les régiments de parachutistes stationnés à Alger et autour d'Alger. Les régiments, ou plutôt: une poignée d'officiers trop engagés dans le combat commun avec les activistes, trop liés avec les chefs insurgés, et encore déterminés à transformer à leur profit une situation qui se dégradait.

Et ce fut le troisième atout du général de Gaulle : l'échec des unités territoriales dans leur tentative, en complicité avec certains paras, de rallier les masses musulmanes. Claude Krief explique plus loin les raisons du « gaullisme » des musulmans non F.L.N. Il faut noter que sans l'opposition musulmane à l'insurrection, opposition encouragée par M. Paul Delouvrier, nous pouvions avoir affaire à une situation posant les mêmes problèmes que le 13 Mai, c'est-à-dire, donnant le spectacle d'une fraternisation et donc indiquant à la métropole les erreurs de sa politique algérienne.

L'inventaire

Remarquons en passant que M. Paul Delouvrier a dû se dire avec regret que s'il avait encouragé et cautionné le libéralisme des Européens et des musulmans comme de toutes parts on l'y invitait depuis plus d'un an, il aurait trouvé à l'heure de l'épreuve de plus nombreux appuis qu'il n'en a eu...

En tout cas, l'inventaire est assez tragique. On a tiré sur des officiers de gendarmerie venus de la métropole pour défendre les Français d'Algérie. On a tiré sur des musulmans parce qu'ils criaient « *Vive de Gaulle* ». Pendant une semaine, dans la capitale de l'Algérie française, plusieurs dizaines de milliers de personnes ont défilé aux cris de « *de Gaulle assassin* » et « *de Gaulle au poteau* ». On a laissé sortir et rentrer, lorsqu'ils le voulaient, les chefs de camps retranchés. On a laissé briser les barrages et on s'est empressé de remplacer les unités qui voulaient maintenir l'ordre. On a laissé, et on laisse encore, une presse dont les appels au meurtre et les encouragements à l'insurrection s'étalent le long de toutes les colonnes, poursuivre une misérable besogne. Enfin, à Paris, aucun service de renseignements n'a informé le gouvernement des complots qui se tramaient, des activités subversives qui se préparaient presque au grand jour. Et ce sont pourtant, aujourd'hui, les responsables mêmes de l'autorité qui demandent avec effroi à leurs visiteurs : « *Comment a-t-on pu laisser faire tout cela ?* » et ils ajoutent ensuite que, décidément, tout est gangrené, que les organes de transmission et d'exécution ne répondent plus, que l'on sabote ou trahit à tous les échelons. Et, pour le moment, ils se contentent d'attendre dans l'angoisse le nouveau coup de baguette du magicien.

Or la leçon de tous ces événements est loin d'être entièrement négative. Et particulièrement pour le problème numéro un, qui est celui de l'Armée. Contrairement au confortable défaitisme politique des hauts fonctionnaires, il est très possible, sinon facile, en ce moment encore, de renverser complètement le courant, c'est-à-dire de faire en sorte que, selon l'heureuse expression de François Mauriac à la radio : « *la France n'ait plus à avoir peur de sa propre armée* ». L'argument selon lequel on n'arrive jamais à avoir une véritable autorité sur une armée en guerre lorsque les pouvoirs lui sont alors délégués n'est qu'un alibi de la carence. En 1944, le général de Gaulle savait comment s'y prendre pour remettre dans le droit chemin l'impétueux De Lattre de Tassigny.

Il suffirait que le chef de l'Etat, pour un temps au moins, s'occupât autant de l'exécution de sa politique que de sa définition. Il n'y a pas si longtemps par exemple qu'un officier en permission déclarait avec humour : « *J'attends le jour où il sera permis d'être gaulliste et partisan de l'autodétermination en Algérie.* » On sait la forte attraction qu'exerce le pouvoir autant sur les carrières que sur les sentiments : il est remarquable que jusqu'à maintenant cette attraction ait opéré dans le sens de l'antigaullisme, ce qui dénote bien que la réalité du pouvoir a appartenu aux chefs militaires d'Alger et à un état-major parisien qui conçoit et réalise en marge de la nation dont ils devraient être le reflet. La récente fermeté du chef de l'Etat a montré tout ce que l'on pouvait tirer d'une armée clairement conduite.

La pression de l'opinion

Aussitôt, des vocations naissent que l'on ne soupçonnait pas, des visages apparaissent qui étaient inconnus. Samedi dernier à Alger, c'était à la tête de bataillons du contingent des officiers farouchement déterminés à isoler les insurgés et qui répondaient par des cris de « *Vive de Gaulle* » aux huées de la foule. Ce sont des officiers du bled qui écrivent aux journaux parisiens qu'ils n'attendent qu'un signe pour défendre la République. Ce sont des cadres d'active ou de réserve qui, en métropole, ont cherché à s'organiser pour combattre les factieux. Comment voulait-on que tous ces hommes se révèlent lorsqu'ils voyaient que les ménagements, les honneurs, les promotions, les avantages et les louanges n'étaient décernés qu'à la partie la plus antirépublicaine de l'Armée ? Comment n'auraient-ils pas été eux-mêmes contraints de suivre dans le silence et l'amertume un courant qui était devenu le courant officiel ?

Les complicités du 13 Mai ont conduit à cette situation ? En effet, et nous avions raison ; mais après la dernière épreuve de force, ces complicités ne peuvent plus survivre, ne devraient plus survivre et aujourd'hui il est parfaitement possible de faire revenir l'Armée à sa seule mission. Pourquoi ? Parce que j'estime qu'en fait de pouvoir d'arbitrage, l'Armée ne détient que celui qu'on lui laisse prendre. Sa mystique la plus puissante est celle de l'unité ? Sa phobie la plus grande, la division ? Soit. Raison de plus pour favoriser avec vigueur en son sein une tendance qui ne cherche qu'à s'épanouir et sur laquelle, le moment venu, on peut se reposer.

L'Armée a tenté à Alger de faire la preuve qu'elle était l'arbitre de la situation. Mais, pour le moment, elle a échoué. Elle n'a pas fait céder le pouvoir politique. Sa seule opération a consisté à lier son obéissance à la proclamation de l'Algérie française en donnant une interprétation volontairement abusive de la déclaration du général de Gaulle. C'est pendant cette semaine et celles qui vont suivre que l'on saura à quoi s'en tenir sur la victoire ou l'échec de l'opération militaire d'Alger.

Si les principaux complices de l'insurrection ne sont pas châtiés, si l'on n'obtient pas que les chefs militaires demeurent fidèles dans leurs déclarations aux principes énoncés par l'exécutif, alors, mais alors seulement, on pourra dire que l'Armée a fait payer au général de Gaulle le prix de son obéissance. On ne semble pas prendre, heureusement, le chemin de l'échec. De toute façon, et en dehors même des actes du gouvernement, les événements ont montré que l'une des principales pressions est celle d'une opinion publique résolue. La meilleure façon, en effet, de faire craindre à l'Armée une division, c'est de lui montrer qu'elle se séparerait du peuple dont elle est l'émanation naturelle. Sur ce point, on peut dire que la nation républicaine a gagné la première manche.

Reste le principal, c'est-à-dire, en définitive, la guerre d'Algérie. Là aussi l'issue du conflit, la possibilité des pourparlers, dépendent de l'alignement des chefs militaires sur le président de la République. Comme le dit très justement M. Georges Bidault, le général de Gaulle n'a en rien corrigé ses vues sur l'autodétermination, et sur son désir que les Algériens fixent eux-mêmes, « *sans que cela leur soit dicté* », leur propre destin. Il a déclaré qu'il ne discuterait jamais de l'avenir politique de l'Algérie avec le F.L.N. ? Mais M. Abbas vient de faire remarquer que le F.L.N. n'exigeait pas une telle discussion : il ne veut plus parler que des conditions du cessez-le-feu et des conditions de l'autodétermination.

L'autorité de l'Etat

Il est vrai que le général de Gaulle a concédé à l'Armée que le soin lui serait laissé d'organiser la consultation. Mais telle avait toujours été la pensée du chef de l'Etat. Simplement, il ajoutait que des observateurs neutres pourraient contrôler cette consultation. Il s'agit là d'une difficulté, que l'on ne peut minimiser. Mais d'une part, les dispositions politiques du F.L.N. ont changé, paraît-il, et les conseils de raidissement de M. Bourguiba semblent ne pas devoir être davantage suivis que ses invitations à la modération. D'autre part, la démonstration de l'autorité de l'Etat sur l'armée française d'Algérie ne peut-elle diminuer la méfiance que l'on peut avoir sur l'impartialité de celle-ci devant l'éventuelle consultation ?

En vérité, quel que soit le problème que l'on étudie dans cette affaire, on en revient toujours à l'autorité de l'Etat. On peut dire, sans forcer les mots, que pour la première fois dans l'histoire de l'Algérie, l'autorité a été enlevée des mains des puissantes féodalités militaires et civiles et que le général de Gaulle est en train de restituer cette autorité à l'Etat. S'il va jusqu'au bout, tout est permis.

Il faudra alors se préoccuper d'un problème qui reste grave : celui de la communauté non musulmane d'Algérie. Si les agitateurs peuvent si bien exploiter la peur de toute une population, c'est que cette peur existe profondément. Si des hommes sont capables de se faire tuer pour une fausse conception de leur honneur et de leurs intérêts, cela démontre en tout cas un enracinement dans la terre natale que ni Paris ni Tunis n'ont le droit de sous-estimer.

De l'insurrection, il faut aussi tirer cette leçon : la situation algérienne ne connaîtra de règlement que lorsque les garanties les plus claires, les plus totales auront été données, et par toutes les parties en présence, aux Européens d'Algérie. Cela aussi, seul un gouvernement disposant de toute l'autorité peut le faire.

JEAN DANIEL.

COMPLOTS

Derrière la « Main Rouge »

● *Découvert en Allemagne par l'un de nos collaborateurs, un curieux document.*

LE lundi, à l'aube, cette semaine, une vaste opération de police devait avoir lieu à Paris et en province pour tenter de mettre la main sur les correspondants métropolitains des insurgés et des comploteurs d'Alger.

Préparée à la fin de la semaine dans le plus grand secret (c'est-à-dire que seuls quelques fonctionnaires de la police étaient au courant), l'opération prévue fut aussitôt connue de Mᵉ Tixier-Vignancour. Samedi, celui-ci téléphonait à ses amis à Paris et en province pour les alerter, afin qu'ils prennent toutes les précautions nécessaires. La police, ayant surpris certaines de ces conversations téléphoniques, décidait aussitôt d'avancer de 24 heures l'opération projetée.

Dimanche matin, à l'aube, les interpellations et les perquisitions prévues pour le lendemain étaient effectuées à Paris et en province. Mais il était évidemment trop tard et, à part de rares exceptions comme l'arrestation de M. Yves Gignac, responsable de l'organisation des Combattants de l'Union française (1), et un officier supérieur, le colonel A..., mis aux arrêts de rigueur à Lille, seuls les comparses purent être appréhendés. Les documents les plus importants avaient pu également être mis en sécurité. L'organisation restait intacte.

Quelle organisation ?

Depuis le complot mis au point par le général Faure et révélé par une conversation enregistrée au magnétophone à la préfecture d'Alger, jusqu'à l'épisode du réduit Ortiz-Lagaillarde d'Alger, en passant par l'affaire du bazooka, l'affaire Pesquet, l'affaire Casquet, l'affaire Joly (voir « L'Express » numéros 372, 386, 429, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443), l'opinion publique française sait qu'il existe une série de complots, mais elle doute de leur importance et elle n'en comprend pas toujours la nature réelle et les objectifs.

Une bande de magnétophone

Au cours d'une enquête en Allemagne, un de nos collaborateurs s'est entretenu avec de nombreux fonctionnaires de la police allemande. Ils lui ont parlé de cette fameuse « Main Rouge », l'organisation contre-terroriste à l'actif de laquelle on a mis un certain nombre d'attentats spectaculaires contre des agents et fournisseurs du F.I.N. en Allemagne. Au cours d'une de ses conversations avec le responsable de la police d'une grande ville allemande, notre collaborateur a entendu prononcer pour la première fois le mot de « Catena » (en latin : chaîne). Il a pu constater, par la suite, que ce mot déclenchait une réaction chez la plupart de ses interlocuteurs allemands. L'un d'eux, enfin, lui expliqua de quoi il s'agissait.

« Catena » est née en 1945, au sein de l'armée française d'occupation. Les fondateurs de l'organisation entendaient lutter contre le noyautage communiste à l'intérieur de l'armée française en Allemagne. Très rapidement, certains hommes des services secrets vinrent structurer l'organisation afin de la transformer en un organisme de renseignements qui devait devenir, bien plus tard, un réseau d'action.

(1) Yves Gignac devait être relâché dès mardi matin.

le tailleur chemisier de la rive gauche
men SPORT
16 rue DE SÈVRES LIT 20-21
SOLDES
POUR MADAME ET MONSIEUR
Parking réservé

Un document qui circule actuellement en Allemagne éclaire les buts de « Catena ». Il s'agit d'une bande de magnétophone sur laquelle est enregistrée la déclaration d'un des principaux chefs de l'organisation.

Un de nos collaborateurs a écouté cette déclaration qui dure une heure et quart. Il a ainsi appris que l'organisation appelée la Main Rouge n'existait pas, du moins dans la structure qu'on lui supposait. Catena est dirigée en France même par un état-major composé d'un comité directeur de sept membres. Voici comment est décrit celui qui en est le chef :

(Archives.)

M. GEORGES SAUGE.
Quelques textes a prendre au sérieux.

« *... A notre tête se trouve un homme de guerre au passé sans tache, qui a refusé de donner sa caution par sa présence dans l'armée, à une politique qu'il réprouve. Il a préféré quitter l'armée plutôt que de s'associer aux abandons en Extrême-Orient, en Tunisie et au Maroc.* »

Qui sont les hommes qui appartiennent à l'organisation ?

La clé

Ecoutons la bande magnétique :

« *Nous sommes partout et nulle part, nous avons des amis haut placés dans les conseils du gouvernement, dans le commandement suprême des forces françaises, dans la diplomatie, dans les partis politiques, dans les affaires, dans les milieux industriels, mais nous tirons notre force des petits, des humbles, des petits colons, de tous ceux qui ont dû abandonner la Tunisie, l'Indochine, le Maroc.* »

Bien entendu, il faut, ici faire la part de la méthode dite « d'intoxication », dont usent toutes les organisations du type Catena: on affabule, on transpose, on avance des faits inexacts mêlés étroitement à des faits vérifiés, afin d'intoxiquer l'opinion, de lui faire croire à l'omniprésence du réseau pour lui donner un sentiment d'impuissance. On espère aussi, de cette manière, décourager les hommes qui, à la tête du pouvoir, souhaitent éliminer les complots, les réseaux et leurs tueurs.

Ces précautions étant prises, poursuivons l'audition de la bande magnétique :

« *Pour la liquidation d'un certain nombre de personnalités connues, nous avons été amenés à créer un comité d'information qui nous a permis de choisir avec rigueur les victimes de notre action.* »

Mais, dira-t-on, pourquoi Catena ? Pourquoi ces liquidations ? Que veulent ces hommes ?

La bande magnétique dont nous venons d'écouter certains passages, donne la clé. Adressée aux Allemands susceptibles de comprendre et de partager les ambitions des hommes de Catena, la déclaration explique en effet :

« *Reportons-nous en arrière, reportons-nous en 1945. Nous avions combattu pour défendre l'ordre occidental contre le national-socialisme, et, après six ans de lutte, de chagrins, de ruines s'étendant de l'Atlantique à la Pologne, avec toute cette jeunesse fauchée, cette jeunesse française, allemande, américaine pour ce résultat : les cosaques à Weimar ! la ville de Gœthe !*

« *Ce combat que vous, Allemands, avez mené aux marches de l'Est, nous le menons, nous, en Afrique du Nord, et dans l'Europe occidentale.* »

Et comme si ce programme risquait de ne pas paraître suffisamment clair, Catena précise encore ses buts :

« *Débarrasser la France des traîtres et des opportunistes et sauvegarder la grande fraternité de l'homme blanc.* »

Un trafic d'armes

Cette littérature resterait finalement peu convaincante si l'on n'était contraint de la rapprocher d'un certain nombre d'autres textes que l'expérience nous a appris à prendre au sérieux :

« *Les officiers de réserve, citoyens à responsabilité particulière, ont aujourd'hui le devoir de travailler vigoureusement à conserver* « l'Algérie province française » *pour apporter la preuve que la France a entrepris une œuvre unique dans l'Histoire, pour son salut et celui de l'Afrique et de l'Europe* » (rapport présenté au carrefour national des officiers de réserve, organisé par l'U.N.O.R. en 1959).

« *Il suffit d'observer ce qui se passe depuis des années autour de nous et de se demander si certains de ceux pour qui la France a toujours tort sont encore de la France !* » (dossier « jaune » présenté au carrefour de l'U.N.O.R. 1959).

L'organisateur de ces « carrefours » d'officiers est le lieutenant activiste Chatelain, lui-même très lié au leader du « national-catholicisme » Georges Sauge (un des rares activistes à avoir été arrêtés au cours des opérations de police de la semaine dernière). Georges Sauge et ses amis de l'armée sont les véritables créateurs de la « doctrine » qui sert de base à l'action psychologique. Ce sont les thèmes qu'ils ont mis au point qui sont repris dans la longue déclaration du chef de Catena. Ce sont ces thèmes également qu'on retrouvait dans toute la littérature publiée par les mouvements activistes lorsque ceux-ci préparaient successivement le complot Faure, le complot du bazooka, puis le complot réussi du 13 Mai.

Dimanche matin, au cours de l'opération avancée de 24 heures, la police a laissé échapper à Lille les principaux leaders d'une organisation qui, selon les déclarations officielles, se livrent à un important trafic d'armes entre la métropole et l'Afrique du Nord. On peut aller plus loin : c'est dans la région lilloise, en effet, que se trouvent centralisées les opérations de trafic d'armes qui, venant d'Allemagne ou de Belgique, alimentent dans toute la France les réseaux d'activistes. C'est aussi dans cette région qu'est né un complot connu aujourd'hui des services officiels, et qui se propose purement et simplement de faire assassiner le général de Gaulle pour prendre le pouvoir à la faveur de l'émotion ainsi créée et « rétablir l'ordre ».

Le danger

Comment tout cela est-il possible ? Seule l'étendue des complicités dans les milieux les plus divers et jusque dans certains cabinets ministériels, explique que ces hommes restent intouchables. Catena affirme être « présente partout », elle l'est sans conteste dans l'armée, elle l'est aussi dans la diplomatie, en Belgique, en Allemagne, comme le prouve le va-et-vient incessant du «journaliste» Pierre Joly, agent de liaison qui circule entre le Nord de la France, l'Allemagne et la Belgique, comme le prouve encore l'arrestation accidentelle, par un douanier belge, de l'ancien député Berthommier, alors qu'il était porteur d'une charge de plastic. Ces hommes sont armés, ils sont organisés, ils ont une idéologie. Ils ont de puissants complices, ils sont vigilants. Mais leur force est surtout faite de la faiblesse de certains pouvoirs publics. Car si les noms des leaders sont sur toutes les lèvres, si pour la première fois cette semaine on croit enfin, à l'Elysée, à l'existence d'une puissante conjuration, la décision n'a pas encore été prise de révéler publiquement à l'opinion la gravité et l'étendue du danger qui guette les Français, afin d'obtenir leur appui massif pour l'éliminer.

GLOIRE A L'ARMÉE

par SINÉ

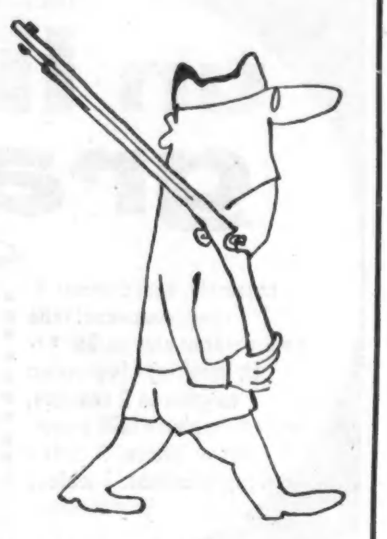
Pour prouver sa reconnaissance à l'Armée qui a, finalement, consenti à obéir, Siné vous propose une série de petites choses faciles à faire, mais qui feront plaisir à nos sauveurs.

CITOYENS : ***découpez un paquet de gauloises et portez ostensiblement le mot « CAPORAL ».***

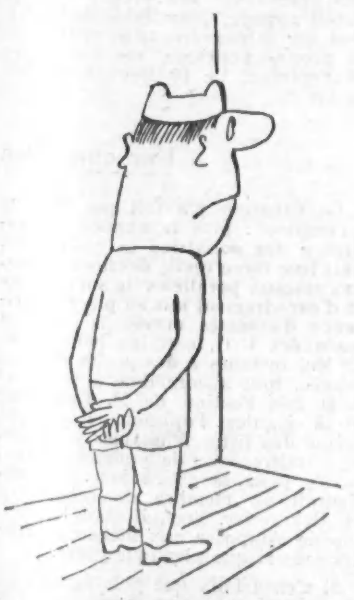
PRATIQUANTS : ***n'allez plus à la messe, allez au mess !***

GENS DU MONDE : ***n'allez plus aux premières, allez aux générales !***

PATRIOTES : ***ne dites plus : il est mort ! Mais dites : il a passé l'arme à gauche !***



INSTITUTEURS : ***ne mettez plus un « bonnet d'âne » aux cancres, mais un « bonnet de police ».***



PARENTS : ***pour vos enfants, n'hésitez plus entre l'école laïque ou l'école libre, envoyez-les aux « enfants de troupe ».***

MESDAMES : ***quand on vous baisera la main, saluez !***

Quant à moi, je ne dessinerai plus qu'avec des plumes Sergent-Major.

ALGÉRIE

Et maintenant ?

● *L'échec des barricades du 24 janvier a « dégelé » la situation en Algérie. Quelles forces sont maintenant en présence ? Claude Krief fait le point.*

« *CETTE crise peut avoir quelque chose de bon. Elle peut permettre enfin au gouvernement de mettre en œuvre en Algérie une politique qui ne procède pas de la seule guerre et de ses conséquences fascisantes, même si un cessez-le-feu ne survient pas dans les mois qui viennent. Il suffit pour cela de tenir compte des faits...* »

C'est un haut fonctionnaire qui parle. Les faits, plus importants maintenant que les derniers vestiges des barricades, c'est l'attitude au cœur du drame de la majorité des Algériens, musulmans et Européens, de la majorité même de l'armée. En restant étrangers à l'insurrection, plus : en ayant le courage dans des circonstances dangereuses de manifester leur opposition aux leaders extrémistes, des milliers d'hommes et de femmes de tous milieux et de toutes professions ont prouvé qu'il fallait aussi compter avec eux, sans attendre le jour où, par leur vote, ils auront à décider du destin de l'Algérie.

« *Les musulmans n'ont pas marché* ». On a relevé cette phrase dans tous les bilans, dans tous les commentaires. Les uns, à Alger, se sont hypocritement étonnés de « *cette incompréhension de nos frères musulmans* ». Les autres, à Tunis, se sont félicités de la « maturité politique » du peuple algérien. M. Kaouah, le colistier de M. Lagaillarde, s'est en vain déplacé deux fois à la Casbah. Il n'a pas été suivi. Les anciens combattants, drapeaux et musique en tête, n'ont pas eu davantage de succès après avoir parcouru à deux reprises les ruelles étroites de la vieille ville. Les musulmans se sont refusés à s'associer aux cris de « *De Gaulle au poteau* ». Pourquoi ?

« De Gaulle, c'est la paix »

C'est, en un sens, un des résultats de l'action psychologique, peut-être même le plus durable, le plus enraciné. Pendant des mois et des mois, tracts, déclarations, affiches, tous les moyens de la propagande se sont conjugués pour ancrer dans la tête des Algériens une idée simple : « *De Gaulle, c'est la paix* ». Bien sûr, l'idée avait pris naissance en même temps que les mythes du 13 Mai : le 13 Mai, c'était la « réconciliation », la fin de la rébellion.

On sait aujourd'hui que ces proclamations étaient mensongères, non seulement parce que des mois ont passé sans que la guerre cesse, mais surtout parce qu'au moment de ces proclamations, et alors qu'aucun communiqué militaire n'était publié, le nombre des engagements et des attentats terroristes avait atteint sur l'ensemble de l'Algérie des chiffres records pour 1958.

Mais, enraciné le 13 Mai, le slogan « *De Gaulle, c'est la paix* » a poursuivi son chemin. Avec, pour les musulmans, un deuxième sens, plus vrai, celui de « *la fin des combats* ». « L'Echo d'Alger » a, là, puissamment servi le prestige du chef de l'Etat. Car l'opinion musulmane est ainsi conditionnée à Alger qu'il suffit que ce journal soit « contre » quelque chose ou quelqu'un pour que les musulmans réagissent confusément en se disant : « *C'est bon pour nous.* »

Comment mobiliser alors la masse musulmane contre de Gaulle ? Il y a, bien sûr, l'encadrement militaire, le réseau des S.A.S. et des S.A.U., la possibilité de mobiliser des troupeaux d'hommes auxquels on fait porter des banderoles, des panneaux. Il aurait fallu pour cela que la totalité de l'armée entre en dissidence contre la France et fasse violence à l'opinion musulmane. Car l'équivoque de la « paix » ne pouvait plus jouer comme au 13 Mai. Et les officiers S.A.U. ou S.A.S., dont certains, remarquables, suivent une évolution comparable à celle des prêtres-ouvriers, savaient que pour leurs administrés, de Gaulle représente une chance de mettre fin à leur propre guerre civile, c'est-à-dire de préparer leur propre réconciliation nationale. Crier « *A bas de Gaulle* » est pour eux un suicide politique et moral : l'attentisme cède quand surgit un risque plus grave que les maux dont on essaie de se préserver.

Le monopole ultra

Un deuxième fait compte. L'insurrection a pris comme deuxième slogan « *Massu à Alger* ». Le nom de l'ancien général du corps d'armée d'Alger a certes un sens précis pour les Européens qu'il a délivrés de la terreur du terrorisme. Mais il a un autre sens pour les musulmans : il est lié, à la Casbah, aux milliers de perquisitions, arrestations, disparitions, mises en camp d'internement qui ont frappé, dans la confusion de la bataille d'Alger, une population entière où chacun était suspect.

Les observateurs étrangers ont tous été frappés de voir, à la tête du cortège qui tentait d'entraîner les musulmans contre de Gaulle, de jeunes enfants pieds nus, les enfants de la guerre, crier « *Massu au poteau* » et ajouter « *Algérie arabe* ». Ce simple incident, comme les manifestations de Mostaganem, a levé un coin du voile de l'inconnue algérienne...

Les centaines de télégrammes reçus à la Délégation générale et à l'Elysée, témoignages des municipalités du bled, sont un autre signe : certaines de ces municipalités sont composées à la fois de musulmans et d'Européens qui se sont trouvés d'accord pour condamner Alger, c'est-à-dire pour approuver l'autodétermination, étape vers la paix. Condamner Alger ? On ne peut pas le dire. Sur les 300.000 Européens que compte la ville, la foule des manifestants n'a jamais dépassé 15.000 à 20.000 personnes au grand maximum, sans compter les curieux, nombreux en période d'arrêt du travail.

Comment expliquer l'importance, dans ces conditions, des ultras devenus des insurgés ? C'est que les ultras ont en quelque sorte monopolisé par la force et par les complicités le droit à l'expression, comme ils ont annexé le « patriotisme ». On l'a vu à Alger ces derniers jours : ce sont des bandes de jeunes gens agissant sur mots d'ordre de leurs chefs qui ont fait fermer les magasins, appuyant les U.T. en armes qui se consacraient à la même tâche. La grève était « obligatoire ». Il devait être tenu pour définitivement acquis que les extrémistes étaient l'expression véritable de toute la population européenne.

Cette situation est le résultat de longues années de passivité gouvernementale. Déjà M. Lacoste entendait « *ne pas être dépassé sur sa gauche* » et refusant la « *lutte sur deux fronts* » que préconisait son propre parti, il s'était appuyé, pour faire déjà pression sur le gouvernement et imposer sa propre politique, sur l'aile ultra de l'opinion. Le 13 Mai est sorti de ce choix.

Une opposition

La situation n'a fait par la suite qu'empirer : plus le nombre et l'audience des activistes se réduisaient, plus leur force réelle devenait grande. Les réseaux parallèles de surveillance et d'encadrement mis en place, la présence d'hommes armés, la prise en main des U.T., certains hommes du 13 Mai installés à des postes de commande, tout a contribué à paralyser à la fois l'action de M. Delouvrier et à juguler l'opinion. Il existait même des listes d'hommes à abattre, de « traîtres » ou de « communistes », prêtes pour le grand jour. En tête, figurait un membre du cabinet de M. Delouvrier. Bref, il était impossible de s'opposer aux menées activistes sans risque physique grave.

Il n'en a fallu que plus de courage ces derniers jours à la minorité libérale pour s'exprimer en pleine insurrection. Car on en est là à Alger : être gaulliste, même modéré, c'est faire preuve d'extrémisme de gauche pour peu que l'on fasse état publiquement de son opinion. Les communiqués du cartel libéral, présidé par M. Popie, les déclarations de syndicalistes prouvent que malgré les activistes, malgré le ton de

Le Club Français du Livre vous offre

un livre gratuit

Bouddha

numéroté, hors commerce, somptueusement relié (qui vaudrait plus de 20 N.F. en librairie) - Impression soignée en 2 couleurs, couverture pleine toile brique, fers originaux. 3 cartes. 4 reproductions. 1 tableau généalogique.

PAR ANDRÉ MIGOT

Dans un monde où, comme le rappelait Mao-Tsé-Toung, "un homme sur quatre est Chinois", nul ne peut se permettre d'ignorer aujourd'hui une doctrine profondément ancrée dans cette pensée asiatique que nous aurons peut-être à affronter demain. Le livre d'André Migot vous fera comprendre comment peuvent coexister en Asie la doctrine séculaire de Bouddha et le communisme.

C'est pour vous faire connaître la qualité remarquable de ses éditions que le Club Français vous offre cet ouvrage de collectionneur. Pour le recevoir gratuitement il suffit de commander à un prix "club" très réduit l'un des magnifiques volumes reliés, numérotés, hors commerce, décrits ci-contre. Si par extraordinaire le livre choisi vous déçoit, vous avez le droit de nous le renvoyer dans les 3 jours : votre argent vous sera remboursé et vous conserverez le livre gratuit. Et ce n'est pas tout ; si vous gardez les deux volumes, vous devenez d'office membre du Club Français sans payer ni droit d'inscription ni cotisation et vous profitez d'incroyables avantages : vous pouvez acquérir au prix des livres brochés ordinaires des ouvrages numérotés, hors commerce, somptueusement reliés ; vous êtes abonné gratuitement à "Liens", passionnante revue mensuelle littéraire et artistique contenant une critique des nouveaux livres édités et la reproduction des reliures originales ; vous recevez en cours d'année des livres cadeaux, etc...

Pour recevoir gratuitement "Bouddha" par André Migot, il vous suffit de choisir l'un de ces magnifiques volumes

N° 489. J. HILLAIRET. Connaissance du vieux Paris. Collection Merveilles. Imp. soignée 2 coul. sur offset Sirène. Pl. toile jaune chinée. 608 repr. 650 pages - NF. 22,50	N° 711. HEMINGWAY. Pour qui sonne le glas. Coll. Romans. Fers orig. Pl. toile. Impres. soignée 2 coul. sur offset Sirène. 540 pages - NF. 14,80	N° 600. J. et B. MASSIN. W. A. Mozart. Coll. Essais. Pl. toile bleue. 32 reprod. photo. 1 carte. 1 tableau. 1372 pages - NF. 21,90	N° 446. HOMÈRE. L'Odyssée. Collect. Portiques. Impression soignée 2 coul. sur offset Sirène. Relié pleine peau verte. 624 pages - NF. 18,50	N° 616. François VILLON "Œuvres". Coll. Poésie. Relié pleine toile grège. 138 illustrations in texte. 256 pages - NF. 14,25
N° 617. William SHAKESPEARE. Hamlet - Jules César. Traduction de Yves Bonnefoy. Coll. Classiques. Relié pleine toile blanche. 256 pages - NF. 11,00	N° 556 RUTHERFORD PLATT. Le Fleuve de la vie. Coll. "Sciences". Impression soignée en 2 couleurs. Relié pleine toile blanche. 292 pages - NF. 13,00	N° 521 CYRANO DE BERGERAC Œuvres. Coll. "Merveilles". Impres. soignée en 2 coul. Pleine toile rose. 4 reprod. fac-simile. Gardes impr. 440 pages - NF. 12,85	N° 547 MARCEL JOUHANDEAU L'Imposteur. Collection "Récits". Impr. soignée 2 coul. Relié pleine toile jaune. Gardes imprimées. 224 pages - NF. 10,90	N° [illegible] ILYA ILF et EUGÈNE PÉTROV. Les Douze Chaises. Collect. "Romans". Impres. soig. 2 coul. Relié pleine toile orange. Gardes imprim. 408 pages - NF. 13,60
N° 601. BRILLAT-SAVARIN. "Physiologie du Goût". Coll. Essais. Relié pl. toile caramel. 4 reproductions. 472 pages - NF. 15,30	N° 571 E. PEISSON. Parti de Liverpool. Coll. "Romans". Impr. soignée en 2 coul. Relié pl. toile grise. Gardes imprimées. 292 pages - NF. 11,40	N° 594. MARCEL AYMÉ. Lucienne et le Boucher. Coll. "Théâtre". Rel. pleine toile rose. Gardes impr. 348 pages - NF. 12,90	N° 537. HENRI HEINE. Reisebilder. Coll. "Récits". Impr. soignée en 2 coul. Relié pleine toile bleue. Gardes imprim. 4 reprod. 624 pages - NF. 15,20	N° 593 F. SCOTT FITZGERALD. Gatsby le Magnifique. Coll. "Romans". Relié pl. toile orange. Gardes impr. 280 pages - NF. 12,00

Profitez de cette offre unique garantie 15 jours seulement. Postez aujourd'hui le Bon ci-contre.

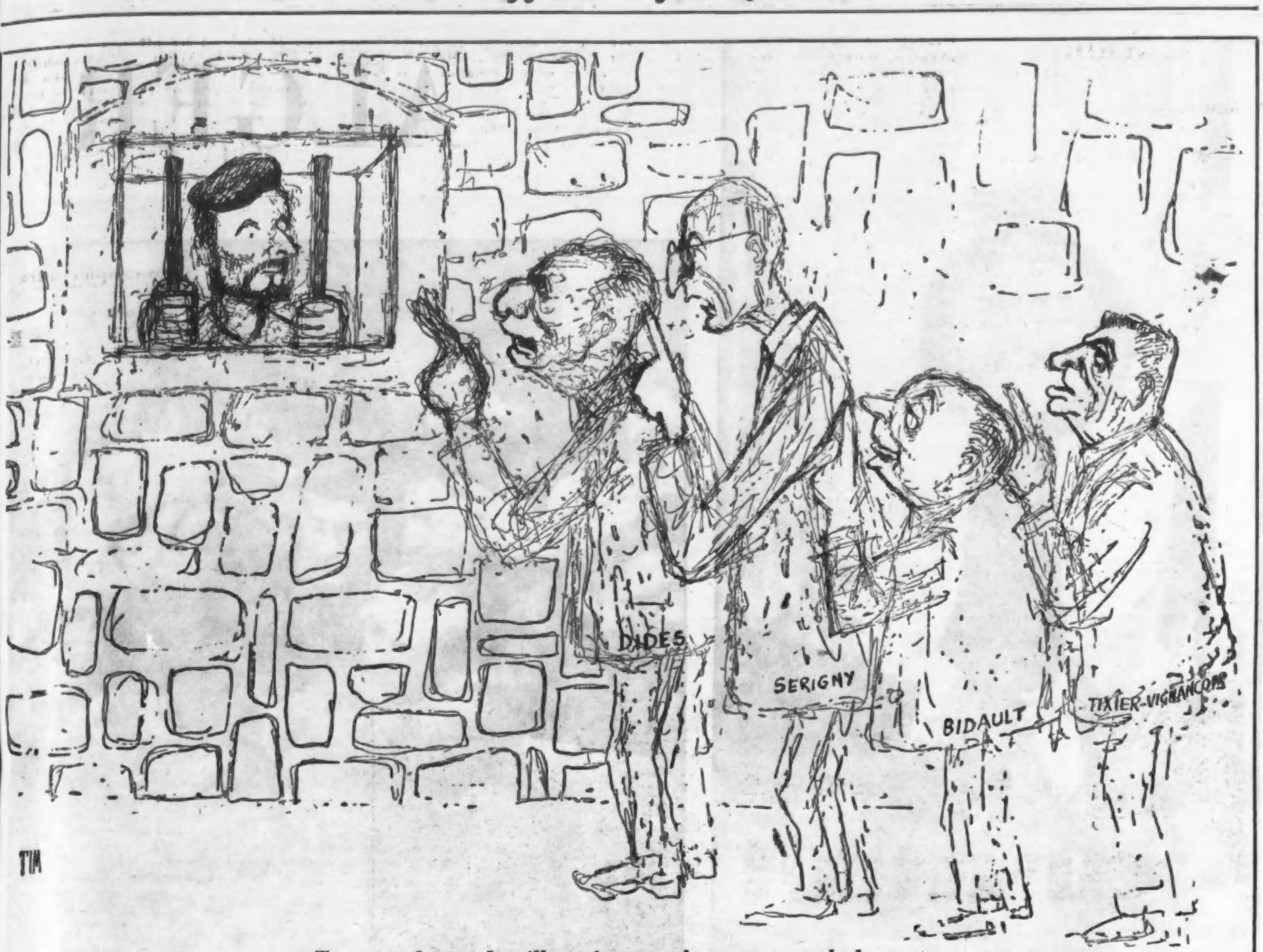
LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, 8 RUE DE LA PAIX, PARIS-2e

Veuillez m'envoyer gratuitement "Bouddha" par André Migot en même temps que le volume N° ____ de la liste ci-dessus dont je vous règle le montant inclus dans l'enveloppe — par mandat, chèque postal ou bancaire, virement complet avec ses 3 volets au C. C. P. PARIS 5608-39 (rayez les mentions inutiles). Les frais de port sont à la charge du Club. J'ai le droit de conserver "Bouddha" et de me faire rembourser mon argent en retournant le livre choisi dans les 3 jours.

Nom ____
Prénom ____
n° ____ Rue ____
Localité ____
Département ____

Si vous êtes déjà Membre du Club, indiquez ici votre N° d'Adhérent : ____

BON SERVICE X. 750



— Tu as perdu une bataille mais nous n'avons pas perdu la guerre.

la presse algéroise et des éditoriaux de M. de Sérigny, une opposition réelle existe sur place.

La tâche essentielle

C'est un de mes interlocuteurs ultras qui me disait il y a quelques mois : « *Ce qui m'écœure le plus, c'est que Jacques Chevallier ou un libéral pourraient encore être élus à Alger !* » Cela n'a rien de paradoxal. C'est l'espoir de voir proclamer juridiquement l'Algérie province française qui a bouché sur place jusqu'à présent toute imagination politique. Mais plus de 90 % des Français d'Algérie sont d'ores et déjà des Algériens d'origine européenne. Ils ne mentent pas quand ils disent qu'ils veulent vivre et mourir dans ce pays. La France c'est déjà l'exil : beaucoup n'y ont aucune attache, aucune famille, n'y ont souvent même jamais mis les pieds. Une nette prise de conscience dans ce sens avait suivi la proclamation du 16 septembre. Relancer ce mouvement qui prépare une véritable intégration interne de l'Algérie à elle-même, mouvement débouchant sur toutes les options de l'autodétermination future, constitue maintenant la tâche politique essentielle.

Sera-t-elle accomplie ? la force des ultras a jusqu'à présent fait écran parce qu'elle a semblé avoir sur place le « vent en poupe ». Du 6 février au 13 mai, du 13 mai à la veille du 24 janvier, l'état d'insurrection, armée ou non, a triomphé des gouvernements, voire du régime. Un important fonctionnaire me disait il y a quelques jours :

« Vous vous étonnez du soutien qu'ont trouvé les activistes dans tous les milieux de l'administration civile ou militaire ? C'est simple. Depuis des années le gouvernement pénalise ceux qui le servent avec fidélité, maintient en place ceux qui complotent contre l'Etat. Prenons un exemple précis à Alger. Le commissaire central Builles a dévoilé les affaires de la villa des Sources et l'affaire du bazooka. Il a fait la lumière sur les rôles d'Ortiz, de Martel, de leurs complices officiels tant en Algérie qu'en France. C'était son métier. On l'a chassé le 13 mai et laissé des mois sans affectation. Et qui a-t-on mis à la place de son équipe ? Des hommes dont l'enquête sur le bazooka avait prouvé les liens avec les activistes, voire avec les contre-terroristes. La même chose s'est passée vingt fois dans vingt services. C'est l'Etat qui complote contre lui-même : seules la « trahison » et la complicité avec le coup d'Etat deviennent payantes. »

Les factions

Un tel état d'esprit est le reflet d'une vérité profonde : la République détruit elle-même, au moins en Algérie, le système de devoir et d'obéissance sans lequel elle n'est plus que le complot permanent de factions rivales qui convergent bon gré mal gré au jour J. Et c'est aussi vrai pour l'Armée.

J'ai rencontré à Alger, au cours de mon dernier séjour, un jeune lieutenant de réserve, rappelé, qui venait de passer plusieurs mois dans le bled, isolé de tout. Il m'a dit être effrayé par le climat qui régnait dans les états-majors, comprenant mieux après ce voyage certains propos de popote.

« Les officiers de palace »

« Mon capitaine, avant de partir en permission, m'a lancé une boutade : « Tu vas voir les officiers de palace ? » Je sais ce qu'il voulait dire maintenant. Vous ne pouvez pas savoir comme nous sommes loin d'eux, pris par les tâches quotidiennes. Bien sûr, nous discutons tous les soirs de l'Algérie, de l'autodétermination, des rebelles. Mais croyez-vous que nous soyons prêts à nous dresser contre la France pour des raisons politiques ? De quel droit les états-majors nous engagent-ils sur ce plan ? Ou alors que l'on crée des soviets d'officiers. Les colonels ne peuvent pas à la fois nous demander d'obéir au nom de la discipline que l'on doit à l'Etat et nous engager de ce fait en bloc contre l'Etat.

« Les officiers politiciens ou comploteurs sont connus depuis longtemps, même si de nouvelles équipes ont remplacé à Alger celles du 13 Mai. Apparemment, ce sont eux que le ministère des Armées écoute et couvre. Tandis que là aussi, sans parler du contingent, les officiers qui entendent se tenir à la stricte tradition militaire apparaissent comme des « tièdes » ou des « républicains suspects ».

L'échec du complot et de l'insurrection du 24 janvier a du moins aujourd'hui le mérite de « dégeler » dans tous les milieux d'Algérie la situation. Un fossé s'est creusé entre les activistes et l'Armée qu'ils accusent de les avoir trahis. Le gouvernement a, pour peu de temps, la possibilité de reprendre en main la situation, de procéder aux remplacements et aux révocations indispensables. Mais sans un effort radical, les mêmes forces restant en place et la guerre durant, l'insurrection du 24 janvier n'aura été que le prélude d'une nouvelle journée « historique ». Une seule question : « *Quand ?* »

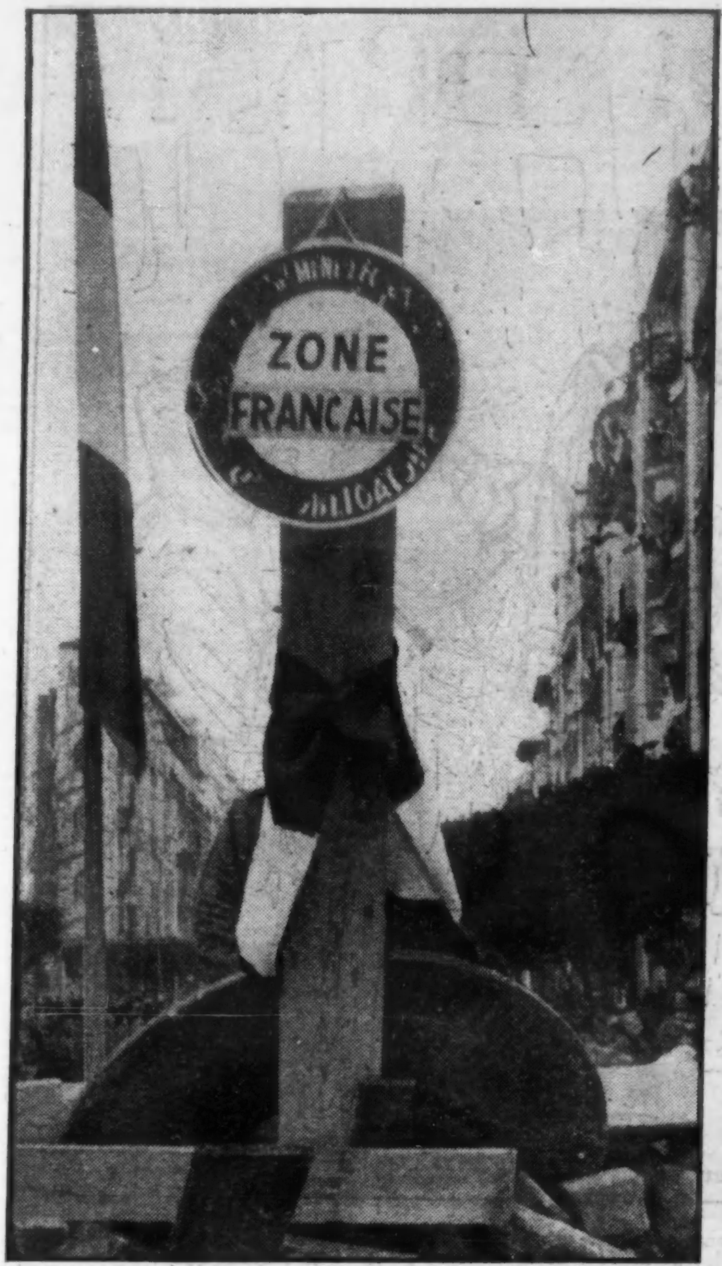
CLAUDE KRIEF.

SOLDES
pour
MONSIEUR
Jack Romoli
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

AIR INDIA
VOUS OUVRE
L'EXTRÊME-ORIENT
BANGKOK - DJAKARTA
SINGAPOUR - SYDNEY
7, RUE SCRIBE - PARIS-9e
OPÉ. : 15-64

Pour maintenir l'activité de ses ateliers en cette période de morte-saison
NICOLL
La Tradition Anglaise du Vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
vous offre
à titre exceptionnel
Jusqu'au 9 février
son
COSTUME SUR MESURES
en draperies exclusives
35.000 francs
Commandez-le dès aujourd'hui vous le paierez et le prendrez quand vous voudrez.
Essayages à votre gré
Au Rayon Dame Tailleur-Couturier Sur Mesures prix spéciaux

ALGER :

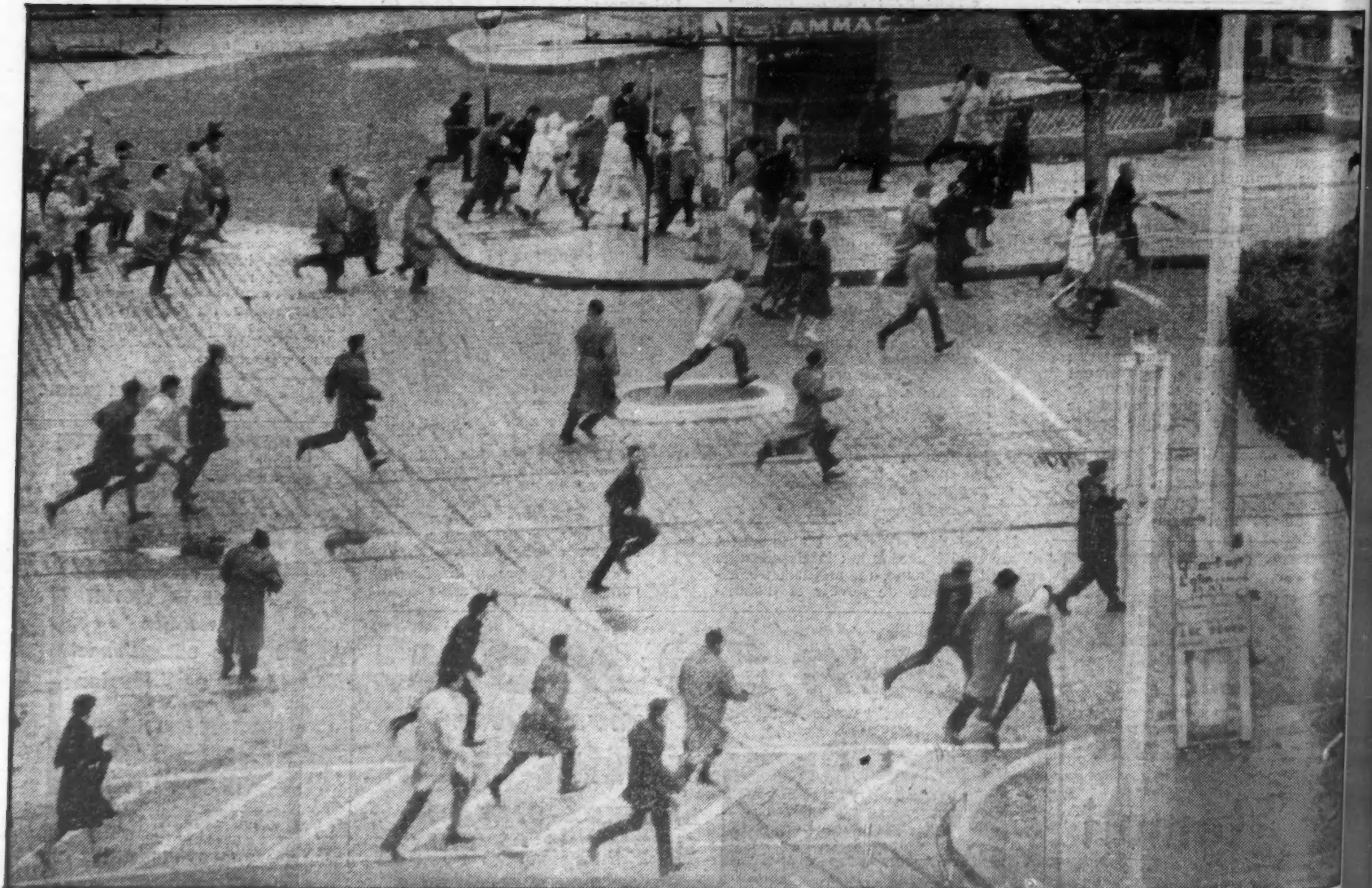


(Marc Riboud-Magnum.)

Devant la première barricade : le défi des insurgés.

(Marc Riboud-Magnum.)

Derrière un barrage : l'angoisse de la violence.



(Marc Riboud-Magnum.)

Samedi : le cordon de paras a cédé : les « supporters » courent vers le réduit.

5 MOMENTS DU DRAME

(Marc Riboud-Magnum.)

Dimanche : l'Armée obéit ; on ne passe plus !

(Dalmas.)

Souriant à leur heure de gloire : Ortiz et Lagaillarde.

POLITIQUE

Le peuple et Lui

● ***Treize millions de travailleurs ont suivi l'arrêt national du travail du 1er février. Avec quels sentiments ? Et quels objectifs ? Jean Cau le leur a demandé.***

(J. Marquis.)

Le meeting aux usines Renault de Billancourt.
« Aujourd'hui on proteste. Mais demain ? »

A Boulogne-Billancourt, ce lundi 1er février, à 11 heures, lorsque se rassemblèrent les ouvriers de Renault venus entendre leurs délégués syndicaux, quelque chose n'y était pas. Le cœur ? L'enthousiasme ? La foi ? Je n'en sais trop rien. Il y avait comme une mollesse dans l'atmosphère. On y allait parce qu'il fallait y aller, parce qu'on est tout de même ouvriers, parce que...

— Cette grève ?

— *Ça marchera. Ce serait malheureux... Imagine : une grève recommandée par le président de la République, protégée par le ministre de l'Intérieur et appuyée par le Conseil national du Patronat français, c'est plutôt rare. Faut en profiter. Ah ! je suis content de ne pas être mort. J'aurai vu ça !*

Un petit groupe se forme. Les réactions sont hésitantes. Qui n'approuve pas la grève ? Personne, évidemment. Mais ils ne sont pas gonflés. Ça n'est pas une vraie grève. Voici des phrases : *« Rien n'est arrangé... Où est la paix dans cette affaire ?... Je dis que l'armée a eu ce qu'elle voulait... Je parie qu'ils ne seront pas jugés... »* Les délégués syndicaux prennent la parole devant 3.000 ou 4.000 ouvriers. A l'envi ils stigmatisent la guerre d'Algérie et demandent la mise hors la loi de *« la poignée de factieux aux ordres des gros colons »*. J'ai près de moi un « col-blanc » que cette analyse de la situation ne semble pas satisfaire.

Une remarquable confusion

— *Ça ronronne,* dit-il.

— Le débrayage est général ?

— *Dans les ateliers, à peu près. Pas dans les bureaux. Dans mon centre, sur quatre-vingt-dix, nous sommes deux à être là.*

— Pourquoi ?

— *Parce que ça paraît réglé pour cette fois, parce que de Gaulle a parlé et qu'ils ont envie de se rendormir.*

Quelques applaudissements. Maigres. Le meeting est terminé. Il n'a pas duré une demi-heure.

— *C'est terminé ?*

— Oui.

Le type est essoufflé :

— *Moi qui viens de ma boîte...*

— Il n'y a pas eu grève chez vous ?

— *Deux grévistes sur l'ensemble. Un Arabe et moi.*

— Pourquoi ?

— *C'est formidable mais c'est comme ça : les types s'en foutent. A onze heures, j'ai regardé les copains : pas un qui s'est arrêté.*

Qu'on m'entende : j'ai lu les journaux et j'ai appris que *« l'arrêt national du travail avait été suivi par treize millions de travailleurs »*. Je ne doute donc pas que cette étrange grève ait été un succès. Simplement, ce succès a été le produit d'une remarquable confusion. En outre, les travailleurs « conscients et organisés » (ils sont rares) ont eu le sentiment d'être coincés. Même lorsque les délégués syndicaux leur affirmaient que leur action prouvait *« la détermination de la classe ouvrière à barrer la route au fascisme »*, ils ont eu l'impression, eux, qu'elle contribuait plutôt à maintenir au pouvoir un gouvernement qu'ils n'aimaient pas mais que l'émeute algérienne les *obligeait* à soutenir. C'est un postier du « Central Molitor » qui m'a dit... Il parlait de façon brève, comme quelqu'un qui a réfléchi, qui pèse ses mots et essaie de garder la tête froide :

— *Le drame, c'est qu'on est couillonnés et qu'on ne peut pas le crier aujourd'hui. Aujourd'hui, on fait grève et on proteste. Mais demain ? Une fois de plus, nous sommes obligés de nous en remettre à de Gaulle, mais le 13 mai prochain il y aura deux ans que ça dure. Et moi, je constate : un, que la guerre continue ; deux, que de Gaulle dit blanc mais que l'armée dit noir, comme avant ; trois, que la gauche ne bouge pas. Que font les partis politiques ? Qu'est-ce qu'ils croient ?*

Etienne Fajon est membre du Comité Central du Parti communiste. Il croit ceci, me dit-il :

— *L'émeute fasciste, conséquence de la guerre d'Algérie, a été rendue possible parce qu'aucune mesure n'avait été prise préalablement contre ses instigateurs, pourtant repérés, et les éléments militaires qui leur étaient favorables. Cela dit, le discours du général de Gaulle est positif à un double titre : il a d'abord réaffirmé le principe de l'autodétermination que les émeutiers et leurs complices lui demandaient d'abandonner ; il a ensuite condamné avec netteté l'émeute et la complaisance dont elle a fait l'objet auprès d'une partie des chefs militaires.*

Trois tests

Un secrétaire entre (cette conversation eut lieu samedi et annonce : *« Lagaillarde s'est rendu ! »* *« Ah ! »* dit Fajon très calme et comme si on lui annonçait qu'il ne pleut plus. Il poursuit :

— *Mais... mais de Gaulle est resté discret et vague au sujet du châtiment des responsables de l'émeute elle-même et de la liquidation des entreprises fascistes en France. Quant à la paix en Algérie...*

Le secrétaire réapparaît : *« Le flash est annulé, Lagaillarde tient toujours. »* *« Ah ! »* dit Fajon très calme et comme si on lui annonçait qu'il pleut encore.

— *Quant à la paix en Algérie, elle dépend de l'application loyale du principe de l'autodétermination, mais de Gaulle a multiplié les conditions qui risquent de la rendre illusoire. La position du Parti communiste est claire : nous pensons qu'aucun problème posé à la France ne peut trouver de solution hors du mouvement grandissant des masses populaires. La paix en Algérie, l'écrasement du fascisme, la démocratie, ce n'est pas l'affaire d'un homme, mais l'affaire du peuple entier.*

Albert Gazier est membre du Comité Directeur de la S.F.I.O. Il me dit ceci:

— *Depuis un an, la S.F.I.O. est en désaccord total sur la politique économique, financière, sociale et, plus récemment, scolaire du gouvernement. En désaccord également sur le fonctionnement des institutions. Nous approuvons la politique d'ensemble suivie à propos de la Communauté, tout en conservant des inquiétudes sur les moyens d'exécution de cette politique. Pour ce qui est de l'Algérie, nous approuvons le principe de l'autodétermination, mais nous exigeons que toutes les conséquences logiques de cette notion soient acceptées. Je vous donne là l'opinion d'ensemble de notre parti au sein duquel existent des nuances profondes et importantes. Maintenant, trois critères vont nous dire si l'Etat a remporté un succès sur les ultras et sur les éléments de l'armée indisciplinés : 1° Va-t-on mettre sous contrôle l'armement des U.T. ? 2° Va-t-on dissoudre toutes les organisations ultras ? 3° Va-t-on engager des poursuites contre les responsables de l'insurrection et prendre des sanctions contre tous les militaires qui ont été leurs complices ?*

« Trois tests. Trois tests qui nous montreront si l'Etat a recouvré son autorité ou si nous nous sommes enlisés dans un nouveau compromis. En ce dernier cas, nous nous trouverions en face des problèmes qui nous étaient posés avant le 24 janvier mais aggravés. Pour ma part, je regrette que de Gaulle ne se soit pas davantage appuyé sur la population métropolitaine et qu'il ait réalisé une exploitation très personnelle des actions populaires.

—Les derniers événements ont-ils fait avancer l'union de la gauche ?

— *Pas d'un pouce.*

— Pourquoi ?

— *Parce que la gauche démocratique n'arrive pas à s'organiser. Voyons les choses clairement : sans la S.F.I.O., une union de la gauche est illusoire. Or, la S.F.I.O. ne veut pas d'une union avec les communistes parce qu'elle doute de leur « sincérité » démocratique. D'autre part — c'est un fait — les communistes alarment, effraient, et de très nombreux Français voient poindre la démocratie populaire au bout de toute union réalisée avec eux. Cela dit, pourquoi le P.S.A., les radicaux, l'U.G.S., l'U.F.D., la S.F.I.O., pourquoi des hommes comme Depreux, Verdier, Mollet, Mendès France, Mitterrand, etc. ne videraient-ils pas les querelles qui peuvent les opposer les uns aux autres et ne réaliseraient-ils pas un Front ? Les communistes n'en feraient pas partie mais soyez sûr qu'ils l'appuieraient à l'occasion. Je ne vois donc que des avantages à une union de la gauche « démocratique » et pas d'inconvénients. En face de l'armée, seule force organisée et qui sait de plus en plus ce qu'elle veut, il n'est qu'une force : la gauche démocratique. Si elle ne s'organise pas...*

Mercredi, jeudi, vendredi... « On » attendait le discours du général de Gaulle. Dans les usines, les syndicats, les groupes politiques, « on » attendait. Et la réponse était la même : « Que voulez-vous qu'on fasse, que voulez-vous qu'on dise tant qu'Il n'a pas parlé?» C'était cela: d'un côté *Lui*, de Gaulle ; de l'autre, un « on » indistinct, indécis et pas très sûr des moyens de transformer l'inquiétude en résolution et la résolution en actes.

Il parla. Il fut

« Celui qui met un frein à la fureur
[des flots
Et qui sait des méchants arrêter les
[complots. »

Alors « on » respira.

— *Mais,* dit Edouard Depreux, on *a payé le rétablissement de l'ordre public — qui peut être remis en question à tout moment — de concessions graves en ce qui concerne la paix en Algérie. En outre, l'hypothèque que le pouvoir militaire fait peser sur le pouvoir civil n'est pas levée. Il est vrai : l'autorité de de Gaulle serait beaucoup plus grande si les émeutiers et leurs complices qui sont les mêmes que ceux du 13 Mai, ne pouvaient pas lui dire : « Qui t'a fait roi ? »*

La mayonnaise

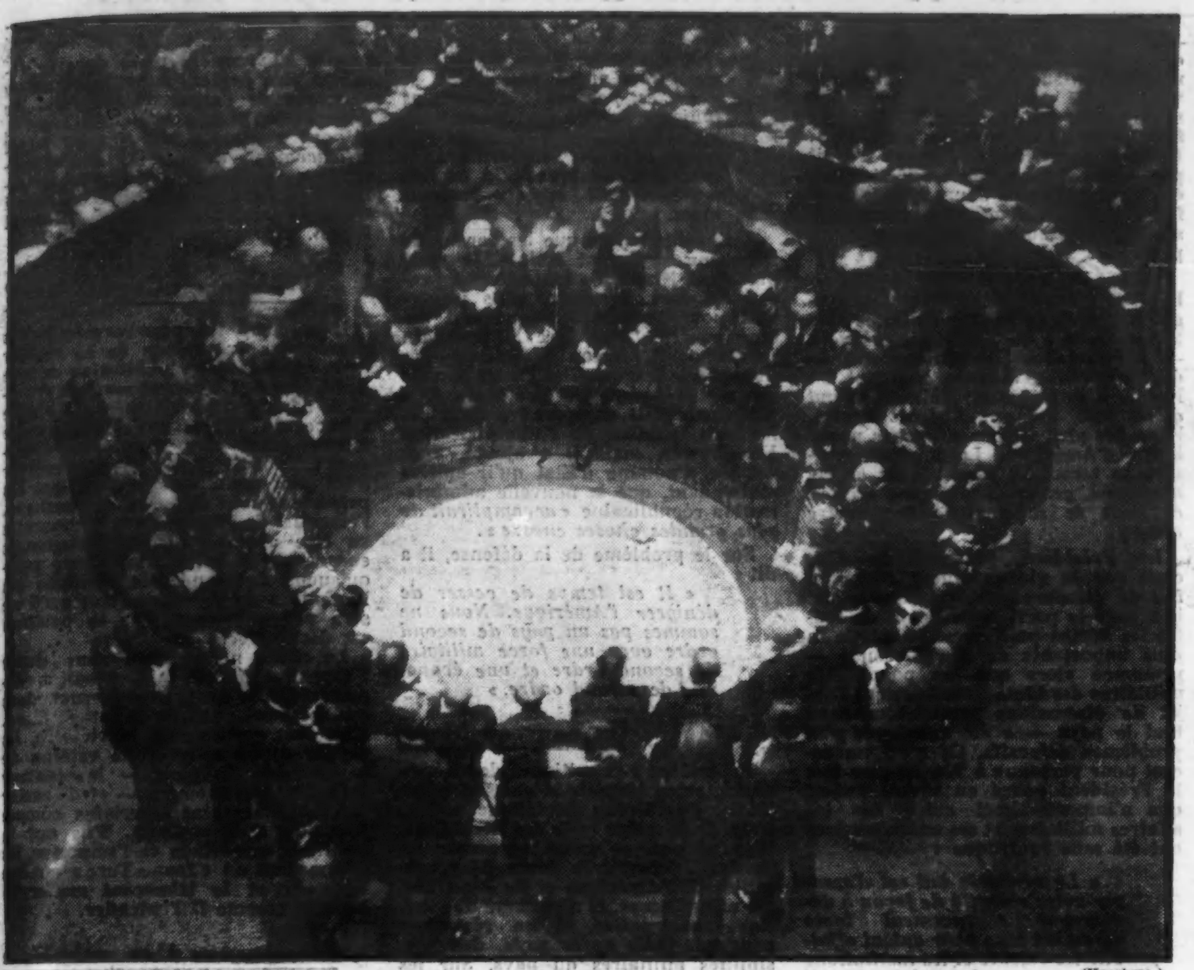
Pourtant, le P.S.A., en ces jours de janvier, a vu encore grossir la boule de neige de ses 20.000 adhésions et ses responsables voient, dans les ténèbres, briller quelques lueurs :

— *Il y a eu conscience du péril fasciste. Même si la grève a été approuvée par le gouvernement et même si les syndicats ont lancé des mots d'ordre « parallèles », il n'en reste pas moins qu'ils ont accepté le même mot d'ordre pour le même jour et [illegible] la même heure. Enfin, la jeunesse universitaire, dans son écrasante majorité, a montré qu'elle refusait le fascisme et était déterminée à lui résister. Si les liaisons établies durant ces jours de péril se maintiennent, si l'action pour la paix en Algérie est renforcée, des espoirs encore fragiles peuvent devenir demain des certitudes.*

Il est encore trop tôt pour dresser un inventaire. Trop tôt pour savoir si les événements que nous venons de vivre auront vertu d'électro-choc ou de narcotique. La gauche française est à l'état de mayonnaise en préparation et ses différents cuisiniers en sont encore à vanter leurs recettes respectives et à disputer des ingrédients qui doivent la composer. Après chaque 13 Mai, après chaque 24 Janvier, on s'interroge : cette fois-ci, la mayonnaise va-t-elle « prendre » ou va-t-elle, une fois encore, « tourner » [illegible] De ce temps, ça continue de sentir le brûlé du côté des fourneaux (1).

JEAN CAU.

(1) Madame Express signale confraternellement à Jean Cau que 1° une mayonnaise ne se cuit pas [illegible] 2° il est même recommandé de la faire le plus loin possible d'un fourneau ou de toute autre source de chaleur.



(Keystone.)

LA BOURSE DE PARIS.
Un seul impératif.

ÉCONOMIE

Pour qui est le patronat ?

● ***Quelles sont, après la crise d'Alger, les perspectives économiques et financières de la France ? Michel Bosquet a interrogé deux experts. Leurs réponses l'ont surpris.***

J'AI devant moi un économiste, attaché au secteur nationalisé, et un homme d'affaires, directeur d'une société d'investissement. Je suis venu les interroger sur les perspectives économiques et financières de la crise politique actuelle. Je m'attendais à les trouver préoccupés.

Les capitaux étrangers qui se sont investis en France ne risquent-ils pas de prendre la fuite ? Les exportateurs ne vont-ils pas augmenter leur couverture à terme et faire disparaître, en un mois, 500 millions de dollars des réserves publiques ? Enfin, l'élément d'insécurité apporté par la violence du drame d'Alger ne risque-t-il pas de bouleverser les prévisions dans tous les domaines ?

Mes deux interlocuteurs, calés dans les coussins profonds d'un appartement de la rive droite, ne cesseront de me surprendre.

— *La baisse de la Bourse, cher monsieur* (c'est le financier qui parle) *est un phénomène sain. Personnellement, je m'en félicite. La Bourse de Paris était en flèche, de nombreuses cotations étaient surfaites. Vers le milieu de la semaine dernière, des fonds d'investissement étrangers, qui avaient acheté trop cher, en ont profité pour alléger leurs portefeuilles.*

Puis, à mesure que les cours baissaient, les ventes étrangères ont cessé. En revanche, les petits épargnants français, pour profiter de l'aubaine, se sont mis à acheter à la baisse. Ils ont bien fait. Personnellement, j'ai fait comme eux : j'ai vendu au début de la semaine, au plus haut cours ; j'ai racheté vendredi dernier, au cours le plus bas. Cette semaine, la Bourse va sans doute se stabiliser un peu au-dessous des cotations de décembre.

QUESTION. — Les investisseurs étrangers ne vont-ils pas en profiter pour fuir le franc, en prévision de nouveaux troubles politiques ?

RÉPONSE. — *Tant que les cours ne seront pas remontés au niveau d'avant la crise, les étrangers ne vendront pas : ils y perdraient. Par la suite, je vous prédis qu'ils ne vendront pas non plus, pour une raison très simple : l'économie française se trouve actuellement sur une lancée d'expansion très forte. Passez-moi le terme : elle pète de santé. Ses réserves de devises (près de 2 milliards de dollars) garantissent la monnaie pour longtemps. Il n'y a rien à craindre pour le moment.*

Le frisson

● **Dans une épreuve de force entre de Gaulle et l'armée, de quel côté se trouve le patronat ?**

— *Le patronat français, cher monsieur* (sourire amusé de l'homme d'affaires), *le p a t r o n a t français n'existe pas. Politiquement, cela s'entend. Vous venez d'en avoir une preuve éclatante : tous les partis dans lesquels le patronat est censé avoir un pied (indépendants, ex-radicaux, U.N.R., M.R.P.) se sont trouvés divisés au moment de la crise algéroise.*

Le C. N. P. F., de son côté, est resté muet. De toute manière, il n'a pas de poids politique. La raison ? C'est que le patronat français est vérolé : il a eu la mauvaise idée de s'intégrer tout ce qui, en France, peut faire contrepoids au socialisme : les commerçants, les entreprises familiales moyennes et petites qui, souvent, ne se distinguent guère de l'artisanat.

Or, les commerçants et les P. M. E. sont essentiellement conservateurs : ils sont contre le progrès économique et technique parce que le progrès les voue à la disparition. Ils sont souvent pour « l'Algérie française » parce que l'énorme poids politique des colons pèse dans le même sens que le leur propre. Le patronat français se laisse gouverner par eux, sur le plan politique. Sur les autres plans, dites-vous bien que le conservatisme est, de toutes choses, celle qu'un industriel ne peut jamais se permettre.

● **Vous diriez donc que le patronat, le vrai, est pour de Gaulle et contre l'intégration de l'Algérie ?**

— *C'est l'évidence même. Les milieux économiques ne peuvent pas accepter une rébellion : ils ont besoin de certitudes, de stabilité, parce que leur travail se fonde sur des prévisions (Malheureusement, de Gaulle refuse tout contact !). Ils sont contre la « francisation » de l'Algérie ; car si celle-ci devenait une partie intégrante, économiquement, de la France, elle représenterait pour l'économie française un boulet encore plus lourd que le mezzogiorno pour l'Italie. L'intégration algérienne poserait un problème dix fois plus délicat que la reconversion de l'industrie de guerre américaine, en 1945.*

Seule l'Armée, qui ne connaît pas les problèmes économiques, croit encore que l'intégration est réalisable. Cette ignorance des militaires donne le frisson dans tous les milieux économiques.

● **L'intégration vous paraissant à exclure, que deviennent les chances du Plan de Constantine ? Les entreprises françaises voudront-elles se risquer en Algérie ?**

— *S'y sont-elles jamais risquées ? Vous devez savoir que, pour 100 millions investis en Algérie, l'Etat, sous une forme ou sous une autre, en fournit 85. Dans la majorité des cas, c'est lui qui continuera à monter des usines, quitte à les louer ensuite à des entreprises qui n'auront à fournir que les fonds de roulement. De plus, pour chaque million de capital privé qui va s'investir en Algérie, plus d'un million quitte l'Algérie pour aller s'investir dans la métropole. Observez l'évolution du cours des terres dans le Sud-Ouest et des terrains à bâtir et appartements dans la région parisienne : vous aurez la preuve irréfutable que les Français d'Algérie replient leurs capitaux tout en faisant dresser des barricades pour « l'Algérie française ».*

Un instrument trop précieux

● **Pourquoi cette répugnance à investir en Algérie ? A cause des dangers de destruction par l'A. L. N., ou des risques de nationalisation si le F. L. N. l'emportait ?**

— *Vous n'y êtes pas du tout. Le F. L. N. ne pourrait nationaliser, même si l'Algérie devenait indépendante : il n'a pas les cadres nécessaires pour faire fonctionner des industries. Il se gardera bien de détruire : s'il faisait sauter des usines, ou même le pipe-line, il se ferait considérer comme « barbare » par les pays évolués ; il aurait beaucoup de peine à obtenir des prêts de développement pour l'Algérie de demain.*

Non, l'instrument économique n'a rien à craindre dans un pays sous-développé : il est trop précieux pour son avenir. La répugnance des investisseurs français a une raison beaucoup plus simple : l'argent rend mieux dans des pays équipés que dans ceux qui ne le sont pas. Les capitalistes préfèrent toujours faire travailler des machines plutôt que des hommes : c'est plus sûr et plus productif.

Les rares entreprises qui montent des usines en Algérie ont des motifs particuliers : elles y envoient leur vieux matériel, en tirent (subventions et détaxations aidant) un excellent rendement, ce qui leur permet d'installer du matériel neuf en France.

Le rythme de la Chine

● **Vous ne croyez pas à l'efficacité du Plan de Constantine ?**

— *Guère, en effet. Supposez qu'il réussisse : l'économie algérienne progresserait de 7,5 % par an pendant dix ans, ce qui est peu pour un pays sous-développé. Actuellement, le produit national brut par Algérien est de 80.000 francs légers par an, contre 465.000 en métropole. Dans dix ans, il sera, grâce au Plan de Constantine, de 115.000 francs, compte tenu de la correction démographique. En France, il sera de 665.000 francs. Bilan : l'écart absolu des niveaux de vie entre l'Algérie et la métropole n'aura fait que croître. L'intégration de l'Algérie sera encore plus impossible que maintenant.*

Le sous-développement relatif de l'Algérie se sera accentué. Pendant ce temps, la Chine progresse au rythme de 20 % par an. Les Algériens en concluront naturellement que, pour remonter leur retard, au lieu de l'augmenter, leur autonomie économique, donc politique, et le recours aux méthodes de développement soviétiques ou chinoises s'imposent plus que jamais. Ils auront raison : c'est nous qui leur en aurons donné la démonstration.

● **L'existence d'une politique économique et sociale proprement algérienne, qui suppose un gouvernement proprement algérien, ne vous effraie pas ?**

— *Du strict point de vue de l'économie française, pas le moins du monde. A une condition cependant, et à une seule : c'est que l'Algérie reste dans la zone franc. Autrement dit, à condition que la France puisse continuer à payer en francs, à un prix économique, le pétrole et le gaz du Sahara.*

C'est là un impératif absolu : le pétrole et le gaz arrachent à l'Allemagne la primauté énergétique que lui conférait la Ruhr ; ils donnent à la France l'atout économique qui lui permet de n'être pas écrasée dans la confrontation du Marché commun.

La guerre d'Algérie

● **Même si elle doit payer ce pétrole plus cher quand l'Algérie aurait cessé d'être la France ?**

— *Elle ne le paiera pas plus cher. En mettant les choses au pire, elle devra rogner sur les bénéfices pétroliers. Le manque à gagner, dans ce cas, ne serait encore qu'une fraction des 500 à 600 milliards que lui économiserait la fin de la guerre d'Algérie.*

● **Le coût de cette guerre peut-il être supporté indéfiniment et sans dommages pour l'économie française ?**

— *La vérité, c'est que la guerre d'Algérie, du strict point de vue économique, ne présente aucune incompatibilité avec la santé de notre économie. On peut seulement affirmer que, sans la guerre, nous progresserions beaucoup, beaucoup plus vite.*

L'inconvénient majeur, c'est que, plus les combats durent, plus les chances s'amenuisent de conserver l'Algérie dans la zone franc, par un règlement négocié.

Or, je vous le répète : la seule chose à conserver en Algérie, c'est la zone monétaire. On ne l'a pas encore compris. C'est dommage que le chef de l'Etat ne s'intéresse pas à l'économie.

MICHEL BOSQUET.

ÉTATS-UNIS

La bataille des banquets

● *Kennedy ? Humphrey ? Face à Nixon, qui a fait l'unanimité des Républicains, les Démocrates cherchent encore leur candidat à la présidence. Sydney G. Cooper évalue les chances des principaux concurrents.*

UN soir de la semaine dernière, dans quatre-vingt-trois villes des Etats-Unis, 100.000 Républicains sont passés à table au même moment dans le cadre de la plus gigantesque collecte électorale jamais organisée dans le pays. Les couverts étaient à 500 NF. A Los Angeles, 7.000 personnes se sont entassées dans l'immense Pan-Pacific Auditorium pour un « diner avec Ike ». Le menu annonçait modestement « *le genre de repas qui eût pu être servi il y a cinquante ans dans une maison du Kansas* ». Il commençait par un « *potage aux légumes Eisenhower* », se poursuivait par une « *tranche de bœuf tendre* » (c'est-à-dire un steak) et se terminait par une tarte aux pommes, « *qui était alors le plus américain de tous les desserts* ». Il y avait aussi des pichets de lait froid pour faire passer le tout et 4.000 pamplemousses coupés en deux, décorés de fruits frais, d'orchidées, de drapeaux américains et de petits portraits du Président.

« Un grand footballeur »

A Los Angeles et dans sept autres grandes villes, des caméras de télévision enregistraient les péripéties des banquets dont les images étaient reproduites sur de grands écrans devant les 83 groupes de républicains réunis dans tout le pays. C'était une formidable démonstration « d'unité ». Le Gouverneur Rockefeller, qui n'avait pas encore dispersé son état-major électoral, a disposé d'une minute pour faire quelques remarques retransmises sur l'ensemble de ce « réseau privé ».

Lorsque le Président est apparu au Pan-Pacific Auditorium de Los Angeles pour faire le grand discours de la soirée, il a été salué par les voix — additionnées électroniquement — de vingt mille dineurs chantant un hymne à sa gloire sur l'air de « *Faut qu'tu sois un grand footballeur* », l'une des plus vieilles chansons populaires d'Amérique. La nouvelle version se terminait ainsi : « *Tu as été un grand, grand chef à cinq étoiles, et nous te saluons de tout notre cœur* ».

Le Président, présenté de Chicago par le vice-président Nixon, a fait un discours électoral dans lequel il a paré le parti républicain de toutes les vertus politiques. La partie la plus importante de son discours — prononcé alors que les possibilités militaires des Etats-Unis faisaient l'objet de discussions passionnées dans tout le pays — a été consacrée aux problèmes défensifs. Ce n'est un secret pour personne à Washington que le Président pense en savoir autant que n'importe quel autre sur les affaires militaires et ses commentaires ont été sans équivoque :

> « *Le véritable but est d'assurer notre sécurité de façon à décourager efficacement toute agression sans pour autant affaiblir les valeurs et les institutions que nous voulons défendre. Il faut pour cela maintenir soigneusement l'équilibre entre les différents impératifs, conserver une détermination inébranlable et ne pas se laisser distraire par le bruit que l'on fait autour de plans militaires prétendument mirobolants ou de programmes d'une efficacité douteuse. Aucun effort n'a été négligé pour assurer notre défense. En même temps, nous n'avons gaspillé ni nos forces ni nos ressources.*
>
> « *C'est parce que nous avons toujours insisté sur les notions de possibilité et d'efficacité que notre pays est aujourd'hui le plus fort du monde, à la fois militairement et économiquement.* »

A Chicago, après que les écrans de télévision se furent éteints, le vice-président Nixon a prononcé son propre discours, beaucoup plus important pour l'avenir, puisque son auteur pourrait bien être le prochain président. M. Nixon a indiqué les thèmes sur lesquels il a l'intention de centrer sa campagne électorale. Il a clairement fait comprendre qu'il défendrait le bilan de l'administration Eisenhower, mais il a ajouté, avec cet air d'homme d'Etat qu'il cultive maintenant, que la nouvelle administration républicaine « *accomplirait de plus grandes choses encore* ».

Sur le problème de la défense, il a dit :

> « *Il est temps de cesser de dénigrer l'Amérique. Nous ne sommes pas un pays de second ordre avec une force militaire de second ordre et une économie de second ordre.* »

Un nouveau Nixon

Répondant aux critiques des Démocrates, selon lesquels la puissance militaire de l'Union Soviétique est en train de dépasser celle des Etats-Unis, il a affirmé qu'aucun agresseur ne pourrait anéantir la force de représailles de l'Amérique et de ses alliés. En même temps, il a réclamé une critique constructive et un réexamen constant, mois après mois, des possibilités militaires du pays. Sur les questions syndicales, l'agriculture, les droits civils et une douzaine d'autres sujets, il a adopté une position analogue. Il a loué l'action de l'administration Eisenhower (il serait fou de ne pas le faire), mais il a laissé entendre que son administration ferait mieux encore.

Le calme et la pondération de ce discours ont étonné tous ceux qui se souvenaient du tempérament politique explosif manifesté jusqu'ici par le vice-président et dont l'opposition espérait pouvoir faire une arme contre lui. Il est évident que les Démocrates ont été enchantés de voir Nixon devenir le seul candidat républicain à la présidence et ils ont l'intention de tout faire pour l'obliger à perdre sa sérénité olympienne. Quelques jours avant les « diners avec Ike », les Démocrates avaient organisé à Washington leur propre « banquet électoral ». Le couvert y était aussi à 500 NF, mais seuls 2.500 fidèles du parti avaient pu prendre place dans les deux grandes salles de l'hôtel. Ce soir-là, les orateurs ont oublié la lutte implacable que se livrent les différents candidats démocrates à la nomination pour concentrer les attaques les plus violentes sur Richard Nixon.

Un concours de férocité

Le sénateur Hubert Humphrey, le meilleur orateur et le moins riche des candidats démocrates (1), l'a emporté haut la main sur ses rivaux dans ce concours de férocité. « *Nous savons,* a-t-il dit, *qui sera le candidat républicain. Certains disent que c'est un homme difficile à battre. Je crois que c'est surtout — entre les voies détournées et les grandes routes, entre le vieux modèle et le nouveau modèle, entre le délinquant juvénile et l'homme d'Etat — un homme difficile à trouver. Mais lorsqu'on a pris l'habitude, il n'y a rien de plus facile ni de plus excitant que de toucher une cible mobile* ». Le sénateur Humphrey a ajouté que M. Nixon « *ne pouvait se laver les mains de la stagnation nationale qui a marqué les sept dernières années* » et il a conclu en qualifiant le bilan de l'administration Eisenhower d'« *apathie dynamique* ».

Les sénateurs Symington, Johnson et Kennedy ont également pris la parole, mais aucun ne l'a fait avec autant de brio que Humphrey. M. Kennedy, le plus jeune et le plus riche des candidats démocrates à la nomination, a défini la position « négative » de son parti. « *Nous ne sommes pas,* a-t-il dit, *dans une période de paix mais dans une période de stagnation et de retraite. L'Amérique est en train de perdre la première place dans le domaine des fusées, dans celui de la conquête de l'espace, dans celui de l'éducation, et elle la perdra bientôt, si nous n'agissons pas rapidement et efficacement, dans celui de la production et de la puissance industrielle* ». Puis, il a envoyé lui aussi quelques coups d'épingle à Richard Nixon.

Vétéran ou Jeune Turc ?

Il est trop tôt pour savoir si les démocrates ont raison de se réjouir de la candidature républicaine unique de M. Nixon. Un récent sondage d'opinion a fait apparaître une légère avance de Nixon sur Kennedy, le mieux placé des candidats démocrates. Tant de choses peuvent arriver d'ici neuf mois, d'autre part, que les prévisions sont difficiles. En tout cas, l'essentiel de l'énergie des Démocrates va être absorbé pendant longtemps encore par la bataille intérieure puisqu'aucun des candidats possibles n'a l'intention de se retirer tant qu'il ne sera pas convaincu que sa position est désespérée.

Le choix ne se fera sans doute qu'au moment de la Convention démocrate. Les dirigeants devront alors évaluer leurs chances de battre Nixon. S'ils sont certains de la victoire, ils essaieront de nommer un vétéran de la machine du parti — le sénateur Johnson, par exemple — et d'écarter les candidats plus incertains comme Kennedy et Humphrey. S'ils ont la certitude que Nixon va l'emporter, ils nommeront un « Jeune Turc » comme Kennedy et le laisseront mener la bataille comme il l'entendra.

Les chances d'un catholique

Une première épreuve de force va avoir lieu prochainement entre deux des candidats les plus prometteurs. Le sénateur Kennedy a, en effet, décidé, contre l'avis de la plupart de ses conseillers, de se présenter aux élections primaires (2) du Wisconsin le 5 avril. Son adversaire sera le sénateur Humphrey, originaire de l'Etat voisin du Minnesota. Le perdant de cette confrontation ne sera peut-être pas totalement éliminé de la course, mais ses chances seront gravement compromises. Kennedy, soutenu par son immense fortune, mène campagne pour la nomination depuis plus longtemps qu'aucun autre. Il a un état-major plus nombreux, se déplace davantage, parle à plus de gens et s'est rallié davantage de délégués que n'importe lequel de ses rivaux. Mais il a besoin d'une victoire populaire décisive pour prouver que sa force n'est pas artificielle et que son catholicisme n'est pas un handicap insurmontable dans les régions où les catholiques sont peu nombreux.

On a beaucoup parlé de la religion de Kennedy, mais personne ne sait exactement quel rôle elle jouerait dans une campagne à l'échelle nationale. Après tout, le vote est secret et les gens peuvent fort bien ne pas voter comme ils ont affirmé qu'ils le feraient.

Quant à Humphrey, il ne peut pas se permettre une défaite dans son propre jardin. Il a mené lui aussi une campagne extrêmement active et il ne fait aucun doute qu'il a récemment gagné en assurance, en talent et en ambition. S'il était battu dans le Wisconsin, il perdrait non seulement les 31 mandats de cet Etat mais aussi l'auréole d'invincibilité qu'il a su conserver jusqu'ici. L'enjeu est donc décisif pour les deux adversaires.

SYDNEY G. COOPER.

(1) Le magazine « Time » note, cette semaine, que tous les candidats démocrates sont millionnaires en dollars : Kennedy, Johnson, Symington et Stevenson.

(2) Les élections primaires désignent, à l'intérieur d'un Etat, le leader que les organisations politiques de cet Etat souhaitent voir nommer, par la Convention nationale, candidat officiel du parti à la présidence.

LA QUALITÉ QUI MONTE — CAMPEURS — LES PRIX QUI BAISSENT

OPÉRATION ASPA

AUX PRIX DE FABRIQUE 1959

ASPA propose jusqu'à Pâques une gamme d'articles sélectionnés modèles 1960 avec

BON DE GARANTIE

QUELQUES EXEMPLES

	Prix vente 1959	Prix actuels
Chaise confort tube	~~1.800~~ »	12 NF 30
Table 6 places	~~4.650~~ »	38 NF 50
Matelas pneumatique	~~4.750~~ »	36 NF »
Sac de couchage duvet	~~6.750~~ »	49 NF »
Lit de camp démontable	~~3.100~~ »	24 NF »
Tente carrée promotion 60 avec salle de séjour, baie panoramique, etc :		
3 campeurs	~~55.000~~ »	399 NF 50
4 campeurs	~~69.000~~ »	529 NF »
5 campeurs	~~81.000~~ »	649 NF »

En vente chez tous les concessionnaires ASPA et notamment pour PARIS :

● ALESIA CAMPING 74, rue d'Alésia - PARIS (14e) - VAU. 32-16

● CAMPING MOD' 47, boulevard Voltaire - PARIS (11e) - VOL. 15-30

● L'EQUIPE 68, boulevard de Grenelle - PARIS (15e) - SUF. 21-55

● L'IGLOO 22, avenue Ledru-Rollin - PARIS (12e) - DID. 02-85

● SPORT SERVICE 47, rue Réaumur - PARIS (3e) - ARC. 36-45

EXPOSITION PERMANENTE DES TENTES « PROMOTION 60 » ET POSSIBILITES DE PRE-CREDIT

De la naissance à la maturité

VALS DIGESTIVE

EAU MINERALE NATURELLE

C'est la santé

MADAME EXPRESS

Supplément 4 pages pratique

(S. Weiss-Rapho.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Récapitulé*** après une curieuse semaine de collections, les propositions des couturiers pour le printemps et l'été 1960. Une chose est certaine : la mode est tentante et moderne mais elle devra vaincre l'opposition du sexe masculin avant de s'imposer. (Voir pages II et III.)

● ***Organisé*** les vacances à Paris des écoliers pendant le congé scolaire de la mi-février. Pour les mères qui travaillent, ces cinq jours inoccupés représentent un drame, et pour les autres un problème. Nous pensons avoir trouvé le moyen d'y remédier (voir page IV).

● ***Signalé*** à des amateurs de ski qui n'ont pu avoir cette année de vacances d'hiver une formule de « week-end ski » relativement bon marché. Organisés jusqu'au 27 mars par la Fédération sportive et gymnique du travail, les départs sont prévus : de Marseille vers les stations de Barcelonnette, Allos-la-Foux et Vars-Sainte-Marie ; de Lyon vers la Savoie et la Haute-Savoie et de Paris vers les Alpes, le Jura et le Massif Central.

Le départ de la capitale a lieu le vendredi soir à 21 heures, le retour le lundi matin vers 5 heures, place du Châtelet (arrêt de l'autobus de nuit). A titre d'exemple, le prix du week-end au Mont-Dore : 57 NF, comprenant : le transport en autocar, l'hébergement et la nourriture du samedi matin au dimanche soir, et les cours d'initiation au ski. Voici les adresses où l'on peut s'inscrire :

— Paris : F.S.G.T., 9, rue La Bruyère. TRI. 04-70.

— Lyon : 42, rue Tronchet, les mercredis de 19 à 21 heures.

— Marseille : 14, rue Fortia, les mardis et jeudis de 18 h. 30 à 20 heures (tél. : 33-34-79).

● ***Goûté*** et fait goûter à cinq personnes autour d'elle un nouveau yaourt dont l'avantage est d'être écrémé, donc de fournir un nouveau moyen de calmer la faim de ceux qui sont au régime, sans crainte de grossir. Nature, il a semblé légèrement salé. Additionné de sucre, il est exactement aussi onctueux et agréable que les yaourts classiques. (0,28 N.F. le pot cartonné, Gayelord Hauser dans les crémeries de la région parisienne, dépositaires des produits Chambourcy.)

● ***Reçu*** la liste des « maisons abandonnées à vendre » dans le département des Hautes-Alpes. L'an dernier, Madame Express annonçait que plusieurs départements étaient en train d'effectuer le recensement de ces maisons qui peuvent tenter plus d'un citadin en quête d'une maison des champs bon marché. Dans les Hautes-Alpes, on peut avoir actuellement, par exemple, une ancienne chapelle (12 m. × 5 m.) et un hectare de terrain pour 100 à 150 NF, ou bien une maison de neuf pièces et deux écuries avec branchement à faire pour l'eau et l'électricité pour 5.000 NF. On peut demander la liste complète à l'adresse suivante : Office départemental du Tourisme et Union des syndicats d'initiative des Hautes-Alpes, 16, rue Carnot à Gap.

● ***Appris*** que les femmes sont de loin les plus fidèles « chers auditeurs » de la radio. Non seulement l'après-midi en semaine, ce qui est normal, mais aussi le dimanche après-midi à 16 heures par exemple, alors que, pratiquement, tous les postes diffusent des émissions sportives. Et même en soirée, de 20 h. à 22 h. 30, heure de la vaisselle par excellence, il y a encore 60 % de femmes qui écoutent la radio contre 40 % d'hommes seulement. C'est un sondage récent, effectué par Radio-Luxembourg, sur tous les postes de radio de langue française, qui a fait ressortir ces chiffres étonnants.

POURQUOI CHERCHER MIDI A 14 HEURES?

La raison de la gêne de votre entourage en votre présence... c'est l'odeur de votre transpiration qui flotte autour de vous. Supprimez cette odeur — sans stopper une transpiration nécessaire à votre santé — en utilisant chaque jour le stick désodorisant AïDA. AïDA rend net et sûr de soi. AïDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

OPHÉLIA

106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13

GRAND CHOIX DE CHEMISES DE NUIT EN COTON DESHABILLES ASSORTIS

LINGE DE MAISON

Ouvert sans interruption tous les jours de 10 h. à 19 h. 30 sauf lundi

MOQUETTE pure laine

à partir de 15,50 NF

DEVIS ET CONSEILS GRATUITS
POSE SOIGNEE PAR SPECIALISTES
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »

Faites une économie de 20 à 40 % sur fin de séries en tissus d'ameublement, descentes de lit et carpettes - Prix démarqués après inventaire

TEXTILAM

3, RUE DE RICHELIEU (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

Mesdames, Messieurs...

LE PRINTEMPS EST LA...

Modernisez vos vêtements

SILHOUETTE - RETOUCHES
SERVICE

49, r. de la Victoire - TRI. 14-82

vous attend !...

Merisier de France

PENDANT LES TRAVAUX D'AGRANDISSEMENT APRÈS INVENTAIRE

SOLDES

PRIX DÉMARQUÉS DE 30 A 50 % DE LEUR VALEUR RÉELLE SUR :

Meubles de Style Régence, Directoire et Rustique en Merisier
Lits, fauteuils, chaises
Tissus anglais et divers

104 et 89 Rue de Maubeuge - Paris
à 20 M. de la Gare du Nord (côté Lariboisière)

MODE

Un androgyne flexible

Une silhouette qui n'a pas d'âge, mais qui demande du chic.

LA semaine de collections s'est terminée pour les rédactrices de mode, comme pour la France entière, sur une note optimiste. Mais il ne s'agissait pas seulement pour elles d'une détente dans l'atmosphère politique. Samedi, à 18 h. 30, en sortant de la dernière présentation des couturiers français, elles se trouvaient en compagnie de deux cents acheteurs américains, à un défilé de modèles sélectionnés chez les principaux couturiers britanniques.

En effet ce défilé a redonné à toutes les chroniqueuses de mode un nouveau goût pour leur métier. « Oui, vraiment, se sont-elles avoué, la couture française qui parfois nous excède quand il nous faut assimiler en huit jours deux ou trois mille robes, est une institution d'utilité publique internationale. Que deviendrait l'habillement féminin si le monde entier ne venait puiser en France sa moisson d'idées et d'esprit ? »

Pour le printemps 1960, acheteurs et journalistes sont d'accord, la récolte est abondante. Le déclic irrésistible qui peut, en deux heures, démoder des millions de robes, faire éclore des millions d'envies, et dépenser des millions de dollars, s'est produit. Mercredi dernier, en sortant de chez Dior, les femmes présentes se sentaient vaguement démodées et se demandaient comment les pauvres créatures normalement constituées, dont beaucoup d'entre elles faisaient partie, allaient se débrouiller pour faire disparaître les attributs classiques de leur sexe.

En effet, qu'ils préconisent des hanches faussement généreuses, comme Cardin, ou la silhouette droite et mouvante comme Dior et Lanvin, les couturiers sont tous d'accord sur un point : la disparition totale de la poitrine et de la taille. Pour s'imposer, cette mode devra donc passer outre à l'approbation des hommes. Chaque fois que la silhouette féminine est « gommée », ils entrent traditionnellement dans l'opposition. Or, torse plat, bras nus, taille insoupçonnable, telle est la femme qu'Yves Saint-Laurent, beaucoup mieux inspiré que la saison précédente, proposera à leur perspicacité.

Que devineront-ils d'un corps qu'effleurent à peine, de l'épaule à la cuisse, des soies légères et capricieuses qui se font marinières, blouses de peintres, de bouchers ?...

Jamais mode ne fut ouvertement moins « sexy »... et jamais elle n'exigera cependant plus de grâce ambiguë.

Les robes, cette année, ne porteront pas les femmes. Ce sont les femmes qui porteront les robes. Et celles-ci seront chiffons ou parures, selon qu'elles seront ou non « enlevées » avec talent.

Autre caractéristique essentiellement moderne de cette robe : elle est sans âge. Ni « jeune », ni « dame », elle ne demande même pas une réelle minceur. Seulement « du chic », que ce soit le chic de 20 ans ou celui de 50. Et de jolies jambes. Mais on sait que les jambes jolies ou pas sont éternelles.

Androgyne flexible portant haut une tête fine et parée, voilà donc le prototype 1960. Comment cette tendance fondamentale se traduit-elle dans le détail ?

Les tailleurs

Jupes et jaquettes sont courtes, et souples. Dior les traite en cardigans de lainage classique, style shetland ou flanelle dans toute la gamme des gris chinés et des bleus marins (marine, outremer, mer du Sud, etc...) à manches montées à même. Ni cols ni parements classiques : quelques encolures ras du cou, quelques petits cols ronds traités à plat. Droites ou croisées, elles sont boutonnées par d'énormes boules de bois imitant la passementerie. Quand le tailleur se rapproche du deux-pièces, apparaissent des fermetures à glissière (inimaginables il y a quelques années sur la veste d'un tailleur de Dior). Les jupes rarement tout à fait plates, se gonflent légèrement par des pinces sous la taille.

Chanel, bien entendu, suit exactement la même ligne, puisque cette tendance est la sienne, depuis quatre ans. Mais ses manches gardent le montage classique. Deux nouveautés cependant dans sa collection de tailleurs : les petites jaquettes ceinturées et les jupes plissées. Ces dernières se retrouvent chez de nombreux couturiers : Lanvin, Ricci, Laroche, Cardin.

Seul parmi les grands créateurs, Cardin présente une ligne de tailleur complètement différente de ce style général. Il propose d'étonnantes sahariennes dont la ceinture se boucle sur les hanches et les basques se froncent comme des « paniers Louis XV ».

Les manteaux

Ils sont partout, longs ou 7/8, mais on ne les remarque pas. Sobres de ligne, droits ou à peine recintrés devant, quand ils se prennent pour des redingotes, les manteaux ne semblent placés dans les collections que pour accompagner les robes.

Deux tendances cependant, qui avaient déjà marqué des points l'hiver dernier, s'affirment : les reversibles (ravissants en beige et gris) et les dos confortables s'évasant presque comme une cape (Lanvin va jusqu'à la cape).

Les robes

Spécialité parisienne, la « petite robe » de lainage pourrait regagner cette année la première place qu'elle avait cédée depuis plusieurs saisons au tailleur.

Mais en fait elle s'inspire souvent de lui et Dior, Chanel ou Lanvin la traitent la plupart du temps en faux ou vrai deux-pièces. Toujours sans col, presque toujours sans manches, elle se suspend aux épaules pour descendre mollement jusque sous le genou que, paresseusement, elle dissimule à peine. Parfois elle blouse, audessous de la taille, parfois le corsage se sépare de la jupe (en marinière ou en boléro), parfois enfin elle suit, mais de très loin, les lignes du corps pour mieux les effacer au passage.

Pour le soir, deux écoles : les rêveurs et les traditionalistes. Dans la première, Dior (ou plus exactement Saint-Laurent) a dessiné d'étonnantes envolées de mousseline traitée en biais qui laissent deviner le corps en transparence. Elles sont inimitables et féeriques. Chez les traditionalistes, on retrouve les grandes robes de faille ou de taffetas à large jupe et à taille marquée, qui n'ont plus rien à nous apprendre.

Les détails

Chaque année, en dehors d'un style général, la mode apporte des idées nouvelles faciles à adopter et à adapter. Voici les principaux détails « signés 60 » :

● LES COULEURS : il n'y a pas une couleur à la mode, mais des gammes de coloris. En tête le gris et les chinés ou imprimés noir et blanc, viennent ensuite les sables (du grège au pain brûlé) en harmonie avec le blanc, et enfin dans les tons vifs tout ce qui fait un peu grincer des dents : bleu turquoise tirant sur le vert, rose « shocking », vert cru, etc.

Deux grandes nouveautés ; la famille des violets et des lie de vin, et la gamme des imprimés à base d'ocre et d'or pour les robes très habillées.

● LES TISSUS : ils sont plus remarquables par leur tombé que par leur texture, ultra-souple et ultra-légère. La soie vient en tête (même avant la laine).

● LES BIJOUX : retour des boucles d'oreille, avantage des colliers demi-longs à un seul rang de grosses perles sur les rangs multiples, triomphe des perles et des boules sur les pierres. Une idée Dior : deux bracelets de pierreries identiques portés à chaque bras au-dessus du coude.

Voici un premier bilan de cette mode de printemps vue par les grands couturiers. Mais que restera-t-il de tout cela ? Verrons-nous cette mode dans la rue ?

On peut dès maintenant prévoir son succès. D'une part elle est facile à interpréter en confection (les petites robes décintrées sans manches et les deux-pièces-cardigans ne posent aucun problème technique). D'autre part elle est tentante pour les femmes qui refusent systématiquement d'être gênées par leurs vêtements, fût-ce pour être belles.

Deux points d'interrogation restent posés : les tailleurs (courts en couture ils sont souvent longs dans les collections des confectionneurs et les boutiques, qui ont déjà stocké, vont essayer de lutter) et les robes de plein été en coton (elles ne dépendent jamais de la couture).

Qui trouvera l'équivalent du vichy de l'été dernier ?

BLOUSON ...
Ni taille ...

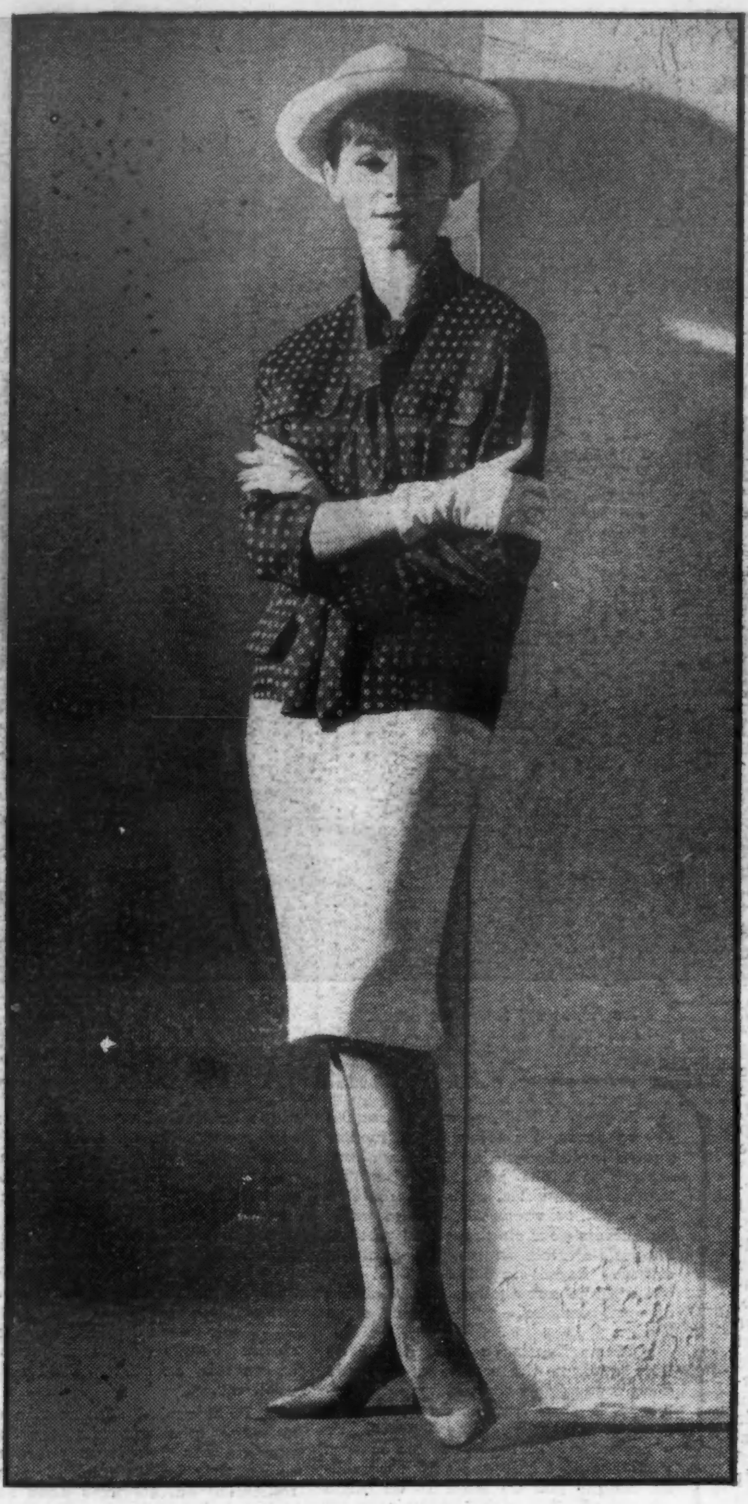
TROIS MODELES DE VIRGINIE

Mi-grand couturier, mi - petite boutique, Virginie est la première maison de couture à autoriser dès cette semaine la reproduction de ses modèles. Sa collection est une version de la mode conçue pour les moins de vingt ans. On y retrouve :

● Les blousons et les jupes plissées. Mais en flanelle bleu marine, tissu jeune, coloris classique.

● Le cardigan et le foulard de soie à dessins masculins. Mais coupé comme une chemise classique.

● La veste chinoise transparente, l'encolure dépouillée. Mais en linon blanc, version ultra-jeune de la mousseline, et portée sur un pantalon. A noter cependant que Dior lui-même a accordé au pantalon ses lettres de noblesse en le présentant entièrement brodé ou pailleté sous une robe du soir. Un pantalon du soir ! Il y a réellement quelque chose de changé dans le style de la femme.



CARDIGAN ET FOULARD.
... ni jeune ni dame...

(Dambier.)

PANTALON ET LINON.
... mais de jolies jambes.

blement en dehors de la vérité, de nombreuses publications disparaissent, reparaissent, donnent naissance à des publications annexes, etc.).

Pas de concurrence T.V.

La multiplicité des titres ne doit d'ailleurs pas faire illusion ; la plus grande partie de la presse enfantine est entre les mains de quelques trusts qui multiplient leurs publications pour constituer une auto-concurrence. L'ensemble des publications enfantines (dont 89 mensuels et 25 hebdomadaires) représente un tirage mensuel de plus de 19 millions d'exemplaires. Mais le chiffre des journaux *lus* est de beaucoup supérieur : en effet, les enfants se prêtent mutuellement leurs illustrés ou les échangent, chaque exemplaire ayant trois ou quatre lecteurs.

La presse enfantine se divise en deux catégories : la presse de mouvements et organisations de jeunesse (Scouts, Jeunesses communistes, Cœurs vaillants, etc.), d'une qualité technique satisfaisante et parmi laquelle se trouvent sans doute les meilleurs journaux d'enfants, et la presse commerciale qui, avec plus de moyens financiers, est surtout récréative ; cette presse atteint les plus forts tirages : « Mickey », 600.000 exemplaires; « L'Intrépide », 250.000; « Tintin », 225.000 ; « Pilote », 200.000. Contrairement à ce qui se passe pour les journaux d'adultes, la concurrence du cinéma et de la télévision n'a nullement contrarié le développement des journaux d'enfants, au contraire.

Avec un chiffre d'affaires annuel de 50 millions de NF environ, la presse enfantine est une industrie florissante. Son prix de fabrication relativement élevé et les caprices de sa clientèle sont compensés par un gros avantage : l'absence — sauf exception — d'éléments d'actualité, qui fait que les numéros peuvent être préparés très longtemps à l'avance et imprimés à la cadence de deux en même temps.

D'autre part, la publicité, qui a longtemps boudé les journaux d'enfants, découvre maintenant ce support. Depuis quelques années, les ressources qu'elle apporte aux éditeurs sont en très nette progression.

« Bing ! Vlan ! Bzz !... »

De formats, de caractères, d'esprit très différents, les journaux d'enfants ont cependant tous un point commun : l'illustration (75 % en moyenne de la surface de ces journaux est occupée par l'illustration).

L'histoire en bandes occupe dans la vie des moins de quinze ans la place que le cinéma tient dans celle de leurs aînés. La technique du dessinateur imite celle du réalisateur : gros plans, plans américains, plans rapprochés, ellipses, suspense, le bruitage lui-même a inspiré aux auteurs des bandes un nouveau langage : ainsi l'action s'accompagne-t-elle d'une succession de « Bing ! Vlan ! Crack ! Vrr ! Bzz ! », et même « Hhhhhhh ! Mffffff ! Ahhhhhhtch ! », qui ponctuent bagarres, chevauchées et combats. Les sentiments des personnages et même les situations sont, de la même manière, symbolisés par des signes conventionnels : les points d'interrogation indiquent l'étonnement, les points d'exclamation et les zigzags la colère. une tête de mort (!) la haine, des étoiles et des chandelles suggèrent que le héros s'est évanoui. Ce procédé permet de réduire au maximum les textes d'enchaînement et d'explication. Extrêmement concis, les dialogues peuvent cependant exprimer bien des choses grâce à un code non écrit, mais

→

Pour son 10e anniversaire, la SOLUTRICINE PASTILLES a eu la gracieuse idée d'offrir aux enfants de la Presse, de la Radio et de la Télévision deux heures d'un spectacle composé uniquement pour eux par les Frères Bouglione au Cirque d'Hiver.
3.000 enfants ont accepté avec enthousiasme cette invitation et reçurent de nombreux jouets offerts par la SOLUTRICINE PASTILLES

Communiqué.

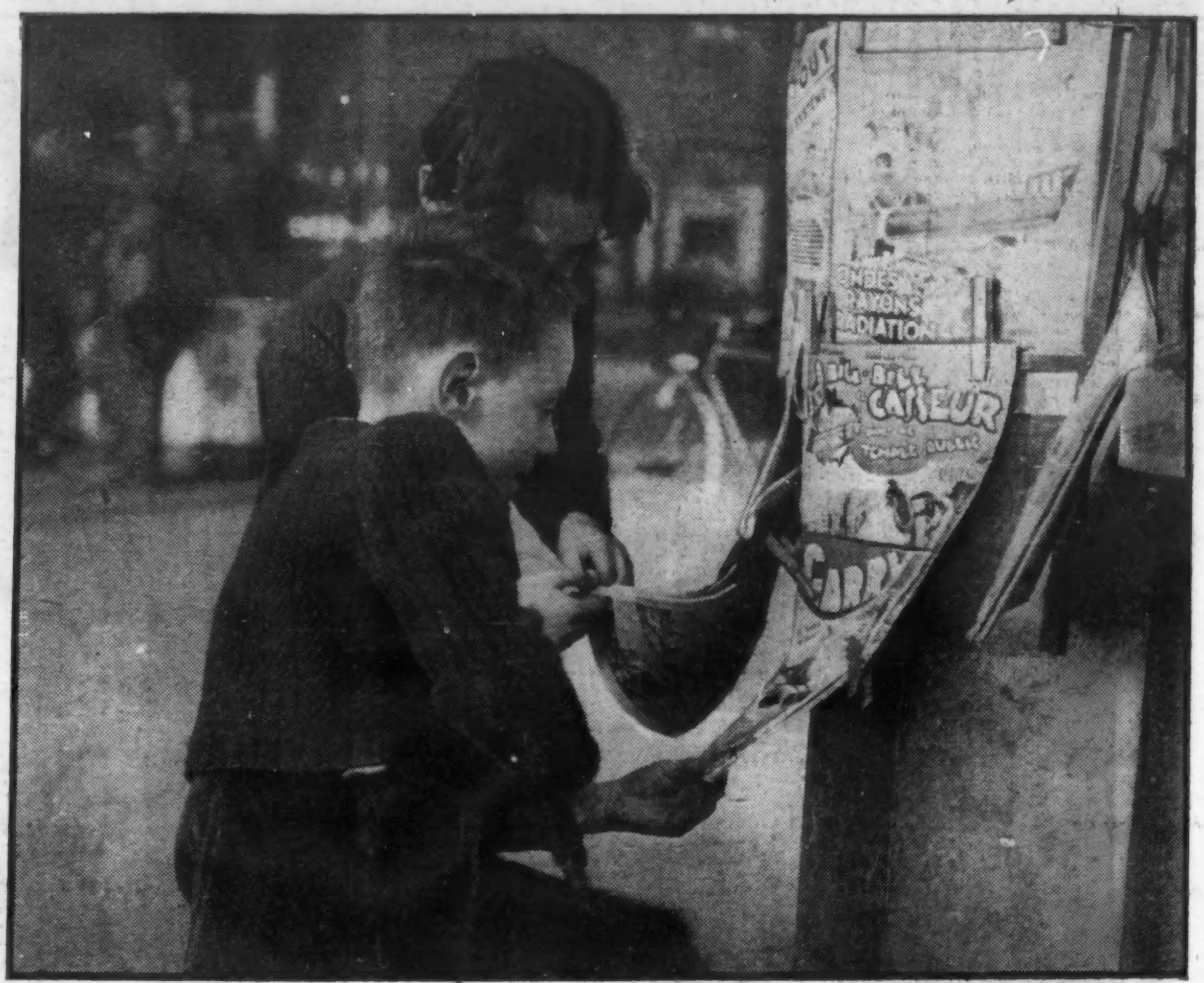
que tous les initiés connaissent. Par exemple, pour indiquer qu'un personnage a peur, le dessinateur fait « trembler » les lettres de son texte.

Une grosse proportion de ces bandes dessinées est importée à bon prix des Etats-Unis où elles ont déjà été amorties dans des journaux. Les autres sont presque toujours américanisées, tant dans le sujet que dans la technique du dessin et le dialogue. La grammaire et le vocabulaire sont les premières victimes...

Le fond, hélas ! vaut la forme. Mises à part quelques exceptions, on ne peut accuser la presse enfantine de sadisme ou d'érotisme ou d'immoralité à proprement parler ; mais l'horreur, la violence et le racisme y règnent souvent.

Les héros des histoires évoluent dans un univers anormal : jungle peuplée de bêtes féroces, souterrains hantés, planètes où se meuvent d'inquiétantes créatures, déserts, cavernes, îles inconnues. La vie des personnages dans ce décor n'est qu'une interminable bagarre. Même si c'est pour le bon motif, le héros (cow-boy, policier, trappeur, pilote, explorateur) n'apparaît jamais qu'armé (revolver, lasso, bombe atomique ou « rayon de la mort »), et à la poursuite (en auto, à cheval, en fusée) d'un traître (indien, mexicain, arabe, plus rarement allemand).

Le héros lui-même est un être absolument fabuleux, doué de pouvoirs magiques, souvent invulnérable et toujours invincible. Il est obligatoirement jeune, beau et bon, d'une bonté qui n'apparaît d'ailleurs que dans la fin poursuivie, les moyens du justicier (coups, chantage, torture) ressemblant étrangement à ceux des « méchants ».


(A. Gamet-Rapho.)
Le héros est toujours armé.

Les Martiens d'abord

Les enfants, appelés au cours d'une enquête (menée par la commission de l'Union des associations familiales sur la presse juvénile) à donner leur avis sur l'univers qu'auteurs et dessinateurs ont créé pour eux, ont paru s'y mouvoir très à l'aise. Docilement, ils ont déclaré s'intéresser d'abord aux Martiens, puis aux Peaux-Rouges, aux hommes-grenouilles et à la vie de la jungle. Le lieu d'élection de ces aventures est la France, suivie de près par l'Amérique (Far-West, Colorado, Texas, etc.).

Pour lutter contre l'influence mauvaise de la presse enfantine, il existe une loi du 16 juillet 1949, amendée en 1954. Son texte prévoit que les publications destinées aux enfants ne doivent pas « présenter sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, les crimes, etc., tout ce qui est de nature à démoraliser la jeunesse ». L'amendement ajoute « ou à inspirer des préjugés ethniques ».

Ce texte est déjà insuffisant ; la plupart des journaux plaident en effet « non coupable » : ils décrivent bandits, voleurs, criminels, etc. Ces personnages, disent-ils, ne sont jamais les plus forts et la morale triomphe toujours. Hélas ! l'enfant ne remarque guère ces « bonnes intentions » et, sous couvert de le blâmer, il est trop facile de décrire complaisamment le crime.

Le rôle de la commission de surveillance établie par la loi de 1949 se borne à « avertir » les contrevenants et, éventuellement, à les « mettre en demeure » d'avoir à suspendre immédiatement leur publication. Encore cette arme est-elle peu efficace, car les éditeurs qui ont dû retirer du marché un illustré s'empressent de le rééditer sous un autre titre.

Mais la commission serait-elle toute-puissante, elle ne pourrait cependant frapper la médiocrité, la laideur, la bêtise, aussi nocives pour la formation de l'enfant que la violence. C'est donc aux parents qu'incombe le devoir de leurs enfants. Il existe un certain nombre de journaux intelligemment rédigés, adaptés à l'âge et au niveau de leurs lecteurs, capables de distraire sans déformer. Ce sont surtout les journaux de mouvements ou d'organisations de jeunesse.

On peut conseiller

Parmi eux, on peut conseiller :

● DE 6 A 8 ANS : « Perlin et Pinpin », hebdomadaire d'inspiration catholique, pour tous les milieux ; « Fripounet et Marisette », de la même maison, plus adapté au milieu rural.

● JUSQU'A 14 ANS : « Vaillant », hebdomadaire d'inspiration communiste, techniquement bien fait, s'efforce de donner des informations sur le plan des découvertes et des inventions ; « Cœurs vaillants », hebdomadaire d'inspiration catholique; « Francs-Jeux », édité par la Ligue de l'Enseignement et diffusé par les instituteurs (une édition pour les filles et une pour les garçons), en progrès actuellement ; « Journal de Mickey », hebdomadaire, commercial, mais nettement amélioré par rapport à ce qu'il était avant guerre ; « Pilote », le dernier-né, hebdomadaire commercial, lancé en octobre 1959 par Radio-Luxembourg. Bandes dessinées médiocres, mais effort pour parler de l'actualité scientifique et technique. Soigné, tous milieux.

Pour filles seulement :

● DE 8 A 13 ANS : « Bernadette », hebdomadaire d'inspiration catholique, tous milieux.

● DE 9 A 13 ANS : « La Semaine de Suzette », commercial mais soigné, manque de dynamisme.

VACANCES A PARIS

A Pâques, à Noël, pour les grandes vacances, des séjours à la montagne, à la campagne ou à la mer sont organisés à des prix la plupart du temps raisonnables, mais le problème des « petites vacances » (faire partir les enfants pour cinq jours est presque impossible) reste entier : il s'est même aggravé depuis la loi de juillet 1959 qui attribue aux écoliers des vacances de « mi-trimestre » en novembre et en février.

Madame Express a donc décidé de faire quelque chose. Elle a demandé à un organisme particulièrement dynamique, le Club Anglais du Jeudi, d'organiser un programme spécial de « vacances à Paris ». Tous les écoliers parisiens de 6 à 12 ans seront accueillis chaque jour du jeudi 18 au matin au samedi 20 février à midi, dans les locaux du Club Anglais du Jeudi, 6, avenue Van-Dyck, en plein parc Monceau.

Le programme a été conçu pour que les enfants puissent profiter de jeux en plein air : des « attractions » (toboggan, balançoires) seront installées dans le parc (et réservées aux jeunes participants des « vacances à Paris »). Mais beaucoup d'autres activités sont prévues, les enfants pourront :

— visiter des fabriques de chewing-gum, de caramels, de yaourts et une usine de poupées ;

— voir les films que l'U.N.I.C.E.F. (Fonds des Nations Unies pour l'Enfance) a chargé Dany Kaye de tourner pour les enfants et sur les enfants dans le monde entier ;

— se promener dans Paris par petits groupes et en Floride (plusieurs voitures sont mises à la disposition du Club, avec chauffeurs) ;

— participer à l'émission radiophonique de Radio-Luxembourg « Le personnage mystérieux » qui sera enregistrée dans le parc d'attractions ;

— prendre part à une grande chasse au trésor ;

— dessiner dans « l'atelier de peinture » monté spécialement par le Club à leur intention ;

— assister à une présentation de mode enfantine organisée pour eux à l'hôtel George-V ;

— voir des dessins animés, des clowns, chanter, apprendre trois mots en anglais, en allemand ou en espagnol, etc.

● Point capital : un service de ramassage par autocars fonctionnera pendant ces trois jours pour prendre et ramener les enfants. 10 points de ralliement ont été fixés dans Paris et seront indiqués de façon précise aux parents qui inscriront leurs enfants.

● Le Club ouvrira ses portes à 9 h. 30, mais puisqu'il s'agit de vacances, les enfants venant par leurs propres moyens auront la latitude d'arriver quand ils voudront entre 9 h. 30 et 10 heures. De même le soir, ils pourront quitter le Club entre 17 h. 30 et 18 heures, selon le désir des parents. Durant leur présence au Club, ils seront confiés à des hôtesses qualifiées (une pour dix enfants).

● Naturellement, les enfants déjeuneront et goûteront sur place : les menus ont été soigneusement étudiés (ne les munir d'aucun supplément).

● Un tarif forfaitaire a été établi : 30 NF tout compris (même l'assurance).

● Pour s'inscrire : s'adresser dès maintenant au Club Anglais du Jeudi (Mme Dreyfus), 6, avenue Van-Dyck. CAR. 22-05 ou 26-66, et WAG 28-33 ou 02-04, tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h., sauf le dimanche.

FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

Institut
Pierre Darphin
Soins esthétiques et
Produits pour votre Beauté
Soins de la chevelure
Examen du visage
Examen du cheveu
11 rue Vernet 8e Ely 61-93

QUI DIT
SKI
PENSE
PALU SPORTS
11, RUE de MIROMESNIL PARIS 8e ANJ. 25-97

A voir, à écouter

télévision

JEUDI 4 FÉVRIER, A 20 H. 30 : « Championnats d'Europe de patinage par couples » transmis en Eurovision de Garmisch (Allemagne).

JEUDI 4 FÉVRIER, A 22 H. 30 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais. Réalisation : Jean-Paul Sassy.

VENDREDI 5 FÉVRIER, A 20 H. 35 : « Cinq colonnes à la une », émission de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Igor Barrère.

SAMEDI 6 FÉVRIER, A 20 H. 45 : « Le drame des Poisons », émission d'Alain Decaux, Jacques Castelot et Stellio Lorenzi dans la série « La Caméra explore le temps ».

DIMANCHE 7 FÉVRIER, A 20 H. 35 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif commentée par Claude Darget.

LUNDI 8 FÉVRIER, A 22 H. 05 : « En direct de », une émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou consacrée à « la main ».

MARDI 9 FÉVRIER, A 20 H. 35 : « Musique pour vous », Lucienne Bernadac présente : la pianiste Nadia Stankovitch, et le violoniste Salvatore Accardo.

MERCREDI 10 FÉVRIER, A 22 H. 05 : « Lectures pour tous », une émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes avec Max-Pol Fouchet. Réalisation : Jean Prat.

cinéma

L'EAU A LA BOUCHE : trois couples et une nuit d'été, le premier film d'un critique, J. Doniol-Valcroze, devenu metteur en scène. Un charme inégal. (*Madeleine*, OPE. 56-03, et *Mercury*, BAL. 75-90.)

PANTALASKAS : un conte généreux, le premier long métrage de Paul Paviot. (*Marbeuf*, BAL. 47-19; *Vendôme*, OPE. 97-52.)

COME BACK, AFRICA : vécue sous nos yeux, la tragique condition des Noirs d'Afrique du Sud. (*Pagode*, INV. 12-15.)

LE DERNIER TRAIN DE GUN-HILL : pour les amateurs de westerns. (*Elysées-Cinéma*, BAL. 37-90.)

L'AVENTURIER DU RIO GRANDE : pour les amateurs de westerns très raffinés. (*Napoléon*, ETO. 41-46.)

PICKPOCKET : le dernier Bresson, encore plus dépouillé. Pas pour les amateurs de westerns. (*Ciné Panthéon*, ODE. 51-60.)

UNE LEÇON D'AMOUR : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50.)

LA MORT AUX TROUSSES : du bâtiment de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock (*Avenue*, ELY. 49-34.)

CONFIDENCES SUR L'OREILLER : pour les amateurs de comédie américaine. (*Reflets*, GAL. 99-91.)

LE MILLION : autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Studio des Ursulines*, ODE. 39-19.)

QUATORZE JUILLET : une des plus charmantes réussites de René Clair. (*Floride*, PRO. 63-40.)

LE ROUGE ET LE NOIR : Stendhal, Gérard Philipe et Danielle Darrieux dans un film d'Autant-Lara, Aurenche et Bost. (*Celtic*, ODE 47-62.)

MAIS... QUI A TUÉ HARRY ? De l'humour noir à la Hitchcock dans l'automne roux de la Nouvelle-Angleterre. (*Quartier Latin*, DAN. 84-65.)

ORPHÉE : pour Jean Cocteau. (*Studio Cujas*, ODE. 89-22.)

LA FILLE AUX CHEVEUX BLANCS : pour voir un film chinois. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

DIES IRAE : une tragédie de la sorcellerie au moyen âge, vue par Carl Dreyer. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

CERTAINS L'AIMENT CHAUD : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Calypso*, GAL. 10-68.)

LE VOLEUR DE BICYCLETTE : Vittorio de Sica metteur en scène à la grande époque du néo-réalisme. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

LA GRANDE EPOQUE : l'âge d'or du burlesque américain. (*Agriculteurs*, TRI. 96-48.)

recettes

POMMES DE TERRE AU JAMBON.

500 gr. de pommes de terre.
4 tranches de jambon.
75 gr. de gruyère râpé.
1 œuf.
Un peu de lait coupé d'eau.
Sel, poivre, noix muscade.
Préparation : 20 minutes.
Cuisson : environ 50 minutes.

■ Dans le fond d'un plat allant au four, vous mettez une couche de gruyère râpé, une couche de pommes de terre crues coupées en fines rondelles que vous saupoudrez de sel, poivre, noix muscade. Là-dessus, une couche de jambon haché fin, puis une couche de gruyère, une couche de pommes de terre, etc. Vous terminez par une couche de pommes de terre sur laquelle vous versez l'œuf battu avec un peu de lait coupé d'eau et salé.

Vous mettez d'abord à four très chaud pendant environ 10 minutes, puis à four modéré le reste du temps.
Plat complet.

ŒUFS A LA JOSÉPHINE.

4 œufs (ou plus).
30 gr. de beurre.
Un peu de lait.
Une petite poignée de mie de pain rassis.
Persil, estragon.
Sel, poivre.
Pâte à beignet :
125 gr. de farine.
1 œuf.
1 petit verre de lait.
Sel.
Préparation : 20 minutes.
Cuisson : environ 15 minutes.

● Vous faites durcir les œufs et vous les coupez en deux, puis vous enlevez le jaune.

Vous versez le lait bouillant sur la mie de pain, puis sur le beurre placé au fond d'un bol. Vous ajoutez les jaunes d'œufs et vous écrasez bien le tout de manière à former une pâte à laquelle vous incorporez sel, poivre, puis le persil et l'estragon hachés très finement. Avec cette pâte, vous remplissez les blancs, puis vous reconstituez les œufs. Vous laissez refroidir. (Vous pouvez préparer la veille.) Pâte à beignet : vous mettez la farine dans une terrine, vous faites un trou au milieu, dans lequel vous posez le jaune d'œuf, le sel, et vous versez dessus le lait. Vous mélangez peu à peu en travaillant bien à la cuiller de bois. Puis, cela fait, vous incorporez à la pâte le blanc d'œuf battu en neige. Dans cette pâte qui doit être assez épaisse et bien lisse (et faite quelques heures à l'avance) vous trempez les œufs durs et vous les jetez dans la friture bouillante.

S'il vous reste un peu de pâte, vous la jetez à la friture par petites cuillerées. Cela vous fera de petits beignets qui serviront de garniture.

On peut servir avec du persil frit, ou des feuilles de salade. Ou rien du tout.

SUZANNE ET HENRIETTE.

expositions

ART MODERNE SUISSE : un pays d'une vitalité picturale certaine. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

JEF BANC : des rêveries — au trait et coloriées — un peu hâtives, mais, parfois, d'une sourde séduction. (*Lacloche, 8, place Vendôme.*)

CHABRILLAN : de remarquables « paysages imaginaires ». (*Creuze, 12, rue Beaujon.*)

CLAIRE FALKENSTEIN : fer, verre, argent, acajou, acier, laiton... une orgie de matières jetées dans le grand « dégel » de la sculpture contemporaine par une main inspirée. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

GAUGUIN : près de 200 toiles, gravures, dessins et sculptures. De grandes œuvres et beaucoup de surprises. (*Charpentier, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

VAN GOGH : des toiles pratiquement inconnues. A ne pas manquer. (*Musée Jacquemart André, 158, boulevard Haussmann.*)

LEPRI : en se démodant, le réalisme irréaliste acquiert un charme irritant pour les uns, captivant pour les autres. (*Furstenberg, 4, rue de Furstenberg.*)

MANGUIN : intéressante rétrospective, mais qui, pour un peintre de cette qualité, aurait mérité d'être plus complète. (*Galerie de Paris, 14, place François-1er.*)

MELA : une très émouvante volonté de construction. Peintre à suivre. (*Haut Pavé, 3, quai de Montebello.*)

MULLER : pour d'autres raisons, on parlera — peut-être — demain de ces sculptures comme on parle, aujourd'hui, de celles de Rodin ou de Maillol. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

PICASSO : des reproductions qui, par exception, « tiennent » à côté des originaux. (*Pont des Arts, 6, rue Bonaparte.*)

PILLET : gouaches, eaux fortes et aquatintes d'un lyrisme sobrement tenu en bride. (*La Hune, 170, boulevard Saint-Germain.*)

SURRÉALISME : l'érotisme cérébral de 1960 et les « tocades » de 1925. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

TAMARI : géométries sentimentales et phosphorescentes. (*Chaudun, 36, rue Mazarine.*)

VERDET : transfuge de la poésie verbale, il reste fidèle à lui-même en poétisant les formes essentielles de l'univers provençal. (*Rive droite, 23, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

WOLS : une œuvre au moins aussi importante, de nos jours, que celle de Paul Klee, il y a quarante ans. (*Europe, 22, rue de Seine, jusqu'au 6 février.*)

Ce supplément pratique
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, France de Lagarde, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

occasions

Je propose

● CAUSE DÉPART, belle salle à manger, chêne massif, grand buffet, desserte, table 4 rallonges, 6 chaises, grand feu continu, état neuf, 2 radiateurs à gaz Pain. Tél. KLE. 55-21, 8 à 10 h. et après 19 heures.

● TABLE salle à manger de Poirrelat, pied de fer forgé, plateau marbre noir. 8-12 personnes. Tél. PAS. 48-22.

● SOMMIER 140, état neuf 80 NF. SAB. 45-30.

● MATELAS SIMMONS neuf, type nuit bleue. 125 × 190. Valeur : 460 NF., vendu : 300 NF EUR. 30-81.

● MANTEAU RAGONDIN 1er choix, absolument neuf. Provenance directe Uruguay. Taille : 44 long. GRA. 38-09, entre 20 h. et 21 h., à partir du 8 février.

Je cherche

● FAUTEUIL « Régence » d'époque, plats en vieux Rouen, encrier en argent époque Louis XV, et tous documents et gravures anciennes ou récentes sur l'orfèvrerie. GAL. 56-06, heures des repas.

J'échange

● MANTEAU SATIN coton bleu royal, gants, pochette et escarpins assortis (grande taille) contre manteau et mêmes accessoires de satin rouge. Mme Hilbon, 40, boulevard des Invalides, SEG. 18-81.

PRIX ACHDJIAN

M. Albert ACHDJIAN, qui fonda en 1947 le Musée Arménien de France, et qui est l'auteur d'un ouvrage sur l'art fondamental du Tapis, crée aujourd'hui : un 1er prix de 2.000 NF (200.000 francs) un 2e prix de 1.000 NF (100.000 francs) qui seront décernés par un jury composé de personnalités littéraires et artistiques qui en auront auparavant fixé le thème. Les œuvres seront exposées à la galerie qu'ouvre M. ACHDJIAN, 10, rue de Miromesnil : la Galerie CHIRVAN. L'inauguration aura lieu le 12 février sous la présidence effective de M. l'Ambassadeur du Liban et de M. Jacques Dursort, conseiller général de la Seine.

Communiqué.

Galerie CHARDIN
36, rue de Seine
MAURICE BOITEL
DU JANERAND
5 au 18 février

Galerie du Colisée
40, rue du Colisée
Claramund

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
LEPRI
Du 2 au 16 février

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
EXPOSITION
Cent œuvres de GAUGUIN

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (VIe) - ODE. 10-98
SEGALAT
Du 10 au 29 février

LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain
E. PILLET
GOUACHES ET GRAVURES EN COULEURS

DENISE RENE
124, rue La Boétie
KASSAK
Vernissage 9 février à 21 heures

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE CHARPENTIER
CENT ŒUVRES
DE
GAUGUIN
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE HERBINET
8, rue Bonaparte - PARIS (6e) - DAN. 47-36
PEINTURES
A partir du 12 février

MUSEE DES ARTS DECORATIFS
PAVILLON DE MARSAN, 107, rue de Rivoli, PARIS
DESSINS
A partir du 5 février

GOWA

GALERIE DAVID ET GARNIER
BERNARD BUFFET
6, av. Matignon - Vernissage le 5 février

Exclusif : un document d'actualité

SECRETS D'ETAT

par J.-R. TOURNOUX

J.-R. Tournoux a rassemblé ses « Secrets d'Etat », histoire inconnue de la France et de son Armée, depuis le début de la guerre d'Indochine jusqu'à 1960, avant les événements de la semaine dernière. Et pourtant, lisez ce que nous publions cette semaine... Tout y est. Ou plutôt : ils y sont tous, situés, en action, ceux qui ont comploté, qui ont noyauté l'Armée, qui ont manigancé le 13 Mai, ceux qui ont pris la semaine dernière le parti des insurgés ou qui les ont rejoints (MM. Biaggi, Robert Martel, Delbecque), ceux chez qui l'on perquisitionne aujourd'hui (MM. Yves Gignac, le général Chassin, le commandant Lassauzet, le colonel Thomazo), ceux qui ont pris la fuite ou qui ne sont qu'à demi dévoilés, ceux dont le Président de la République découvre aujourd'hui avec stupeur l'action, contre lui et contre la République, au sein même des rouages de l'Etat.

J.-R. Tournoux, journaliste remarquablement informé, mais journaliste seulement, et non ministre ou policier, savait tout cela, et ce qu'il dévoile recoupe beaucoup des enquêtes que nous avons, au cours de cette dernière année, publiées. Oui, les journalistes savaient tout cela. Mais quelques-uns avaient-ils le courage de le dire, ils étaient poursuivis, leur journal saisi.

Voici la suite du récit de J.-R. Tournoux, que « L'Express » publie en exclusivité. (Voir numéros 449, 450.)

La Cagoule : 3.000 hommes sûrs à Paris

(A. P.)

LE GÉNÉRAL CHASSIN. *« L'A.B.C. du métier. »*

« N*OUS nous considérons en guerre et normalement mobilisés. Nous comptons sur vous, mon général. Vous pouvez compter sur nous.* »

C'est à Salan que, six jours après le « cessez-le-feu », s'adressent ces propos tenus par Yves Gignac, secrétaire général des « Anciens Combattants d'Indochine et de l'Union française ».

Raoul Salan, celui qu'on appelle le « Mandarin », ou bien encore « le général Chinois », nommé commandant en chef des troupes d'Algérie, assiste au vin d'honneur offert, rue de Naples, par l'association à son président.

Le petit sous-officier bordelais Yves Gignac a pris pied sur les pavés de Paris dont il rêve de faire des barricades. Il a l'oreille politique du général Salan. Depuis les manifestations de 1954 et la lutte contre la C.E.D., il aime à tirer les ficelles dans la coulisse. Il a demandé son admission dans la franc-maçonnerie (pour la noyauter), mais la loge sollicitée a opposé un refus par écrit. Il est devenu le fils spirituel du docteur Martin, l'héritier de la « Cagoule ».

A la tête des Anciens d'Indo, le général Chassin succède au général Salan.

Les filières s'établissent : Cherrière-Chassin-Gignac-Martel. Bientôt le général Cherrière dresse l'état de ses troupes :

1° A Alger, en première ligne, un « fer de lance » de qualité avec la petite armée secrète du « Cœur et de la Croix », de ceux dont les malveillants assurent qu'ils terminent leur correspondance par la formule : « *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de la Croix et du Croissant réunis.* »

2° A Paris, le corps de bataille (1) des « Anciens d'Indo » (3.000 hommes sûrs), formé de desperados, véritables « anars » en uniforme, ayant le sentiment d'être des réprouvés dans la métropole où on les a souvent traités de mercenaires, sinon d'assassins. Ils sont toujours prêts à marcher contre ceux qui ont été les ennemis de « l'Indochine française ».

3° En métropole et en Algérie, les « équipes militaires » dont nous allons parler.

En outre, les anciens d'Indo sont en contact étroit avec les anciens légionnaires et réfugiés hongrois (un bataillon de 400 hommes environ). Lors de la révolution sanglante d'octobre, la rue de Naples avait acheminé à cette date, vers Budapest — le combat contre l'ennemi commun n'est-il pas universel? Ne s'agit-il pas d'une guerre de religion? — des Hongrois, qui prirent part aux combats de rue.

Au sommet, l'organe de la prise du pouvoir est le præsidium de la contre-révolution, au sein duquel la Cagoule place ses hommes.

L'ensemble de l'organisation ne porte pas de titre : « *L'anonymat*, explique « Bernard » (le docteur Martin, devenu chef du 2ᵉ Bureau de l'organisation) *est un moyen élémentaire, mais le plus sûr, pour dépister la police. C'est l'A.B.C. du métier. Usons seulement d'un code et de pseudos.* »

Pointes de moustache en moins, M. Legros (le général Cherrière) rappelle le physique de Giraud.

Avec cet homme, pas d'hypocrisie: il n'aime pas la République, ce qui est un cas de franchise assez rare, on conviendra.

M. Legros se défend d'appartenir lui-même à la Cagoule, mais il se reconnaît le titre de spécialiste des « réseaux » à objectifs anti-communistes, lesquels ne sont pas une nouveauté dans l'armée française. Les premiers ont été créés en 1921, pour tenir compte de l'avertissement fourni en Russie par les « soviets » de soldats.

Les actes d'indiscipline constatés entre les deux guerres, lors des rappels de réservistes, puis la formation du « Front populaire » en 1936 réactivèrent ces réseaux. Cherrière, pour sa part, en forma avec des militants des « Jeunesses patriotes », des « Croix de Feu », etc.

Désormais, M. Legros les reconstitue, favorisé par les circonstances.

(1) Au Congrès des Anciens d'Indochine et de l'Union française, tenu le 17 mai 1959, à Blois, le commandant Lassauzet, après avoir évoqué les épisodes de « la vie cachée » de l'association durant la période antérieure au 13 Mai, a donné le détail des effectifs : 26.888 adhérents, dont 9.327 militaires en activité.

L'exemple du Portugal est valable

IL se trouve, en effet, que le général Cherrière, rendu à la vie civile, a été pressenti pour défendre les intérêts matériels et moraux de l'armée.

Dans l'hiver 1955-1956, dix jeunes officiers, représentant 14 promotions de Saint-Cyr, viennent le trouver en délégation :

« *Mon général, nous apprécions votre franc-parler et votre indépendance d'esprit*, exposent-ils. *Vous connaissez la crise de l'armée. Les généraux nantis composent avec les politiques. Nous n'avons pas droit à la parole, hormis les articles de « Militès ». Faut-il nous syndiquer, aller occuper la cour du ministère de la Guerre, comme certains le proposent? Nous ne le pensons pas. Ce serait contraire à la discipline. Nous avons du moins obtenu que « la Saint-Cyrienne » ne limite plus ses ambitions à une œuvre philanthropique, mais soit notre porte-parole. Maintenant que vous êtes disponible, nous vous demandons d'entrer au Conseil d'administration de la Saint-Cyrienne.* »

Le général accepte. Il ne porte pas le plus grand nom de l'armée française, **mais il dispose d'un crédit personnel. Son limogeage, en 1955, lui a valu une certaine popularité et les jeunes cadres estiment que ce « polreau » n'est pas encore trop « ramolli ».**

La « Saint-Cyrienne », présidée par le contrôleur général Lachenaud, a modifié ses statuts et a constitué avec les autres associations d'Ecoles — la « Versaillaise », la « Saint-Maixentaise », la « Saumurienne » — un cartel militaire qui alerte les pouvoirs publics (2).

Entrant dans la clandestinité, M. Legros considère qu'il est de son devoir d'informer les cadres venus le solliciter : « Je ne voudrais pas compromettre indirectement la Saint-Cyrienne. »

Bien sûr, tous ces jeunes officiers ne se montrent guère tendres à l'égard du système parlementaire, qu'ils rangent dans l'armoire des « vieilles lunes ». **Leurs tendances naturelles les portent vers les partis où ils trouvent le plus d'appui, c'est-à-dire vers la droite classique — non vers l'extrême-droite fascisante. Ils ne songent nullement à renverser le régime. Ils veulent, essentiellement, après les expériences d'Indochine, du Maroc, de Tunisie, que le pouvoir politique fixe les missions de l'armée sans équivoque et revalorise la fonction militaire. Ils ont presque honte de leur uniforme : rien n'est plus difficile aujourd'hui que de rencontrer un officier en tenue.**

(2) « La situation actuelle a déjà atteint une « cote d'alerte » qui ne saurait être dépassée sous peine de provoquer non plus une crise de moral, mais *une situation de fait génératrice de rupture d'équilibre.* Tous sont intensément frappés des dangers que présenterait pour notre Armée et pour notre Pays un pareil désordre psychologique chez nos cadres. »

Extrait d'une note sur « la crise morale de nos cadres », signée par tous les présidents d'associations ci-dessus citées et remise aux généraux Ely et Lorillot.

(A.P.)
LE GÉNÉRAL CHERRIÈRE.
« Pourquoi tremblez-vous ? »

sur les Champs-Elysées ou bien dans un lieu public.

Cependant, le général Cherrière, sériant ses activités, constitue peu à peu des « équipes », passe au crible les listes d'officiers, établit des liaisons. Le docteur Martin traverse fréquemment la Méditerranée, ainsi que le général Cherrière qui, en sa qualité d'administrateur des « Amitiés africaines », visite les « dars-El-Askri », les maisons du soldat, dans lesquelles il prend la parole aussi facilement en arabe qu'en français.

Par promotions, les contacts permettent, à travers les garnisons, des « liaisons horizontales », puis, par superposition, des « liaisons verticales », d'ailleurs sans cesse perturbées par les mouvements de personnel.

Les « approches » se déroulent selon une tactique bien définie : d'abord, une, deux, trois conversations sur les événements ; ensuite, si l'interlocuteur paraît « mordre », estime qu'il faut « faire quelque chose », initiation progressive et admission au dernier échelon.

Telle est la pyramide des réseaux de la contre-révolution, eux-mêmes appuyés sur les réseaux de la nouvelle « Cagoule ».

Ces hommes sont-ils tous des factieux ? La proportion de « fascistes » de tempérament dans l'armée française est évaluée à 10 %, soit à peu près la même que la proportion civile.

Aux militaires, nul ne parle, à priori, de *complot* : l'entente se noue sur la nécessité de lutter contre l'anti-France, le communisme, la subversion sous toutes ses formes, et aussi les puissances économiques et financières, ennemies de la Patrie. Dans cette perspective, l'engagement demandé répond à cette question.

« Il faut se tenir prêt. Si des événements graves se produisaient, seule l'Armée disposerait de la force nécessaire pour sauver le pays. Pouvons-nous compter sur vous ? Nous voulons être prêts à la contre-révolution. »

M. Legros se rend lui-même dans les hôtels des commandants de région — encore que « les équipes » préfèrent, à priori, ne pas « affranchir » les généraux, jugés trop dociles au gouvernement, et s'attacher le concours d'officiers bien placés, d'adjoints de « patrons », capables, au jour J, de se substituer à l'autorité supérieure, d'ouvrir un magasin de matériel, un arsenal, de signer un ordre de mission aérienne.

En janvier 1957, le général Chassin, malade, se rend à la « Maison de repos » de l'armée, sise à Vernet-les-Bains, dans les Pyrénées, sur le territoire de la région de Toulouse, placée sous les ordres du général Miquel.

Le général Miquel, un cavalier qui aime foncer bride abattue, ancien commandant de l'Ecole d'application, est très fier de sa région. Avec un créneau sur l'Atlantique et un créneau sur la Méditerranée, son secteur de commandement épouse la zone sur laquelle régnait jadis le maréchal Niel. Il contrôle militairement 12 départements et toutes les troupes aéroportées de la métropole. Miquel aime beaucoup le général Cherrière, son professeur à l'Ecole de guerre, et il pense le plus grand bien du général Chassin. Avec ce dernier, il passe une soirée à Vernet-les-Bains :

« C'est entendu, dit-il avant de partir. *Si des événements graves se produisaient, vous pouvez compter sur moi. Je ne m'occupe pas de politique, mais je me préoccupe de la défense de la Nation. Or, les hommes politiques confondent trop souvent le régime avec la France. Il faut en finir avec les abandons avant la culbute. Je suis à votre disposition. Je ne veux pas laisser la France crever. Mais vous n'êtes pas seuls à vous préparer à toutes les éventualités. Faites l'union des bonnes volontés, c'est indispensable. »*

Cinq ou six conférences Cherrière-Miquel sont ménagées. Infatigable routier, le docteur Martin établit des connexions. Le général Miquel tire de ces entretiens la certitude que le mouvement est très solide, qu'il est le plus solide dans l'Etat tombant en décrépitude.

« Tout cela est parfait. Mais, enfin, pour qui travaillez-vous ? »

Dans l'appartement du général Chassin revenu de Vernet-les-Bains, un général d'active pose la question à M. Legros. Cherrière bourre son inséparable brûle-gueule et baisse la voix:

« Mon cher ami, je ne vous cacherai pas plus longtemps que je serai le chef de l'Etat. »

Le général d'active esquisse un sourire en coin et se dérobe.

D'autres « poireaux » sollicités de promettre leur concours déclarent : *« C'est de la folie ! »*

Le programme politique, approuvé par le præsidium, est le suivant :

— De Gaulle reste à Colombey. D'ailleurs, il ne veut pas en sortir et les principaux chefs gaullistes sont aux mangeoires de la IV°.

— Un Directoire politico-militaire est constitué (les listes sont prêtes).

— Un délégué général est installé à Alger.

— Un Etat chrétien, corporatif et décentralisé est créé. Une Chambre des députés, un Sénat pour la représentation syndicale et économique. Pas de racisme, pas de fascisme. L'exemple du Portugal est valable. Celui de Vichy n'est pas à négliger : les ministre techniques n'étaient pas si mauvais. Mais lutte contre la synarchie, le collectivisme. La cellule de la société est la famille. Les communautés naturelles sont le métier, la cité, la province. Dépolitisées, les élections se feraient dans le cadre de ces communautés.

Quelque part dans le 7° arrondissement, le præsidium secret délibère chaque semaine, et même souvent plusieurs fois par semaine.

Dans ses terres de Chebli, moderne Sully sur un tracteur (et avec une mitraillette), Robert Martel qui vitupère *« les plans génocides »* de MM. Monnet et Hirsch, est aux anges, prêt à monter tout droit au Ciel.

— *« Et surtout,* recommande-t-il, *barrage à de Gaulle s'il lui prenait fantaisie de revenir sur la scène. Il conduirait la France à la catastrophe. »*

Le plan de prise du pouvoir

(A.F.P.)
ROBERT MARTEL.
« Tirons les premiers. »

LE général Cherrière, animé par une confiance inébranlable dans son entreprise, refait les institutions :

« Quel poste prendrez-vous ? » demande-t-il à Chassin.

Bien que Méridional, le général Chassin ne s'emballe pas :

« Ne vendons pas trop tôt la peau de l'ours. On verra plus tard. Pour le moment, travaillons. Je marche, mais je veux des moyens, un plan opérationnel, le recensement exact des effectifs, des armes, des véhicules et des avions dont nous disposerons à l'heure H. C'est un travail d'état-major. »

En juillet 1957, la décision du général Cherrière et du præsidium est prise sans appel : il n'y a plus de solution possible à l'intérieur du régime.

Le moment est venu de passer à l'action directe. M. Legros a longtemps endigué les impatiences, évité ce qu'il appelle *« les pièges à cons »*, mais il cesse de presser sur le frein pour devenir le moteur. D'autres conspirations se développent : gagnera celle qui partira la première. *« Tirons les premiers »*, se dit-il.

Comment sera déclenché le coup d'Etat ? En voici les étapes :

1° Le détonateur est en Algérie.

2° La prise de pouvoir doit avoir lieu à Alger. L'insurrection se produira à l'occasion d'une manifestation de faiblesse du système. Martel et Crespin se font fort de prendre le Gouvernement général.

3° A ce moment, l'armée sera placée devant ses responsabilités. *« Ne vous inquiétez pas,* dit Cherrière à Chassin. *Salan marchera avec nous. Il ne me l'a pas dit, mais il ne pourra pas laisser se renouveler le coup de l'Indochine. »*

4° Le général Cherrière, ancien commandant des troupes d'Algérie, apparaît au balcon du Gouvernement général. Enthousiasme. Cherrière prend le pouvoir.

5° Rien n'est tenté immédiatement sur Paris. Le mouvement part de la province.

Le général Chassin s'empare d'une préfecture : Saint-Etienne (choix dicté par l'importance des groupes constitués et par l'existence de magasins militaires ainsi que des manufactures d'armes). Un Comité de Salut public est créé, une proclamation est lancée par le poste de la radiodiffusion de Lyon, qu'occupent les insurgés. A Lyon même, les complicités sont nombreuses.

6° Des troubles communistes se produisant aussitôt, des troupes d'Algérie sont appelées pour rétablir l'ordre.

Robert Martel souhaiterait la levée en masse des Européens d'Algérie, la mobilisation et le départ pour la métropole. C'est le franquisme.

7° Le général Cherrière donne l'ordre aux paras de débarquer, utilise les avions militaires disponibles, réquisitionne les appareils des lignes civiles. Les unités du Sud-Ouest font mouvement. Pas de difficultés prévisibles à Bordeaux, Lyon, Toulouse. Le général Cherrière monte sur Paris par la vallée du Rhône.

Dans la capitale, les anciens d'Indo, les légionnaires et réfugiés hongrois, renforcés des étudiants d'Algérie, d'éléments patriotiques, d'anciens combattants et de militaires, occupent les postes-clefs : Préfecture de police, Hôtel de Ville, Intérieur, Elysée. Le 7° arrondissement est encerclé.

« Nous démolirons pierre par pierre le Palais-Bourbon », annoncent les organisateurs de choc.

« C'est un monument historique. Pas de dégâts » recommande le général Chassin qui doit prendre la direction des opérations parisiennes après le raid de Saint-Etienne.

9° Le Directoire politico-militaire est installé.

Des deux côtés de la Méditerranée, outre les liaisons personnelles, les instructions et les renseignements sont transmis, par messages chiffrés, reçus à des adresses commerciales. Le code change de temps à autre. Pendant une période, l'organisation prend pour référence les lettres de l'alphabet. Cherrière est A, Martin B, ou vice-versa et ainsi de suite. Le nom du général Chassin, officier en activité, n'est pas révélé à Martel.

La création des unités territoriales

M. LEGROS se rend fréquemment en Algérie, où il pressent trois généraux, dont il reçoit des accueils variables. M. Legros s'entretient aussi, à de multiples reprises, avec un homme qui détient les clefs d'Alger : le colonel Thomazo.

Comme le général, le colonel est bonapartiste. De sentiments, car ni l'un ni l'autre ne sollicitent, à un moment quelconque, le prince Napoléon.

« Peut-être, plus tard... » dit, rêveur, le général Cherrière.

Le colonel Thomazo commande les unités territoriales. De quoi s'agit-il ?

Les U.T. ont été créées en 1955 par le général Cherrière en personne, afin de pallier le manque d'effectifs, d'employer les troupes régulières aux opérations, de les soulager des missions de surveillance urbaine. Le Gouvernement général résiste longtemps, ne voulant pas armer les colons.

Les U.T. comprennent bientôt 22.000 réservistes, domiciliés surtout à Alger, dans le Sahel ou la Mitidja. Chaque homme, mobilisé avec son grade de l'armée, est astreint à réserver quatre fois vingt-quatre heures par mois de service dans les unités, placées sous les ordres des commandants de secteur.

En dehors des heures de service, les armes sont déposées, enchaînées et gardées dans les gendarmeries ou mairies.

Le colonel Thomazo constitue, en outre, une unité territoriale blindée (U.T.B.), soit un escadron de chars Sherman (4 pelotons de 5 chars chacun). Cet escadron prend part à des opérations dans le bled.

Les U.T. ont contribué à sauver Alger au moment où le F.L.N. comptait y frapper un grand coup. Lorsque les bombes éclataient aux quatre coins de la ville, les réservistes en tenue de campagne étaient là, qui gardaient les points sensibles, qui escortaient chaque tramway, chaque autobus.

Mais il était fatal que, peu à peu, des arrière-pensées politiques vinssent se greffer sur l'utilisation de cette remarquable force supplétive.

Le colonel Thomazo dit à Cherrière:

→

(A. P.)

PIERRE JOLY.
« Le virus fatal. »

« Mon général, je suis à vos ordres. »

Sur les instructions du général Cherrière, Jean Thomazo prend contact avec Robert Martel et Crespin — étant entendu qu'à la moindre alerte, par message conventionnel, M. Legros arrivera.

Ainsi, tout le plan repose sur la spéculation suivante :

— Clash à Alger — Le général Cherrière prend la tête d'un Comité de Salut Public — L'armée est mise en face de ses responsabilités — Des troupes sont envoyées en métropole pour « rétablir l'ordre ». En vertu des dispositions légales sur l'état de siège, les généraux des régions suivent, de gré ou de force.

« Notre analyse était excellente », constatent, avec le recul du temps, et non sans raison, les frustrés du 13 Mai qui tirèrent les marrons du feu en se brûlant les doigts. *« Notre schéma était parfait. Hélas ! de Gaulle est intervenu. »*

A Salan, ancien chef du S.R. de 1937 à 1939, Gignac ne laisse à peu près rien ignorer.

Les Anciens d'Indo gardent une liaison permanente avec le commandement à Alger, où Gignac rencontre fréquemment Martel. L'état-major de l'association mis dans la confidence est réduit au minimum : le commandant Lassauzet et Maury, vice-présidents, Claude Dumont.

Premier vice-président, nourri de Maurras, le commandant Lassauzet, Saint-Cyrien, ancien méhariste fanatique du désert, a vogué vers l'Extrême-Orient en compagnie de Leclerc. Ayant quitté l'armée, établi colon à Marrakech, il devient l'ami des fils du Glaoui. Il est l'un des fondateurs de la « Cité catholique », symbolisée par saint Michel enfonçant sa lance dans la gueule du dragon pour y refouler la faucille et le marteau, le bonnet phrygien, la guillotine, le triangle franc-maçon. Le général Chassin milite aussi à la « Cité catholique ».

Revenu à Paris en 1957, Lassauzet devient le responsable de l'action parisienne, le chef d'état-major. Ce soldat n'entend se mettre qu'au service exclusif de l'armée. Un plan de mobilisation est arrêté, des points de rassemblement sont prévus, des équipes de la circulation routière sont constituées, en vue d'accueillir les paras sur les aérodromes et guider les convois à travers le dédale de la banlieue. Les Anciens d'Indo occuperont toutes les mairies d'arrondissement, où les municipalités seront remplacées par des Comités de Salut public, et ils enlèveront, avec le renfort du bataillon hongrois, l'Hôtel de Ville.

Les cadres reçoivent le manuel de la Contre-Révolution (3) : une brochure, ornée de la Croix et du Cœur, éditée à Liège, et dont l'origine remonte à des réseaux de la clandestinité, en 1943 : ni droite ni gauche, contre-révolution. Les « Cinq phases de la Révolution » de Trotsky sont longuement analysées. On y lit :

« La contre-révolution doit pouvoir compter sur la participation des grandes unités de l'armée régulière. Leur rôle est essentiel moralement, l'intervention de l'armée donne aux yeux de tout le pays son caractère national à la lutte. A priori, l'armée, qui n'est prisonnière d'aucune idéologie partisane, n'est déterminée par aucun autre intérêt que l'intérêt national. »

L'éditeur de cet ouvrage est un curieux colosse à barbe rousse, Pierre Joly, fils d'un consul belge. Cet ingénieur chimiste, devenu journaliste, a été président des étudiants communistes belges à qui, dit-il, il a inoculé « le virus fatal : le trotskysme ». Il est à peine francophile, mais le combat contre le communisme en Algérie l'intéresse, puisqu'il s'agit d'une bataille de la guerre universelle. Il adore l'intoxication et le travail de 2ᵉ Bureau. Il évite de justesse l'arrestation outre-Méditerranée, en 1957, mis à l'index par Lacoste et Salan.

3) Le 2 janvier 1958, venant de Belgique et se rendant en Allemagne dans la zone des troupes françaises, un lieutenant de réserve lyonnais, M. Pierre-Jean B..., fut arrêté, porteur d'une centaine de ces manuels et d'une liste d'officiers, avec l'indication des secteurs postaux, qui lui avait été communiquée par Pierre Joly.

Sur cet officier de réserve fut également saisi un manifeste, dont nous extrayons le passage suivant :

« Aujourd'hui, l'état-major civil et militaire de la contre-révolution vous demande d'attendre dans une préparation technique fiévreuse ce *jour J qui sera proclamé par des militaires de très hauts grades.* »

L'affaire relevant de l'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat fut portée devant un tribunal militaire.

● Vingt conspirateurs triés sur le volet

CEPENDANT, pour les réseaux Cherrière, l'année 1957 s'achève sur un coup dur.

A Paris, un général de subdivision, ancien des Commandos d'Afrique, commet des imprudences verbales. Le gouvernement, l'état-major général sont alertés. Une enquête très serrée est ouverte, qui ne donne pas grands résultats. Quelle est cette histoire de contre-révolution ?

L'affaire n'est pas éclaircie. Le mur de silence est épais.

Le général est déplacé.

A vrai dire, personne, en haut lieu, ne croit au complot. La police sait que les généraux Cherrière et Chassin s'agitent verbalement contre le système, mais ne perce pas le secret de l'organisation. Au demeurant, des policiers, membres de la « Cagoule », veillent à la constitution des dossiers et opèrent les sélections nécessaires.

Pendant cette période qui voit le développement des activités souterraines de la Cagoule et de la contre-révolution, les gaullistes ne gardent ni les bras croisés ni la bouche cousue. Par gaullistes, il convient d'entendre, en l'occurrence, un noyau de dirigeants ou de cadres de l'ex-R.P.F.

A la mi-janvier 1957, Biaggi invite des personnalités, triées sur le volet, à un échange de vues.

(Agip.)

J.-B. BIAGGI.
Les dossiers de plusieurs journalistes.

Son vaste appartement de l'avenue Victor-Hugo accueille une vingtaine de personnes.

« La situation actuelle, c'est l'histoire de Pétain en 1940 », expose le fougueux avocat. *« Le régime n'a plus de légitimité. » « C'est la politique de Laval sans l'excuse de la défaite et de l'occupation. »* Et de proposer la création d'un C.N.R. (Conseil National de la Résistance), d'une Haute-Cour de Justice : les dossiers de plusieurs hommes politiques, de journalistes sont là.

M. Michel Debré préside. Son amour de la France est passionné. Un seul être lui manque et tout est dépeuplé : de Gaulle.

Ses suggestions vont très loin, mais sa conscience ne peut transiger.

Des rives de l'Algérie, au cours des mois précédents, des sirènes militaires sont venues.

Le général Jacques Faure, beau soldat, beau sportif, couvert de « bananes » et sept fois champion de France de ski, slalome dans l'aventure et l'inconscience. Adjoint opérationnel de la division d'Alger, il estime qu'un seul moyen existe — la prise du pouvoir par l'armée — pour gagner la guerre subversive, en persuadant les musulmans que jamais la France ne quittera l'Algérie, Les affirmations du ministre résidant ? Elles sont insuffisantes, parce que le pouvoir politique reste soumis aux fluctuations parlementaires. L'armée tenant les rênes, les musulmans ne douteront plus de la volonté de la métropole. Tout changera.

Beaucoup de jeunes officiers, dont son fils, viennent trouver cet ancien commandant de l'Ecole de Saint-Maixent : *« Nous ne voulons pas nous faire tuer pour rien. En voilà assez »* (4), répètent-ils. Décidé à agir, à ne pas permettre en Algérie « le coup de l'Indochine », le général Jacques Faure « contacte », entre autres, le colonel Thomazo — qui met en état d'alerte les unités territoriales — et ses amis poujadistes d'Alger. Il projette de « foutre au gnouf » Robert Lacoste à l'occasion d'un prochain voyage officiel dans le Sud, d'arrêter tous les hauts fonctionnaires et les préfets : MM. Chaussade, Maisonneuve, Papon, Baret, etc.

A travers toute cette conjuration, la « Cagoule » intervient activement. Elle croit avoir trouvé en ce soldat fougueux autant que courageux son chef militaire pour l'Algérie.

Le général Faure confère, à Paris, avec Michel Debré, son ami, depuis l'époque de la lutte contre la C.E.D. Les entretiens ne sont pas positifs. De Gaulle aurait été interrogé :

« Reviendrez-vous si on a besoin de vous ?

— Je reviendrai si le Pays m'appelle. Je ne participerai à aucun mouvement. Je suis un homme seul. Je n'appartiens à personne. Je n'appartiens qu'à la France. »

Finalement, le général Faure quitte Paris, déçu :

« Je n'ai trouvé que des tartarinades. Ces hommes politiques sont extraordinaires : il faudrait leur apporter le pouvoir sur un plateau d'argent. Je vais m'arranger autrement », confie-t-il.

Avec une naïveté incroyable, il révèle, en toute confiance, ses plans à M. Teitgen, secrétaire général de la Police, qui enregistre, sur l'ordre de Lacoste, la conversation au magnétophone :

« Qui porterez-vous au pouvoir ?

— Salan.

— Il est d'accord?

— Non. Mais il se ralliera au plus fort. Il ne pourra pas faire autrement. Et nous enverrons des troupes en métropole pour que ça suive. »

On retrouve toujours ainsi la même spéculation : à l'heure H, mettre l'armée en présence de ses responsabilités, rétablir l'ordre en métropole.

La confiance du colonel Thomazo en Salan est totale : *« Croyez-moi,* dit-il, *au dernier moment, il se rangera à nos côtés. »*

Le général Faure lit à M. Teitgen une proclamation signée Salan — dont le commandant en chef ignore le premier mot, bien entendu.

Rappelé d'urgence à Paris, sur la demande du ministre résidant, J. Faure, dépouillé de son commandement, prend la toison du bouc émissaire et a l'élégance, vis-à-vis de ses complices, de garder un rôle muet. Ah ! si le général avait voulu tenir une conférence de presse, quel succès !

4) Le lieutenant Faure sera tué peu après.

● La rencontre Soustelle-Cherrière

LES remous de l'affaire Faure ne sont pas apaisés qu'éclate le coup de bazooka de l'affaire Kovacs. Le général Salan échappe à l'explosion dans son bureau du quartier général. Son collaborateur, le commandant Rodier, est tué.

Des personnalités politiques se trouvent mises en cause. L'affaire, très trouble, ne sera jamais éclaircie.

M. François Mitterrand, garde des Sceaux, met le nez avec beaucoup d'attention dans cette affaire et ne veut pas l'enterrer.

Craignant le pire, tous les mouvements activistes se mettent en veilleuse.

***« Mitterrand a retardé de six mois** notre préparation du 13 Mai »*, avons-nous entendu dire par ceux qui savent de quoi ils parlent. Les réunions s'espacent. Les discrets déjeuners de Pascal Arrighi, qui groupent de jeunes parlementaires ou des anciens parmi lesquels Valéry Giscard d'Estaing, François Valentin, Pierre André, Bokanowski, A. Armengaud, l'abbé Viallet, sont interrompus.

L'alerte passée, les rendez-vous sont de nouveau pris dans l'appartement de Biaggi. Jacques Soustelle, J. Foccart, ancien secrétaire général du R.P.F., Roger Frey, secrétaire général des républicains sociaux, Olivier Guichard, directeur de Cabinet du général de Gaulle, Léon Delbecque, de La Malène, bras droit de Debré, le colonel Battesti, Guy Ribeaud, Dumont, quelques syndicalistes — et, ultérieurement, Raymond Janot, Jean Mamert — ne sont pas laissés à l'écart. Un cercle plus restreint se retrouve au domicile de M. Blocq-Mascart.

A l'œil vigilant de Maxime Blocq-Mascart, il n'a pas échappé que deux mouvements se développent qui, comme les parallèles, ne se rencontreront jamais si une tentative de rapprochement n'a pas lieu. Le Conseiller d'Etat s'adresse donc au général Cherrière, qui, considère-t-il à la suite d'un voyage outre-Méditerranée, jouit d'un prestige certain dans l'armée d'Afrique :

(A.F.P.)
M. BLOCQ-MASCART.
Pour que les parallèles se rejoignent.

« Accepteriez-vous de rencontrer Michel Debré ou Jacques Soustelle ?

— Oui, bien que M. Soustelle, gouverneur de l'Algérie, m'ait fendu l'oreille ! Mais je consens à l'oublier. »

M. Blocq-Mascart et le général Cherrière ont récemment noué des relations à des conférences tenues par les principaux collaborateurs d'un mensuel à peine connu, le *« Télégramme de Paris »*, fondé par deux jeunes, Jacques Dauer, ancien para, fils d'imprimeur, et Michel Rodet. Au Conseil de direction siègent les généraux Navarre, Touzet du Vigier, Lanusse et M. Michel Debré qui publie un article relatif au Marché commun et à l'Euratom :

« Ces deux traités, écrit-il, sont illégitimes, quoi qu'il arrive. Dussent-ils être ratifiés par le Parlement, ils devront, un jour ou l'autre, être détruits. »

La rencontre Soustelle-Cherrière a lieu, rue Louis-le-Grand, au siège de l'U.S.R.A.F. (Union pour le Salut et le Renouveau de l'Algérie française). Chacun dit ce qu'il a sur le cœur. L'entretien est long, détaillé, minutieux. Le whisky est sur la table.

Indiscret, M. Legros aimerait connaître l'origine des fonds de l'U.S. R.A.F. D'autre part, toujours persuadé que de Gaulle ne veut plus revenir sur la scène politique, il aimerait savoir vers qui ou vers quoi J. Soustelle entend diriger ses pas.

Les deux interlocuteurs parlent ensuite du commandement militaire en Algérie. J. Soustelle souhaiterait éliminer Salan et verrait volontiers Cogny ou Descour, commandant la région de Lyon, à la tête de la X[e] Région.

« Mieux vaut garder Salan, répond Cherrière. *Nous avons le moyen de le toucher par Thomazo. Or, le gouvernement ne désignera pas forcément le successeur de notre choix. »*

J. Soustelle n'est pas du tout d'accord sur le plan d'envoi de troupes en métropole, en vue d'appuyer le mouvement qui sera déclenché à Alger. Pas de putsch. Son opinion est qu'à Paris, en présence du succès de l'opération algérienne dont il ne doute pas, le régime s'effondrera. De même, il ne veut pas retenir l'idée de dissoudre le Parlement. Il veut opérer par les voies légales.

En fin de compte, un *modus vivendi* est établi, les réponses aux questions du général étant reportées à une séance ultérieure. Cherrière s'en va. Il croit comprendre qu'une alliance est scellée, qu'au jour J., Soustelle et lui prendront l'avion d'Alger *« bras dessus, bras dessous, l'un s'occupant des affaires civiles, l'autre des affaires militaires »*. Pour la suite, on verra.

« Bien entendu, recommande Jacques Soustelle, *notre conversation reste absolument secrète. »*

Du fait des circonstances, les deux hommes ne devaient se revoir qu'après le 13 Mai, lorsque le général Cherrière dira : *« J'ai joué les cocus. »*

De Gaulle : « L'Armée ne m'aime pas »

L'ANNÉE 1957 meurt dans la confusion politique. L'an suivant enfantera le 13 Mai, mais peu d'hommes discernent une évolution très rapide : il faudra l'affaire de Sakiet, l'exécution par le F.L.N. de trois soldats français et la diffusion de rumeurs alarmistes, généralement fausses, touchant la situation diplomatique, pour que le Forum d'Alger devienne la Bastille du régime.

Dans sa Thébaïde, dans sa retraite dont les jours sont comptés, de Gaulle observe l'évolution de l'Armée, déclare qu'elle est excellente, mais qu'elle se mêle de choses qui ne la regardent pas, notamment en matière psychologique.

La jeune armée n'y va point par quatre chemins :

« De Gaulle a, par rapport à nous, le même retard que Pétain par rapport à de Gaulle en 1940. »

Trois mois avant le 13 Mai, de Gaulle, pour sa part, croit que la nation souffre d'une « fatigue collective ».

« La France vacharde », laisse-t-il tomber en piqué sur le képi de Cogny.

Il me donne un cours d'Histoire étonnant :

« En période normale, tout va à peu près bien : la rente se maintient, l'inspection des finances inspecte, les ministres offrent des déjeuners. Rien ne va plus lorsque les circonstances s'aggravent.

« Pour l'heure, les Français pensent à leur niveau de vie. Ce n'est pas une ambition nationale. Pendant ce temps, d'autres peuples pensent moins à leur niveau de vie, conquièrent le monde, et le conquièrent même sans se battre.

« Le ressort d'un peuple, c'est l'ambition. La France a eu successivement l'ambition de l'unité de ses frontières, de l'évangile de la Révolution, de la domination de l'Europe, de la Revanche, enfin de la Libération. Aujourd'hui, il n'y a plus d'ambition collective.

— Pourtant, dis-je, les jeunes Français sont d'une qualité que remarquent aussi bien le corps enseignant que le corps militaire...

— Les jeunes, évidemment ils ne sont pas vieux ! Mais voyez-vous, avant la guerre, les étudiants, les ouvriers vibraient, remuaient, ils étaient réceptifs ! Ils s'agitaient à propos de Sacco-Vanzetti ou de toute autre affaire. Je ne dis pas qu'ils agissaient toujours bien. Mais ils vibraient. Aujourd'hui, je vous mets au défi de faire bouger les étudiants, sinon pour les revendications touchant les restaurants universitaires. Je vous mets au défi de faire bouger les jeunes ouvriers, sinon pour les questions de salaires.

« Mais la France n'est pas tarie, conclut de Gaulle. *Le sursaut se produira, peut-être dans un demi-siècle. »*

Le 27 mars, il reçoit, rue de Solférino, les anciens combattants du C.A. N.A.C. Les délégués de dix-neuf associations, représentant un million d'A.C., sont réunis en cercle :

« Faute d'une prise de conscience de l'opinion, déclare de Gaulle, *il me semble impossible de revenir au pouvoir. Seule la pression de l'opinion, suscitée par les événements, peut amener le régime à céder la place à un autre, adapté à la conjoncture. »*

Mais il déclare aussi :

« ...Cette situation peut se prolonger pendant trente ou quarante ans, ce qui n'est rien dans l'Histoire d'une nation... De Gaulle, mort, sera peut-être plus utile à la France dans trente ou quarante ans que s'il prenait le pouvoir maintenant... Je suis prêt à me remettre à l'ouvrage, mais pas avec le système et ses hommes... Tous ces ministres, je les connais bien... Ils ne sont pas tous mauvais... Je les employais autrefois... Je ne serai pas l'homme d'un clan quel qu'il soit... Les Français ont souvent l'habitude de revenir à leur grandeur passée lorsque tout va mal... Cela va mal. Vous le sentez, puisque vous êtes là. Mais vous seuls avez compris. Jamais le Parlement ne me rappellera avant la catastrophe finale... La IV[e] République est incapable de faire la guerre ou de faire la paix, de combattre ou de négocier avec fruit... Mais la faiblesse de ce régime comporte une force : sa puissance d'inertie... Le régime est aidé dans cette résistance passive par l'apathie correspondante de l'opinion...

« Cependant, un léger réveil semble se manifester depuis deux ans. Si cette prise de conscience de l'opinion devait se confirmer, si sous la pression des événements et de la paralysie progressive du régime, elle devenait irrésistible, je ferais face à mes responsabilités et je reprendrais en main les rênes de la nation.

« Mais je ne tiendrais pas compte des partis. »

Et l'orgueilleux solitaire, qui avait d'abord refusé de recevoir les A.C., martèle mot par mot, une superbe formule :

« La droite ignore ce qu'est la nécessité de la générosité et la gauche se refuse à la nécessité de la puissance. »

S'étant fait donner un compte rendu oral de l'audience, le général Cherrière retient une seule phrase simplifiée :

« La situation actuelle se prolongera pendant trente ou quarante ans. »

Donc, le champ est libre pour les contre-révolutionnaires.

Avril : de Gaulle ne se découvre pas d'un fil en paroles publiques. En revanche, les audiences sont nombreuses, accordées à des compagnons, à des personnalités de la droite ou de la gauche, de l'extrême-droite ou de l'extrême-gauche.

MM. Pierre Cot et Emmanuel d'Astier de La Vigerie précèdent ainsi Delbecque.

« Mon général, j'arrive d'Algérie et je viens vous dire que la situation s'aggrave. Alger vit dans un complot permanent. Tout le monde s'agite : les extrémistes de tout poil, les néo-fascistes, les poujadistes. Ils sont très excités et prêts à tout. Je crains un coup de force. Ils appelleront Poujade, un général à cinq étoiles, ou le prince Napoléon.

— Vous exagérez, Delbecque.

— Je ne crois pas, mon général. Regardez ce qu'a réussi à tenter le général Faure. Cela me paraît très significatif. Nous gaullistes, allons-nous rester passifs ? Et puis, l'armée bouge...

— Vous voulez dire quelques éléments de l'armée...

— Non, mon général, toute l'armée est inquiète. D'autre part, je tiens à vous indiquer que de nombreux Musulmans, de nombreux militaires réclament votre retour au pouvoir.

— L'armée ne m'aime pas... Participe-t-elle beaucoup à l'action dont vous me parlez ?

— Pas toute l'armée, mais certains chefs militaires.

— De toute façon, les Français d'Alger, eux, ne feront jamais confiance à de Gaulle !

— Si les événements voulaient cependant que l'on en appelle à votre arbitrage, seriez-vous décidé à sortir de votre retraite et de votre silence ? Si, à la suite de circonstances très graves, l'armée, le peuple vous appelaient, répondriez-vous oui ? »

De Gaulle se tait l'espace d'un instant, lance sa tête en arrière et, altier, marque ses distances :

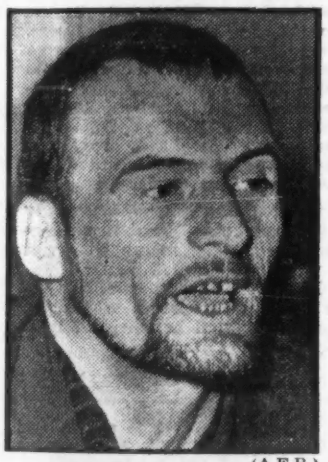
« Delbecque, j'ai toujours eu l'habitude de prendre mes responsabilités. »

Donc, il s'agit de travailler d'arrache-pied pour provoquer un appel venant du peuple d'Algérie — et aussi de l'armée.

Il est clair, d'autre part, que de Gaulle ne veut pas entendre parler de putsch.

Il y a longtemps que le général m'a dit ce qu'il en pensait :

« Le pronunciamiento est un acte de décadence. Evidemment en 1945, j'aurais pu appeler Leclerc et mettre l'Assemblée à la porte ! Cela ne nous eût menés à rien ! On ne peut pas se substituer à un peuple. On ne peut que servir et épouser un mouvement populaire. »



(A.F.P.)
PIERRE LAGAILLARDE.
Réunions tous les soirs.

Un pacte important est scellé entre deux hommes : Léon Delbecque et le colonel Thomazo.

Delbecque ne peut se permettre de laisser hors de son jeu le commandant des Unités territoriales, dont il connaît les attaches avec les réseaux Cherrière-Martel (5). La véritable force civile d'Alger, c'est l'armée secrète du Cœur et de la Croix. Si l'on a contre soi, outre les poujadistes armés, les contre-révolutionnaires appuyés par les U.T. et leurs chars, inutile de lever le petit doigt.

Quant au camp du général Cherrière, il ne reste pas inactif. Robert Martel et son adjoint Crespin confèrent à Paris avec l'état-major de la contre-révolution. Destinée à s'opposer au gouvernement que tente de former M. Pflimlin, une action de masse est prévue à Alger entre le 8 et le 13 mai. Mais Delbecque demande l'unité de toutes les formations nationales, lui-même voulant prendre une initiative dans le même sens et aux mêmes dates. Cherrière dit d'abord « Non », puis, plus ou moins contraint, se ralliera au choix du 13.

A Alger, *« entre le 26 avril et le 13 mai,* dit Robert Martel, *nous nous sommes réunis presque tous les soirs, réunions groupant: pour les militaires, le colonel Thomazo ; pour les U.F.F. (poujadistes), le D[r] Lefèvre, Goutailler, Ortiz; pour la contre-révolution, Martel et Crespin ; pour les étudiants, Lagaillarde. »*

(A suivre)

(5) Pendant plusieurs semaines Robert Martel l'apprendra ici — le courrier des contre-révolutionnaires fut photocopié et déchiffré.

(Copyright « L'Express » et Plon-Paris. Tous droits réservés.)

JUSTICE

Jaccoud, par un psychiatre

● ***Comment comprendre, s'il a tué Charles Zumbach, le comportement de Pierre Jaccoud ? La parole est à un psychiatre.***

L'AFFAIRE Jaccoud, le spectacle de cet homme physiquement et moralement délabré, tombé d'un coup hors du monde, a brusquement étalé aux yeux du public ce que tant de gens s'efforcent encore d'ignorer : que la « réussite sociale » n'a aucun rapport avec la réussite d'une vie et camoufle souvent l'échec profond.

Le portrait de Pierre Jaccoud que les psychiatres ont tracé devant la Cour de Genève, ne pourrait-il pas être, à quelques détails près, celui de beaucoup d'hommes connus, chargés d'honneurs et de responsabilités, qui, eux aussi, dorment mal et souffrent de l'estomac ?

« Elevé dans un milieu favorable... Grand travailleur... Intelligence supérieure à la moyenne. Vie amoureuse tumultueuse. Trop occupé pour se consacrer à sa femme et à l'éducation de ses enfants... Liaisons indécises. Il ne se décide pas à choisir entre sa femme et Linda Baud.

« Caractère moralisateur. Son souci dominant était de réussir dans la vie... Manque de confiance constant en lui-même et même en sa valeur professionnelle. A toujours besoin d'être soutenu, compris, apprécié... Son aspect dominant, c'est d'être théâtral. Il joue toujours un rôle... Ce qu'il aimait, surtout, c'était de diriger, de commander. C'est un être pathétique. »

Voilà ce qu'ont dit les experts.

Ceux que l'on pourrait reconnaître dans ce portrait sont-ils pour autant des assassins en puissance ou, pour le moins, capables de se conduire, dans certaines circonstances, avec la même incohérence et la même bassesse que Jaccoud ?

Quelles peuvent être les sources d'un tel comportement ?...

Nous avons demandé à un excellent psychiatre français qui, selon les règles de sa profession, désire conserver l'anonymat, de répondre à quelques-unes des questions qu'il est difficile de ne pas se poser à ce sujet. Et qui dépassent de beaucoup « l'affaire Jaccoud ».

L'Express. — Des psychiatres se sont livrés à des expertises afin d'analyser la personnalité de Pierre Jaccoud. Que pensez-vous de l'expert en psychiatrie ?

LE PSYCHIATRE. — Le rôle du psychiatre est d'aider le malade. Lorsqu'il dépose ses conclusions à un procès, il est dans une situation fausse. D'abord parce qu'il est commis pour effectuer son travail ; ensuite parce que l'individu qu'il examine est supposé coupable, et que, face à celui-ci, il représente la justice ; enfin, parce qu'il ne peut aider l'accusé que si celui-ci avoue.

Cela étant, une expertise psychiatrique est indispensable, mais encore plus difficile à effectuer qu'une expertise hématologique, par exemple. Un expert digne de ce nom vit un drame, tant sa responsabilité est grande. En outre, il n'y a pas de science psychiatrique pour cette raison que la psychiatrie est l'analyse d'une relation ; elle est un art qui se fait à deux et ne consiste jamais qu'à analyser l'impression que quelqu'un fait sur vous.

— Que pensez-vous des expertises effectuées au procès de Genève ?

LE PSYCHIATRE. — Ce qui m'a frappé dans l'opinion des experts suisses, c'est un certain mécanisme, une certaine artificialité. Autrement dit, on a sacrifié à l'objectivité en laissant échapper la subjectivité de Jaccoud, si bien que sa conduite criminelle — s'il est criminel — n'a pas été expliquée. Je dis bien « s'il est criminel ».

— Mais ne peut-on circonscrire, au moyen de certaines données objectives, ce réduit où se terre la subjectivité ?

LE PSYCHIATRE. — Il y a des données médicales, certes. Si Jaccoud était atteint d'une maladie cérébrale, on pourrait accuser une névrose... Sans doute a-t-on effectué un encéphalogramme, mais je suppose que cela n'a rien donné. On doit tenir compte également du cadre social dans lequel vivait Jaccoud. Là, on a une sorte d'optique balzacienne et on observe la trajectoire que l'individu a accomplie dans son milieu. De ce moment, il faut essayer de se jeter à l'eau et de revivre l'expérience de l'accusé comme si elle était votre propre expérience. On quitte le domaine de la science ; mais si la psychologie d'un Balzac ou d'un Dostoïevsky est tellement plus vivante que celle des psychiatres, c'est parce que ces deux romanciers ont opéré ainsi. On considère assez volontiers que les psychiatres sont eux-mêmes un peu fous. La vérité, c'est qu'ils ont la possibilité de vivre la folie de l'autre et, à mon sens, une personne parfaitement saine ne peut être un bon psychiatre. Que savez-vous du vertige, si vous ne l'avez jamais éprouvé ?

— Si je vous demande donc de vous « jeter à l'eau » et d'essayer de m'expliquer le vertige qui a pu saisir Jaccoud...

LE PSYCHIATRE. — Dans l'hypothèse d'un Jaccoud criminel ?

— Oui.

LE PSYCHIATRE. — C'est un homme d'une sensualité violente. Il pourrait être devenu criminel pour avoir réprimé cette sensualité. D'habitude, la sensualité est première ; ensuite, l'ambition la supplante. Chez Jaccoud, il semble que ce rythme normal ait été inversé. Cela lui a rendu la vie impossible. Il a compris que l'une ou l'autre allait lui échapper. D'où une psychose passionnelle qui a pu le conduire au meurtre.

— Il avait su pourtant remarquablement conduire son ambition.

LE PSYCHIATRE. — Oui, mais au cours de sa liaison avec Linda Baud, on ne peut pas dire que certains de ses actes soient ceux d'un citoyen organisé. Ses actes se dérèglent selon une sorte de crescendo. Notez que, dans cette optique, et toujours en supposant Jaccoud criminel, il eût été normal que ce crescendo se terminât par son aveu parce qu'il se rendait compte.

(Dalmas.)

Me PIERRE JACCOUD.
« Que savez-vous du vertige si vous ne l'avez jamais éprouvé ? »

Le refus de l'aveu

— Alors pourquoi, au bout de ce crescendo, le refus de l'aveu ?

LE PSYCHIATRE. — Parce qu'il est peut-être redevenu, après le meurtre, le Jaccoud intégré à son milieu social, le Suisse probe et irréprochable. La mort de M. Zumbach ne valant pas pour lui l'aveu d'un meurtre. Sa psychose passionnelle a pu l'entraîner jusqu'au meurtre sans que, pour cela, il ait perdu la raison. Evidemment, nous posons là le problème de tout criminel. Un criminel, au moment où il commet son crime, est-il responsable ? Ça se discute... Cette position est évidemment intenable sur le plan de la justice.

— S'étant ainsi « récupéré » après le meurtre, cela expliquerait son acharnement à nier et à se défendre.

LE PSYCHIATRE. — N'oubliez pas non plus qu'il a pu être repris par sa profession d'avocat. Son métier est de défendre des coupables, voire des criminels... Quel client plus « idéal » que soi-même ! Brusquement, en lui, l'avocat l'emporte. Au président qui lui dit : « Je vous en prie, ne plaidez pas ! », il répond dans un élan : « Ah ! si je le pouvais ! ».

— Tant « l'affaire » le passionne de l'extérieur.

LE PSYCHIATRE. — Tant il aimerait être l'avocat de ce Jaccoud qu'il est. D'où refus de l'aveu.

Trois femmes sublimes

— Comment expliquez-vous qu'un homme « de sa qualité » ait pu envoyer les lettres anonymes qu'on a lues à l'audience ?

LE PSYCHIATRE. — C'est un besoin de dire barré. Il avait envie d'insulter, de traîner dans la boue, mais il était Me Jaccoud et il lui était impossible de le faire. Impossible de descendre jusque là. Alors, il écrit des lettres anonymes.

— Et les photos de nus ?

LE PSYCHIATRE. — Un besoin de renforcement cérébral devant une sexualité qui allait s'affaiblissant. Une manière de vaincre aussi des inhibitions d'ordre moral. Le besoin, pour lutter contre des interdits moraux, d'excitations supplémentaires.

— Son épouse, sa maîtresse ont déclaré qu'il était impossible qu'il fût le criminel et l'ont défendu.

LE PSYCHIATRE. — Cela ne prouve rien. Toutes les deux l'aiment. Ensuite, nous sommes devant une cour d'assises. Il y a là du théâtre ; la volonté de jouer les personnages sympathiques. Sa mère, son épouse, sa maîtresse, les trois femmes ont été « sublimes ». C'est parfaitement normal.

— Pour expliquer son refus de l'aveu, ne pourrait-on pas avancer ceci : il va pour tuer André Zumbach, son rival, puis il y a un « raté » et il tue le père. Or, tuer son rival venait au terme de ce crescendo dont vous parliez tout à l'heure avec, au bout, l'effondrement et l'aveu. Tuer le père, au contraire, c'est en quelque sorte l'accident, l'accident bête. D'où refus obstiné d'avouer ce crime dont il n'a pas voulu puisque la victime en est fausse.

LE PSYCHIATRE. — Peut-être... Encore qu'à mon avis, même s'il avait tué sa vraie victime, il n'aurait pas avoué. Pour les raisons que je vous ai dites : il récupère après le meurtre le Jaccoud social, il se souvient qu'il est avocat, etc.

Sur les nerfs

— On a fait état de son calme, avant comme après le meurtre. Et c'est vrai, tous les témoignages l'ont confirmé, il était remarquablement calme, compulsait ses dossiers...

LE PSYCHIATRE. — Qui vous dit qu'il n'avait pas envie de les déchirer ? Tout, dans son comportement, prouve qu'il vivait sur les nerfs, qu'il tenait sur les nerfs, comme on dit. C'est ce genre d'individu qui fait toujours preuve du calme le plus étonnant avant ou après l'acte le plus étonnant.

— Comment expliquez-vous qu'il se soit rendu chez les Zumbach avec tout un arsenal : revolver, poignard ?...

LE PSYCHIATRE. — C'était un lettré, un imaginatif. L'idée de meurtre est plus liée au poignard qu'au revolver. Le revolver, c'est abstrait, c'est comme la guerre presse-boutons. Le poignard traduit la haine, la volonté homicide à l'état pur.

— Comment expliquez-vous l'intérêt que soulève ce procès ?

LE PSYCHIATRE. — Il y a la joie sadique de voir un homme tomber de très haut, une volonté d'abaissement...

— Accepteriez-vous d'être expert devant une cour d'assises ?

LE PSYCHIATRE. — Jamais. Et notez encore une fois que tout ce que je vous ai dit se situe dans l'hypothèse de Jaccoud criminel. S'il a tué, on peut dire, etc. Mais a-t-il tué ? Je n'en sais rien et n'ai pas d'opinion.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● Semaine américaine: Les « Tropiques », interdits, de Henry Miller, seront publiés aux Etats-Unis. — La « Beat Generation » aborde en France. — James Jones a choisi Saint-Germain-des-Prés.

COMME chaque mois, « L'Express » publie ici la liste des dix plus grands succès de librairie au cours du mois écoulé.

Etablis selon des sondages forcément partiels (il y a 15.000 points de vente en France) mais dont nous avons pu vérifier, auprès des éditeurs, qu'ils donnent des indications précises, les résultats de janvier apportent une surprise : moins de six semaines après les « Prix », seul « Le Dernier des Justes » continue à figurer parmi les succès. La vente de tous les autres romans couronnés en novembre et décembre a déjà baissé. C'est là un phénomène tout à fait inhabituel.

★

DEPUIS 1934, la censure américaine a interdit la publication des « Tropiques » de Miller. Pourtant plus de 200.000 exemplaires des « Tropiques du Cancer » et du « Capricorne » ont été vendus en France aux touristes américains, de plus en plus portés à considérer Miller (d'ailleurs membre de l'Académie des Arts et Lettres depuis 1958) comme l'un des grands hommes de la littérature américaine.

Les éditions « Grove Press », fortes de la victoire remportée contre la censure au sujet de « Lady Chatterley », ont proposé à Miller de publier les « Tropiques » pour la première fois aux U.S.A. Craignant d'être à nouveau poursuivi pour immoralisme, Miller a longuement hésité, puis accepté l'offre de Grove Press et une avance de 50.000 dollars avec laquelle il a l'intention de payer les frais d'un séjour de six mois au Japon vers l'époque où paraîtra l'édition américaine de ses œuvres...

En France, Henry Miller publie cette semaine « Nexus », le troisième volet de sa « Crucifixion en rose », aux éditions Corrêa.

D'autre part, un texte inédit de Miller, « Ionesco et moi », paraîtra en avril dans la revue « Two Cities », fondée il y a un an par Jean Fanchette, un jeune poète de vingt-sept ans (Prix Fénéon 1959), originaire de l'île Maurice.

« *C'est peut-être*, dit Fanchette, *parce que je suis bilingue* (l'île Maurice est une île britannique dont les habitants parlent français) *que j'ai voulu dans cette revue montrer les interférences, établir une confrontation entre des écrivains de langue française et anglaise. Par exemple, Beckett écrit en français, Durrell est beaucoup plus connu en France qu'en Grande-Bretagne* (où « Justine » n'a tiré qu'à 6.000 ex.). *Notre revue est vendue à Paris, Londres et New York et tire à 5.000 exemplaires. Un éditeur anglais et un éditeur français ont déjà voulu l'acheter. Mais je refuse.* »

LES SUCCÈS DE JANVIER

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de janvier :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classement de décembre
1	Albert Camus	*L'ensemble de l'œuvre*	Gallimard	
2	Tomasi di Lampedusa	*Le Guépard*	Le Seuil	3ᵉ
3	André Schwarz-Bart ..	*Le Dernier des Justes*	Le Seuil	1ᵉʳ
4	Jacques Fauvet	*La IVᵉ République*	Fayard	5ᵉ
5	Lawrence Durrell	*Mountolive*	Corrêa	9ᵉ
6	Léon Uris	*Exodus*	Laffont	8ᵉ
7	J.-R. Tournoux	*Secrets d'Etat*	Plon	
8	Jean Anouilh	*Becket*	Table Ronde	6ᵉ
9	Charles de Gaulle	*Le Salut*	Plon	2ᵉ
10	Georges Conchon	*La Corrida de la Victoire*	Albin Michel	

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des libraires suivants : Paris : « Au Chariot d'Or », 14 bis, avenue Bosquet (7ᵉ). — Cidini, 43, avenue Secrétan (19ᵉ). — Max. Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe (16ᵉ). — Flammarion, 25, boulevard des Italiens (2ᵉ). — Galignani, 224, rue de Rivoli (1ᵉʳ). — Gallimard, 15, boulevard Raspail. — Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — Lettre Ouverte, 213, rue de la Convention. — Robert Marin, 16, boulevard Haussmann (9ᵉ). — Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel (5ᵉ). — Stock, place du Théâtre-Français (1ᵉʳ). — Tschann, 84, bd du Montparnasse. — Librairie Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — *Bordeaux:* A l'Ecritoire d'Or, cours G.-Clemenceau. — Mollat, 15, r. Vital-Carles. — *Grenoble:* Librairie de l'Université, 2, square des Postes. — *Lille:* Le Furet du Nord, 11 et 13, place du Général-de-Gaulle. — *Lyon:* Demortière, 8, place Bellecour. — La Proue, 15, rue Childebert. — *Montpellier :* Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem. — Foch, 11, rue Foch. — *Rennes :* Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche. — *Saint-Etienne :* « L'Astrée », 14, rue du Général-Foy. — Plaine, 27, avenue de la Libération. — *Strasbourg :* Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange. — Berger-Levrault, 22, place Broglie.

UN numéro spécial de « Two Cities » sera consacré à des textes inédits, écrits sous l'influence de la marijuana, par des écrivains de la Beat Generation, tels que William Burroughs (auteur d'un livre sur la drogue, « The Naked Lunch ») et Gregory Corso, grand poète du mouvement.

Les textes de G. Corso donneront au public français, avec « Sur la route », de Jack Kerouac, qui sort ce mois-ci chez Gallimard, une première idée de la « Nouvelle Ecole » américaine.

Un échantillon du style de Corso :

« *...Quelle fourmi en attente, calculatrice, oserait s'amputer de son état de fourmi, comme l'homme de son état d'homme ? L'esprit de l'homme fouille toute chose, comme une torche la nuit, et voit plus loin qu'un insecte sans futur.*

« *O Roi Agamemnon ! Hommes mortels ! l'homme immortel est la plus ténébreuse folie de l'homme. L'homme est fou. Ainsi fut-il créé ! Et cette folie le porte au-delà de la lucidité des choses en marche.*

« *L'Espace donnera raison à l'homme contre le verdict du Temps.* »

★

SAMEDI dernier, M. Georges Roditi, directeur littéraire des « Presses de la Cité », recevait dans son salon Louis XIII, en l'honneur de la publication du « Pistolet », le troisième roman de l'auteur du célèbre «Tant qu'il y aura des hommes», James Jones.

Dès vingt-six ans, James Jones fut un auteur populaire, malgré la violente satire contre l'armée américaine que contenait ce premier ouvrage.

« *Je n'ai pas aimé le film. A la fin, l'officier brutal qui, dans le livre, était promu général, est remplacé dans le film par un « bon » officier*, m'explique James Jones, 39 ans, qui ressemble à un James Cagney sympathique, assez imaginable pourtant, avec son menton volontaire, dans le rôle d'un officier brutal... *Mon dernier livre c'est l'histoire d'un pistolet sans « papiers » que trouve un homme après le bombardement de Pearl Harbor. La panique et la confusion sont telles que chacun rêve de s'emparer de l'arme pour se défendre contre les Japonais. L'arme devient le symbole du Salut —tout comme peuvent l'être l'amour, la politique ou la religion — et pour l'obtenir, ils tricheront, mentiront, assassineront...* »

James Jones, que l'on peut rencontrer presque tous les soirs, au nouveau bar en vogue de Saint-Germain-des-Prés, « Le Nuage », vit à Paris depuis deux ans, et a l'intention de rester en France, « où l'atmosphère est plus favorable aux écrivains ».

★

C'EST également l'avis de Bruce Lowery, 28 ans, qui vint en France en 1952, grâce à une bourse Fulbright, et qui y est demeuré depuis. Il est assistant d'anglais au lycée Henri IV.

Ce jeune Américain qui, dès l'âge de 12 ans, ressentit une attirance pour la France, à la seule vue d'une salle de meubles Régence, dans le musée de Kansas City, et qui revit trente fois « Carnet de bal » à la cinémathèque de la même ville, a écrit directement en français son premier roman, « La Cicatrice », qui paraît chez Corrêa ce mois-ci.

« *Les revues américaines ont toujours refusé mes contes. Je me suis dit : ce que j'écris ne plaît pas aux Américains, alors je vais l'écrire en français, car j'avais remarqué que les Français s'intéressaient à mes histoires. Un certain sentimentalisme est mal vu aux U.S.A.* » me dit Bruce Lowery, qui a un magnifique regard vert glauque, le teint mat, une haute stature un peu voûtée et, au-dessus de la lèvre supérieure, cette cicatrice, qui fut le drame de son enfance et de son adolescence, et fait l'objet de son roman.

A cause de ce signe, le héros, le petit Jeff, est victime des persécutions de ses camarades de classe, de « *cette cruauté vraiment terrible qui part des entrailles, cette espèce de sadisme naturel qui sont le propre d'une certaine catégorie d'individus aux U.S.A. et ailleurs* ».

En fait, l'on est frappé, en lisant ce livre, de voir à quel point les destins des minorités se ressemblent. Tout y est : le complexe de culpabilité, le sentiment d'infériorité, le rôle de bouc émissaire, etc. Tout le schéma des persécutions raciales ou religieuses est clairement retracé, dans ce livre sincère, émouvant, direct qui semble être une autobiographie à peine romancée.

★

CHEZ Julliard, Annabel sort son second roman « L'Amour quotidien », au moment où Bernard Buffet expose à la Galerie David.

Après « Comme tout le monde », où l'on buvait sec et prêtait volontiers son corps, Annabel prend le tournant de la respectabilité, et « L'Amour quotidien » pourrait être publié en feuilleton dans « La Veillée des Chaumières », sous le titre « Apologie du mariage ».

Exemples :

« *L'amour physique, allié indispensable du jeune couple, brisait facilement ce que les raisonnements n'avaient pu vaincre.* »

... « *L'obéissance que tu as jurée à Jean-Pierre, loin d'être la discipline du soldat vis-à-vis de son supérieur, est le don total de soi.* »

« *Je n'ai plus d'amis et je n'en veux plus. Je ne m'offrirai ce luxe que lorsque je serai certaine d'être devenue ta femme avec tout ce que cela implique d'amitié, de confiance, d'intimité... Etre ambitieux est maintenant ton rôle, le mien étant d'être fière du mari à qui j'ai promis obéissance.* »

ANNE-MARIE DE VILAINE.

BRIGITTE GROS

Véronique dans l'appareil

roman féminin, roman politique ...

1 vol. 9 NF.

JULLIARD

Pas une Revue... Pas un Digest... AUTRE CHOSE

un Festival Mensuel de la Fiction avec

des nouvelles, des romans, des variétés historiques et littéraires, des pièces de théâtre

Les œuvres libres

REVUE MENSUELLE

288 pages 3 NF

au sommaire du numéro de février

GUY DE MAUPASSANT — Lettres à son médecin, présentées par Pierre Borel

YVES GROSRICHARD — Rencontre à Lima

NOËL CALEF — Le barbier de Messine

LOUISE WEISS — Mes premières journées en Chine populaire

EUGÈNE O'NEILL — Long voyage vers la nuit, adaptation de Pol Quentin

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

DELTEIL

FRANÇOIS D'ASSISE

Une réponse à l'angoisse de l'homme moderne.

Flammarion

Reliez vous-même vos livres

Il est facile de devenir rapidement et **par correspondance** un relieur expérimenté. Chez vous, pendant vos heures de loisirs, vous aurez la joie de voir votre bibliothèque s'embellir et émerveillerez vos amis en reliant pour eux. Contre trois timbres à 0,25 NF, l'**INSTITUT ARTISANAL DE RELIURE,** 5 bis, cité Malesherbes, PARIS (9e), vous enverra sa magnifique brochure : **« Relions nos livres ».**

JORGE AMADO

P.S. SEGHERS

Gabriela

fille du Brésil

best-seller du ROMAN sud-américain

UNE NOUVELLE MÉTHODE SOVIÉTIQUE POUR DÉTECTER LE CANCER

Depuis plusieurs années, un obscur médecin de Moscou, le docteur OBELNITZKY a mis au point une méthode entièrement nouvelle de détection du cancer. Au début, personne n'y croyait, mais l'expérience devait prouver que si l'on avait écouté le docteur OBELNITZKY, plusieurs victimes de la terrible maladie auraient pu être sauvées.

Comment ce docteur a-t-il mis au point sa méthode malgré la réticence des pouvoirs publics ? C'est ce que vous saurez en lisant le numéro spécial de février de la revue « **France-U.R.S.S.** » consacré aux sciences et à la médecine soviétiques, la prévention contre la grippe, les dragées anti-polio, les greffes extraordinaires du professeur DEMIKHOV, les étonnantes utilisations de l'ultra-son.

En vente partout : **1 NF** ou à la revue :

« FRANCE-U.R.S.S. »

Service : (E) 8, rue de la Vrillière - PARIS-1er

JORGE AMADO

P.S. SEGHERS

Gabriela

fille du Brésil

best-seller du ROMAN sud-américain

ENTRETIEN

Friedrich Dürrenmatt

L'auteur de « La visite de la vieille dame » prévoit la mort du roman policier.

Au moment où le procès Jaccoud continue de passionner l'opinion, un roman, « La Promesse », remet en question les méthodes utilisées pour la recherche « scientifique » de la vérité. Son auteur, le Suisse Friedrich Dürrenmatt, est l'un des plus importants écrivains de la littérature allemande actuelle. Il n'a que trente-neuf ans, mais ses pièces sont jouées dans le monde entier, à Moscou, à Tokyo, à New York. (A Paris, sa « Visite de la Vieille Dame » obtint, il y a quelques années, le Prix Molière.) Dans chacune de ses œuvres, il dénonce les mystifications du monde moderne, avec un humour baroque. A l'occasion de la publication de « La Promesse » (Albin Michel), Frank Jotterand, directeur de « La Gazette Littéraire de Lausanne », a eu, pour « L'Express », un entretien avec Friedrich Dürrenmatt.

Friedrich Dürrenmatt habite, au-dessus de Neuchâtel, une maison en bordure de la forêt. L'hiver, le vent secoue les arbres, des chiens aboient au loin. Un vrai décor de roman policier. Mais l'auteur de « La Promesse » ne croit pas à ce genre de littérature.

FRIEDRICH DURRENMATT. — N'oubliez pas que le sous-titre de mon livre est « Requiem pour le roman policier ». J'analyse le personnage du détective, une des figures les plus populaires de notre époque...

— Et vous le trouvez désuet ?

F. DURRENMATT. — Je pense qu'il retarde de cent ans ; le premier détective est né en 1840, sous la plume d'Edgar Poe, dans « Le double assassinat de la rue Morgue ». Il s'appelle Auguste Dupin et prétend que l'analyse scientifique des faits mène nécessairement à la découverte du coupable. Dans « La Promesse », j'imagine un inspecteur, Matthieu, qui recourt à cette méthode. Il reconstitue les habitudes de l'assassin à partir de très légers indices, lui dresse un piège et l'attend de pied ferme, comme Dupin attend son tueur. Mais voici la différence : chez Edgar Poe, le meurtrier est exact au rendez-vous. Dans mon roman, il ne vient pas.

— L'inspecteur Matthieu s'est trompé ?

F. DURRENMATT. — Non, mais il est arrivé une chose imprévisible : l'assassin est mort en route, d'un accident de voiture. Or, dans les romans policiers, il ne saurait y avoir de ces « stupides accidents ». Le détective prévoit tout, il domine la réalité, il commande au ciel et aux choses. Je prétends au contraire que la vie est pleine de hasards.

— D'où vient alors le succès du roman policier ?

F. DURRENMATT. — Il flatte le goût du public, en illustrant deux mythes anciens : le détective représente le bon chevalier qui, tel Lancelot, assure le triomphe du bien sur le mal ; et il flatte le lecteur en lui donnant l'impression que l'esprit humain est infaillible. N'oubliez pas que le détective date de l'époque positiviste, où l'on croyait dur comme fer à la science. Conan Doyle, qui reprendra le personnage de Dupin en lui ajoutant la pipe de Sherlock Holmes, réussira à recréer le portrait d'un homme à partir d'un cheveu aussi facilement que Cuvier dessinait un animal d'après des débris d'os. Aujourd'hui, l'homme de science est plus humble, plus circonspect. Le gros public, comme toujours, retarde et demeure attaché à ses vieilles croyances.

— Pour vous, le monde est donc livré au hasard, à l'absurde ?

F. DURRENMATT. — Le monde n'est sans doute pas absurde, mais le savant sait que nous manquons des moyens nécessaires pour en donner une explication totale, absolue. Ce qui est vrai pour les sciences exactes ne devrait-il pas s'appliquer mieux encore à l'étude des rapports entre les êtres et le monde ? Dans ce domaine, une vérité générale n'a pas de valeur particulière. Vous pouviez imaginer, avant de venir chez moi, que je vous prierais de vous asseoir dans ce fauteuil, que je vous verserais du vin. Vous ne pouviez deviner ni la couleur du fauteuil ni le nom de ce vin.

J'aurais pu, cependant, deviner à coup sûr que ce bordeaux serait de grande cuvée. Dürrenmatt, dans ses livres, décrit des repas somptueux arrosés de nectars qu'il choisit lui-même dans le Bordelais où habitent des parents de sa femme.

— Vous reprenez, je crois, une idée semblable dans une de vos pièces, « Romulus le Grand », créée en français par le Centre dramatique de l'Est.

F. DURRENMATT. — Oui, je voulais montrer qu'on ne peut jamais deviner le visage, ni le caractère de l'autre... L'empereur Romulus est prêt à livrer aux Barbares l'empire décadent, dans l'espoir qu'un sang neuf lui rendra sa vigueur. Pour les besoins de sa cause, il imagine un chef ennemi farouche, cruel. Or, ce chef arrive, et c'est Odoacre, un monsieur paisible, passionné d'élevage de poules, comme Romulus ; il n'a qu'un désir : se débarrasser de ses conquêtes en les cédant à l'empereur romain.

Je songe à l'ébahissement des Russes et des Américains lorsqu'ils découvrent ainsi qu'après tout ils se ressemblent. Tant de politiciens nous décrivent des ennemis sanguinaires, imaginaires, dans la seule intention d'exploiter nos terreurs...

— Il me semble pourtant qu'un de vos personnages est capable de prévoir l'avenir et les réactions d'autrui.

Dans « La Visite de la vieille dame », votre milliardaire, grâce à son argent, peut mener l'action à sa guise, acheter les consciences, et lorsqu'elle quitte la pièce, ses vœux sont accomplis.

F. DURRENMATT. — En apparence. La vieille dame s'aperçoit en réalité que sa vengeance ne l'a pas satisfaite. Et dès qu'elle est partie, la vie continue, la ville renait de ses ruines et commence une existence heureuse que la milliardaire n'avait pas prévue. La vie ne s'arrête jamais. Elle reste imprévisible.

— Dans leur mise en scène du Marigny, les Grenier-Hussenot avaient coupé ce dernier tableau. Pensez-vous qu'ils voulaient nous laisser l'impression d'un destin individuel qui s'accomplit à la façon d'une tragédie antique ?

F. DURRENMATT. — Le destin ne s'applique pas à un individu isolé. Il est communautaire. Prenez « Œdipe » de Sophocle. C'est l'histoire d'une cité, Thèbes, qui est malade de la peste parce qu'un homme est coupable. Vous retrouvez cette notion dans « La Vieille Dame » : la ville de Güllen tombe en ruine par la faute d'un de ses habitants, Ill, qui, jadis, a commis un crime. Mais je me sépare ensuite du tragique grec qui est lié à un monde religieux, régi par des lois que les dieux ont établies et auxquelles Œdipe se soumet. Dans ma pièce, les habitants de Güllen sont libres, au contraire, de refuser l'argent de la milliardaire. D'un côté, un univers fermé, celui que l'on retrouve chez les tragiques français ; de l'autre, un monde ouvert, le nôtre, livré à la science, au pouvoir limité de l'homme et aux hasards.

— Le tragique ne serait donc possible que dans un monde religieux ?

F. DURRENMATT. — Sous cette forme, oui. Mais il existe, je crois, un sentiment moderne de la fatalité, que Sartre exprime dans ses pièces. Je n'ai vu de lui que « Le Diable et le Bon Dieu », en allemand. J'aimerais rencontrer Sartre. Il pense comme moi que notre fatalité à nous, hommes du XXe siècle, est de ne pouvoir être innocents : nous sommes responsables, tout nous engage, même nos refus. Tenez, il faut que je vous raconte ma prochaine pièce, j'y traite de ce problème. Son titre : « Les Physiciens ».

C'est très court, une sorte de parabole, à la façon de Molière. Au premier acte, on fait la connaissance de trois fous, enfermés dans un asile. Le premier se prend pour Einstein, le second pour Newton et le troisième assure qu'il a inventé la machine absolue, capable de réaliser n'importe quoi.

Au deuxième acte, on apprend que le super-savant est vraiment un physicien génial qui a cherché refuge dans cette clinique pour poursuivre en paix ses travaux, sans être obligé de livrer ses secrets. Il craint que l'on n'utilise sa machine pour des buts nuisibles.

Le faux Newton est un prodigieux mathématicien qui a suivi volontairement son maître, afin de l'aider dans son entreprise. Quant au faux Einstein, vous l'avez deviné, c'est un espion chargé de dérober les plans de la machine pour le compte d'une puissance étrangère.

SUPER-ROMAN POLICIER

— En somme, si je comprends bien, l'assassin, c'est moi...

Les trois simulateurs ont été obligés, à diverses époques, d'étrangler chacun une infirmière qui, par amour, voulait les persuader qu'ils étaient sains d'esprit.

L'action se dénoue à la fin du deuxième acte. On apprend que le directeur de la clinique avait tout deviné dès l'arrivée des faux malades dans son établissement. Il a volé les plans, la super-machine fonctionne, les physiciens n'y peuvent rien. S'ils révélaient leur véritable identité, on les enfermerait pour meurtres.

— Avez-vous songé au cas d'Oppenheimer ?

FERNAND HAZAN ÉDITEUR

DICTIONNAIRE DE LA CIVILISATION EGYPTIENNE

350 articles • 315 illustrations

39 NF

(H. Grindat.)

FRIEDRICH DURRENMATT.
Le détective représente le bon chevalier.

F. DURRENMATT. — J'ai songé à écrire une pièce de théâtre. Je crains d'ailleurs que notre entretien ne donne l'impression d'un exposé théorique. Je ne déteste rien autant que les pièces didactiques. Le théâtre, c'est autre chose.

— Qu'est-ce que le théâtre ?

F. DURRENMATT. — Comment vous dire... Tenez, par exemple, deux personnes sont en train de boire du café. Ce n'est rien. Mais si vous savez qu'il y a du poison dans leurs tasses, cela pourrait devenir du théâtre.

— Comment le dire aux spectateurs ?

F. DURRENMATT. — Le problème n'est pas seulement de dire, au théâtre, mais de montrer. Quand j'ai voulu évoquer une petite ville ruinée, dans la « Vieille Dame », j'ai mis sur scène une gare, où les trains ne s'arrêtaient plus. J'ai *montré* que la vieille était riche en la faisant transporter dans une chaise à porteurs par des gangsters millionnaires qu'elle avait pu s'offrir. Et Ill apprend qu'il va mourir lorsqu'il *voit* les habitants de la ville porter des souliers jaunes achetés à crédit, signe qu'ils ont accepté l'idée de le tuer pour toucher le milliard de la vieille dame.

— Votre « Vieille Dame » revient d'Amérique. Vous-même avez fait un voyage aux Etats-Unis. Qu'en avez-vous pensé ? Le pays ressemble-t-il à celui que vous avez évoqué dans votre œuvre ?

F. DURRENMATT. — C'est à la fois comme on l'imagine et très différent. L'été, vous êtes frappé par la chaleur insupportable de New York et la sensation de froid, dès que vous entrez quelque part, à cause de l'air conditionné. Vous découvrez des pauvres qui possèdent la T.V., une voiture, mais qui prétendent manquer de place chez eux, parce qu'ils doivent dormir sur le divan de la salle à manger. La richesse à New York se mesure en espace vital.

A New York également, j'ai rencontré des hommes assis sur un trottoir, une bouteille de whisky à la main. On m'a dit qu'il s'agissait souvent de médecins, d'avocats, qui, soudain, s'étaient mis à boire et se détruisaient ainsi lentement. Au milieu de cette foule, l'individu doit soutenir un effort constant pour affirmer sa personnalité, ou simplement pour croire que son « moi » existe. Certains n'y tiennent pas. Dans la banlieue au contraire, la vie est plus reposante, on y cultive l'amour du voisin. Les jardins n'ont pas de barrières, le voisin est sacré, qu'il soit riche ou pauvre, peu importe. La campagne américaine m'a enchanté. Votre voiture parcourt tout à coup une rue de village, cent maisons pas plus, mais vous apprenez que l'agglomération compte cinquante mille habitants. Les villas sont disséminées dans la forêt, cachées par la verdure.

— Les Américains aiment-ils vos pièces ?

F. DURRENMATT. — En général, ils préfèrent celles que les Anglais aiment le moins. Savez-vous qu'en revanche, les Anglais ont refusé de jouer une de mes œuvres dans une traduction « américaine » ? Ils l'ont retraduite à leur façon, la seule valable, disent-ils.

— Ionesco et Beckett ont-ils du succès en Amérique ?

F. DURRENMATT. — Je l'ignore. Mais en Allemagne, beaucoup de jeunes écrivains essaient d'écrire comme eux.

— Une dernière question : cherchez-vous dans votre propre existence les sujets de vos œuvres ?

F. DURRENMATT. — Non. C'est la vie qui cherche parfois à m'imiter. Tenez, après la générale de mon opérette, « Frank V », à Zurich, ma voiture a pris feu alors que nous traversions un village, en pleine nuit. Cette scène rappelait un des épisodes de ma pièce où l'on voit des gangsters incendier volontairement une auto pour toucher l'assurance. Ma femme a donc déployé toutes ses ruses pour dissuader le policier du village, qui nous avait reconnus, d'aller voir mon opérette le lendemain. Notre voiture aussi était très fortement assurée...

FRANCK JOTTERAND.

IONESCO
LE RHINOCÉROS
COLLECTION LE MANTEAU D'ARLEQUIN"
un volume 6 NF.
nrf

HISTOIRE

« Vie et Mort des Français 1914-1918 » par André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux

● *Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.*

J'APPARTIENS à la génération de ceux dont les pères ont « fait » 14. Cela signifie beaucoup — entre autres choses, que nous n'avons pas été sans entendre parler de Verdun et de la boue des tranchées. Dans le grenier de chez moi, je me suis composé, très jeune, à la lecture de «L'Illustration» et de « La Baïonnette », un certain visage de la guerre, à la fois officielle et violemment militante, que complétèrent plus tard, heureusement pour mon équilibre, les « Crapouillot » de Jean Galtier-Boissière. Il paraît aujourd'hui — c'est-à-dire, quarante ans après, soit la valeur de deux générations — un gros livre, qui joint à la sérénité de la vision historique la chaleur éveillée par l'émotion de la mémoire.

André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux (1) sont en effet des anciens combattants. Ce sont aussi des intellectuels (ceux qui croient apprendre la vérité des guerres à travers les mémoires des généraux, vont sans doute ricaner) : tous les trois agrégés, l'un de philosophie, l'autre de lettres, le troisième d'histoire. Humanistes de tradition, de formation, de volonté, ils ne se sont pas contentés de *subir*, mais ils ont su voir, tout au long de cette immense minute de vérité qu'est une guerre, le visage que la faim, le froid, la peur, le dévouement, le courage dénudent au plus secret de l'homme. De ce qu'ils ont souffert et de ce qu'ils ont vu, est née leur horreur du mensonge, de la légende fabriquée.

Contre l'image d'Epinal

L'expérience, surtout une expérience de ce genre, est incommunicable. Sans doute. Il faut pourtant prêter attentivement l'oreille à ce long récit, simple, précis, fourmillant de faits, calme avec application, et qui émeut cependant comme un cri. Ce cri risque d'être le dernier. Les survivants vont mourir. Ainsi que le dit l'un des auteurs, Jacques Meyer, dans un autre de ses livres : « *La guerre, mon vieux, tu sais bien ce que c'était. Mais quand nous serons morts, qui donc l'aura jamais su ?* »

Ce récit, deux textes de Maurice Genevoix l'encadrent, qui donnent le ton. L'auteur de « Ceux de 14 » sait de quoi il parle, et il en parle ici comme il sait en parler : avec horreur de l'éloquence pour monuments aux morts, et un constant souci de la vérité et de l'émotion simple. Il souligne ce que déjà le titre nous indique : Vie et Mort des Français. Cette histoire, ni militaire, ni diplomatique, ni proprement sociologique « *veut être, délibérément, une histoire des hommes en guerre* ». Très différente, par conséquent, de l'interprétation forcément subjective que tel ou tel grand chef a pu donner des événements.

Nous nous trouvons placés au niveau du permissionnaire, du lecteur des communiqués, de la veuve de guerre, du blessé, du combattant de deuxième classe. Les documents foisonnent : manchettes des journaux, affiches, photos — oh ! ces Mars à moustaches de grand-papa gâteau, et ces ministres bedonnants, chapeau melon, les mollets sous des guêtres de chasse pour faire militaire ! — documents auxquels s'ajoutent les renseignements psychologiques ou « d'atmosphère » donnés par la littérature (Roger Martin du Gard, Radiguet, Barbusse, Maurice Genevoix, Galtier-Boissière).

Si bien que nous savons ce que les Français 1914-1918 pouvaient savoir, ce qu'ils ne pouvaient pas savoir pour telle ou telle raison, ce qu'ils auraient su s'il avaient été généraux ou ministres, et ce que l'on sait aujourd'hui. Nous avançons dans le récit de cet événement considérable en assistant non seulement à son déroulement historique, mais à ses répercussions dans la chair et dans l'esprit des Français, et à son actuelle démythification (qui est aussi démystification).

L'anti-France

Maurice Genevoix se hâte de répondre aux imbéciles qui ne peuvent s'empêcher d'empanacher les morts, et qui, leur seule conception du patriotisme étant celle d'un militaire au garde-à-vous, braillent, dès que le patriotisme se veut clairvoyant *donc* sévère, à l'anti-France. Ces gens-là, c'est certain, ne reconnaissent plus leurs légendes, ou plutôt s'apercevront que c'étaient légendes. Ils vont crier. Nous devons, au contraire, féliciter les trois auteurs de ce livre de leur colossal travail critique, et de leur sévérité, qui leur ont permis de mesurer « *la part du mensonge dans les textes de propagande, et les communiqués officiels, et l'importance abusive accordée par les récits historiques au rôle de certains grands chefs, dont beaucoup n'ont mérité, ni par la technicité ni par l'humanité, les éloges dont ils ont souvent été gratifiés.* »

Mensonge parfois nécessaire. Il était peu souhaitable que le soldat sache par exemple que le Grand Etat-Major, en juin 1915, n'avait aucun plan, et que, selon l'aveu du général de Castelnau au président de la République, « il se conduisait comme un hanneton dans une cage de verre ». Mensonge parfois criminel lorsqu'il aidait à certaines carrières individuelles — « *du sang pour les étoiles* » !

L'exemple le plus confondant de cette déformation des faits aux fins de propagande est l'affaire de Douaumont. Le fort était pratiquement abandonné ; les Allemands le prirent sans coup férir ; cela donne la furieuse bataille de Douaumont. On mentit de part et d'autre : chez les Allemands, pour célébrer avec éclat la prise d'une position qui semblait donner la clé de Verdun ; pour le G.Q.G., cette « héroïque résistance du fort de Douaumont » masquait, peut-être de bonne foi au premier abord, la faute que constituait son abandon.

Un événement colossal

Nous n'avons pas fini de mesurer l'importance de la guerre 14-18. Toutes les assises du monde occidental ont tremblé ; tout a été remis en question. Quant à la France, elle n'a pas encore cessé de payer ce que lui ont coûté les carnages. Nous sommes encore une nation qui a été saignée.

Que cette guerre a été « *la plus monumentale ânerie que le monde ait jamais faite* » (Lyautey, 27 juillet 1914), nous le savons. Que la responsabilité n'en a pas été unilatérale mais partagée, on l'admet aujourd'hui. Que la presse (hélas !) dite d'information ait travaillé de tout son pouvoir au bourrage de crânes : le spectacle qu'elle offre aujourd'hui contribue peu à nous en faire douter. « Le Temps » du 4 août 1944 a une trouvaille de génie : *Au moment où va débuter une tragédie dont nous ne sommes pas responsables, il est bon de prévenir certaines impressions décourageantes. Les statistiques des dernières guerres démontrent que, plus les armes se perfectionnent, plus le nombre des pertes diminue.* » D'ailleurs nos petits troupiers se rient de « leurs » mitrailleuses. Blessés, ils refusent de se faire évacuer. Amputés des deux jambes ils demandent à repartir dans l'aviation. Les schrapnells éclatent « mollement » et tombent en pluie inoffensive ; le tir est mal réglé ; quant aux balles elles ne sont pas dangereuses : elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure (« L'Intransigeant »). Toute une littérature pour laquelle les journaux ont mobilisé chacun un général commentateur militaire (à la rigueur, un lieutenant-colonel) et un académicien de garde — Hanotaux au « Figaro », Richepin au « Petit Journal », Barrès à « L'Echo de Paris ». Et l'on sait trop quels textes ont commis ces Démokos de service.

Tout cela, nous le savions. Il est salutaire de le relire noir sur blanc, et ailleurs que dans des pamphlets. Ce que nous savons moins, c'est que la con-

(1) Ed. Hachette, 508 pages, 19 NF 50.

Les aveugles possèdent-ils un sixième sens ?

Chaque jour, en allant à mon bureau, je rencontrais un aveugle, et la façon étrange dont il se comportait fut longtemps pour moi la plus passionnante des énigmes.

Un aveugle dans les rues de Paris, c'est là un spectacle malheureusement assez fréquent. J'en avais vu bien d'autres, guidés par un bon chien ou suivant avec leur canne le bord du trottoir. Mais mon aveugle n'avait ni canne ni chien ; il marchait comme tout le monde, et jamais je n'aurais soupçonné son infirmité si je ne l'avais trouvé parfois arrêté au coin d'une rue et levant la main pour qu'un passant l'aide à traverser.

Un jour où je lui rendais ce petit service, je ne pus m'empêcher de lui demander : « Comment diable faites-vous pour vous diriger ? Ce doit être un tour de force de marcher ainsi sans y voir. Mais n'est-ce pas un peu imprudent ? » Et voici ce qu'il me répondit :

« J'ai eu les yeux brûlés dans un accident d'aviation. Au début je me servais d'un chien ; ensuite j'ai trouvé plus pratique de perfectionner ma mémoire. Maintenant il me suffit de faire une fois un trajet avec un guide pour être capable de l'accomplir à nouveau tout seul et sans erreur. Mon excellente mémoire m'a permis de devenir professeur de piano et je vis chez moi à peu près comme une personne normale. »

Je lui dis que dans ma profession j'avais grand besoin d'une bonne mémoire et que s'il voulait bien m'indiquer la méthode qu'il avait suivie il me rendrait un fameux service. Il me conseilla alors la lecture d'un petit livre expliquant d'une façon très simple les lois du fonctionnement de notre cerveau et je pus, moi aussi, réaliser en peu de temps d'étonnants progrès.

Grâce à cette méthode, je retiens aujourd'hui avec une incroyable facilité mes lectures, les morceaux de musique qui me plaisent, le nom et la physionomie des personnes qui viennent me voir, les conférences que je dois prononcer et j'ai même appris en quatre mois la langue anglaise.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette puissance mentale qui est notre meilleur atout pour réussir dans l'existence ; priez alors l'auteur de la méthode en question de vous envoyer son petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès » ; il le distribue gratuitement à quiconque veut améliorer sa mémoire. Voici son adresse : N. F. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

Communiqué. E. ROCCA.

ception romantique d'une guerre menée par des officiers déformés par les expéditions coloniales (en avant ! baïonnettes... Oh ! le feu ne tue pas !), a coûté à l'armée française, en *quarante-cinq* (45) jours de guerre, 600.000 tués, blessés, prisonniers, disparus ; qu'il fallait bien que les pantalons fussent rouges puisqu'il importait de sauver la garance méridionale, qui ne trouvait plus d'acheteurs, que le grand quartier général mettra trois ans à comprendre que « toute la vertu du monde ne prévaut point contre le feu ».

Tout, de ce livre, passionne. Voici la retraite et la Marne, vécues « au ras du sol », avec les yeux, les nerfs, l'épuisement même des combattants. Et l'ignoble univers des tranchées, et leurs terribles hivers de boue glaciale et de rats. Et le retentissement des guerres balkanique et sous-marine. Et Verdun, surtout, l'un des épisodes-clés, à propos duquel les auteurs étudient avec impartialité le rôle du général Pétain.

Les pages les plus riches m'ont paru être celles consacrées à la psychologie individuelle et collective du « poilu » : mélange inextricable de fatigue, de peur, de minces joies, de jubiliations insolites, d'horreur, de passivité ou de révolte, de gouaille, de méfiance, d'amitié virile. Riches aussi, le portrait de la zone occupée, dix départements ; celui de la vie parisienne ; l'analyse précise du malaise psychologique qui opposait civils et combattants, « arrière » et « front » ; la sévère peinture de l'inévitable république des coquins (profiteurs et fournisseurs aux armées) ; et l'étude des modifications apportées par la guerre dans les modes de vie : liberté des mœurs (si les marraines de guerre ont été utiles au moral, elles ont été dangereuses pour la morale) ; émancipation des jeunes (qu'on se rappelle « Le Diable au corps ») ; émancipation de la femme.

L'expérience de la deuxième guerre mondiale 1939-1945 rafraîchira certains souvenirs. Beaucoup des phénomènes consignés dans ce livre se reproduiront. Mais je ne pense pas que la guerre elle-même ait offert cet aspect de boucherie *durable*, enlisée dans la boue, pire : *installée* dans ses monstrueuses habitudes. « La guerre, mon vieux, c'était... ». Pour des Français, pendant quatre ans, ç'a été tout cela.

JEAN-LOUIS BORY.

CHRISTINE HARTH
Un dialogue souterrain.

HYPNOTISME

Fortifiez votre personnalité et n'ayez pas de complexes d'infériorité ! Soyez fort et dominateur ! Gagnez beaucoup d'argent ! Sachez plaire, charmer et être heureux ! Etudiez mon COURS D'HYPNOTISME par correspondance en langue française et vous changerez votre vie. Réussite largement prouvée. Brochure et renseignements gratuits sur demande à C. H. KIERNAN — Apartado 24 — ESTORIL (Portugal.)

DÉBUTS

« Glaise » par Christine Harth

● *Ni Mélisande, ni Ophélie : une « étrangère ».*

QUI est Glaise (1) ? C'est le nom de la femme dont la présence silencieuse rend le monde muet, la vie indifférente ; présence inoubliable d'un être parfaitement étranger, d'autant plus proche qu'inaccessible, d'autant plus désirée qu'inviolable.

Glaise n'est pas Mélisande, ni Ophélie ; son charme n'a rien d'immatériel ; ne serait-elle pas plutôt la chair en soi, la matière dans toute sa cruelle innocence ?

Glaise n'a pas d'histoire, elle est la stupeur ou l'incroyable vivacité de l'instant.

L'homme qui l'a rencontrée et qui décrit cet événement considérable ignore tout d'elle et, en dépit de ses questions, n'en peut rien apprendre. Il sait seulement, dès le premier regard, qu'il ne pourra plus jamais oublier son angoissant visage. Cet amour insensé a dans sa vie la nécessité de la mort.

Le jour de leur rencontre, il l'entraîne, passive, hors de la capitale ; un train les emporte, ils errent pendant des heures sous la pluie le long des quais d'un port. Glaise ne parle guère, sinon pour provoquer parfois l'absurdité des choses. Le soir même, à l'hôtel, chacun rejoint sa chambre. Les jours suivants ne font qu'accentuer la même absence et la même fascination : *« A force de regarder Glaise accepter les choses sans participer, ou errer avec trop de fièvre au contraire, j'arrivais à penser qu'elle agissait ainsi parce que justement notre façon de vivre ne la concernait pas... J'en venais à me demander à quel règne elle appartenait... »*

L'obsession du néant

De retour à la capitale, l'homme tente de reprendre ses anciennes occupations. En vain ! Il y retrouve seulement *« cette certitude que ce qui était là sous* (ses) *yeux ne pouvait pas être vrai »*. La rencontre de Glaise a agi comme un réducteur, son seul souvenir rend inutile toute activité, toute agitation temporelle, tel un Absolu qui voue le monde au néant. Après avoir quitté ce qui, naguère — avant la rencontre — occupait sa vie, l'homme recherche de nouveau la présence de Glaise ; il retrouve celle-ci égale, indifférente, *« abandonnée en elle-même, au-delà de toute notion de distance et de durée, comme immergée sous la sombre couleur qui remontait dans ses prunelles... miroir charnel de toutes les terreurs »*. Une nouvelle fuite en province ne rend pas Glaise plus accessible, et son compagnon s'enfonce davantage dans son mystère, accédant à une dimension nouvelle, nulle part... plus proche d'elle.

Enfin, devenu à son tour étranger dans ce monde, l'homme revient se perdre définitivement dans son obsession. Le terme du dialogue souterrain qui, par-delà le silence, unit malgré tout ces deux êtres, sera un accomplissement. L'homme possède Glaise pour la première et unique fois, mais dans cet acte elle meurt. Cette mort est une révélation.

Cette fin, qui n'est pas absolument neuve, reste pourtant ici nécessaire, et cet ouvrage dénote en tout cas une singulière sensibilité à l'insolite. Il est remarquable également que le fantastique n'y intervienne pas d'une manière anecdotique et volontaire, mais au contraire naisse des pensées et des sentiments eux-mêmes. Ainsi, cette histoire impossible est loin d'être incroyable, elle est souvent très belle, moins par son style sans doute, que par les résonances qu'elle éveille : la profondeur de l'innommable, la terrible humilité de la chair et la dérision du monde. En fait, n'évoque-t-elle pas une sorte de mystique noire et, dans la fascination de l'anéantissement, la quête d'une merveille négative ?

JACQUES HOWLETT.

(1) Ed. Julliard, 224 pp., 7 NF 80.

RJ

RENAISSANCE DU NAZISME

A quelques mois d'intervalle ont paru plusieurs essais et romans très importants tels que LE DERNIER DES JUSTES, EXODUS, LA CHRONIQUE DU GHETTO DE VARSOVIE et le fameux LE COMMANDANT D'AUSCHWITZ PARLE, traitant des persécutions antisémites. Cela même au moment où tous les journaux signalent une renaissance du nazisme dans de nombreux pays. La question juive est encore à l'ordre du jour et le roman d'Edouard Axelrad « L'ARCHE ENSEVELIE » s'impose donc en tant que livre d'actualité. Mais l'exceptionnelle analyse des caractères lui permet de dépasser l'événement, le lieu et le moment historique qui en sont le cadre. Nous sommes dans le ghetto de Lewski, créé par les Allemands pour « rationaliser » et faciliter la destruction de ses habitants. Dans cet univers inhumain, tandis qu'une poignée de héros désespérés ne se battent plus que « pour l'honneur », Bialik, à qui les Allemands ont confié la police intérieure du ghetto, pour avoir cru à la possibilité de sauver quelques individus et de se sauver lui-même, en vient à immoler les siens à la Machine Infernale, pour finir par être broyé, inutilement et le dernier.

Il n'était pas étonnant qu'un livre aussi dense et poignant fît l'unanimité dans la presse. Après Lucien Guissard qui écrit dans « La Croix » : « L'auteur n'a que faire des recherches littéraires. Il suffit que les faits s'enchaînent pour nous subjuguer. » Jean Duvignaud signale dans « L'Express » ce roman comme « l'un des plus profondément riches qu'on puisse lire en ce moment. »

RJ

le nouveau roman de l'auteur du PONT DE LA RIVIERE KWAÏ : ce mois-ci paraît en librairie UN METIER DE SEIGNEUR de Pierre Boulle.

RJ

Mme H. P. par Picasso
Picasso par Mme H. P.

Grâce à Hélène Parmelin, Picasso nous accueille en disant : « Les amis de mes amis sont mes amis ». Dans PICASSO SUR LA PLACE, *l'auteur réussit à nous faire entendre le son d'une voix que nous ne connaissons pas et suivre les jeux d'un visage que nous n'avons jamais surpris. Voici quelques flashes entre mille : « J'ai trouvé un moyen formidable de faire les yeux de Picasso : « On prend une olive noire... et on la tient devant ses propres yeux entre les deux paires de cils, le plus près possible ».*

« Il y a une seule chose qui lui soit étrangère : l'indifférence. Il est le contraire du créateur à certitude, à solitude. »

« Il subit tout avec violence, il est sensible à tout, allergique à tout. »

RJ

Cahier des saisons

● Dans le n° 19 des *CAHIERS DES SAISONS* qui vient de paraître, Françoise Sagan écrit aux lecteurs une longue et spirituelle lettre de Suisse dans laquelle elle commence par affirmer malicieusement : « Je n'ai rien à dire sur la Suisse, comme sur n'importe quel pays que j'ai pu visiter. Les voyages me rendent sourde, aveugle et quasiment terrorisée. »

● C'est dans *LES CAHIERS RENAUD-BARRAULT* que vous trouverez tout ce qu'on peut savoir sur le théâtre de Ionesco et sur 22.000 ans de tradition rhinocérique.

RJ

JEAN DE BEAUMONT
adieu Focolara
roman
Pour toutes les femmes qui croient à l'amour... pas pour les autres
JULLIARD

A un ami qui lui demandait comment se vendait son roman, Jean de Beaumont a répondu : Je suis le best-seller du Drugstore des Champs - Elysées.

RJ

Françoise PARTURIER

L'amant de cinq jours

L'Amant de cinq jours — car il faut bien en ménager deux pour le mari — nous présente une femme moderne pour qui l'honnêteté d'aujourd'hui ressemble au libertinage d'hier. Claire préfère à l'amour dévastateur le discret et commode « plaisir ».

Avec une éblouissante virtuosité l'auteur, qui est, rappelons-le, l'une des deux Nicole de LES LIONS SONT LACHES, *retrace l'histoire d'une partie « de dames » parisienne dont le succès va bientôt devenir une mode.*

RJ

● La presse parle beaucoup du dernier roman de Gérard Mourgue :

« Le ton a cette gravité souriante cette légèreté giralducienne qui convient pour parler des jeunes filles. » (Jean de Ricaumont, *Nouvelles Littéraires*).

« Dans le rapide et vert roman-essai de G. Mourgue, le vainqueur lucide n'a pas l'air d'être tombé jamais sur une malcontente. » (Emile Henriot, *Le Monde*).

RJ

Un héros révolté

Un qui n'a pas triché

S'effaçant avec modestie derrière les textes de Claude Barrès qu'il a rassemblés, Pierre Lyautey nous fait parvenir la voix de celui que François Mauriac, dans « L'Express », *appelle « notre petit frère terrible ». Pour Claude Barrès, petit-fils de l'illustre romancier, la guerre fut plus qu'un métier : elle fut une foi. Tombé à 34 ans dans le Constantinois, Claude Barrès fut le contraire d'un mercenaire : un guerrier. Mais indépendamment du témoignage, cet auto-portrait vaut qu'on s'y attache puisque Emile Henriot, dans* Le Monde *cite le ton naturel de l'écrivain, la vigueur innée, le trait juste ». Et conclut : « Cela vaut du Kipling ou du Mérimée ». Selon la juste remarque d'André Rousseaux, « la boutique Barrès propose à la boutique France des méthodes de gestion morale... »*

ALBERT PALLE
L'expérience
PRIX RENAUDOT
néo
JULLIARD

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***François Reichenbach : L'Amérique à l'envers. — Jean-Louis Trintignant : un « Hamlet » sans coupure. — Audrey Hepburn : une affiche de recrutement.***

RIEN au théâtre, ni au cinéma cette semaine, nos critiques se reposent. Mais dans les studios et sur les plateaux, on monte et on répète.

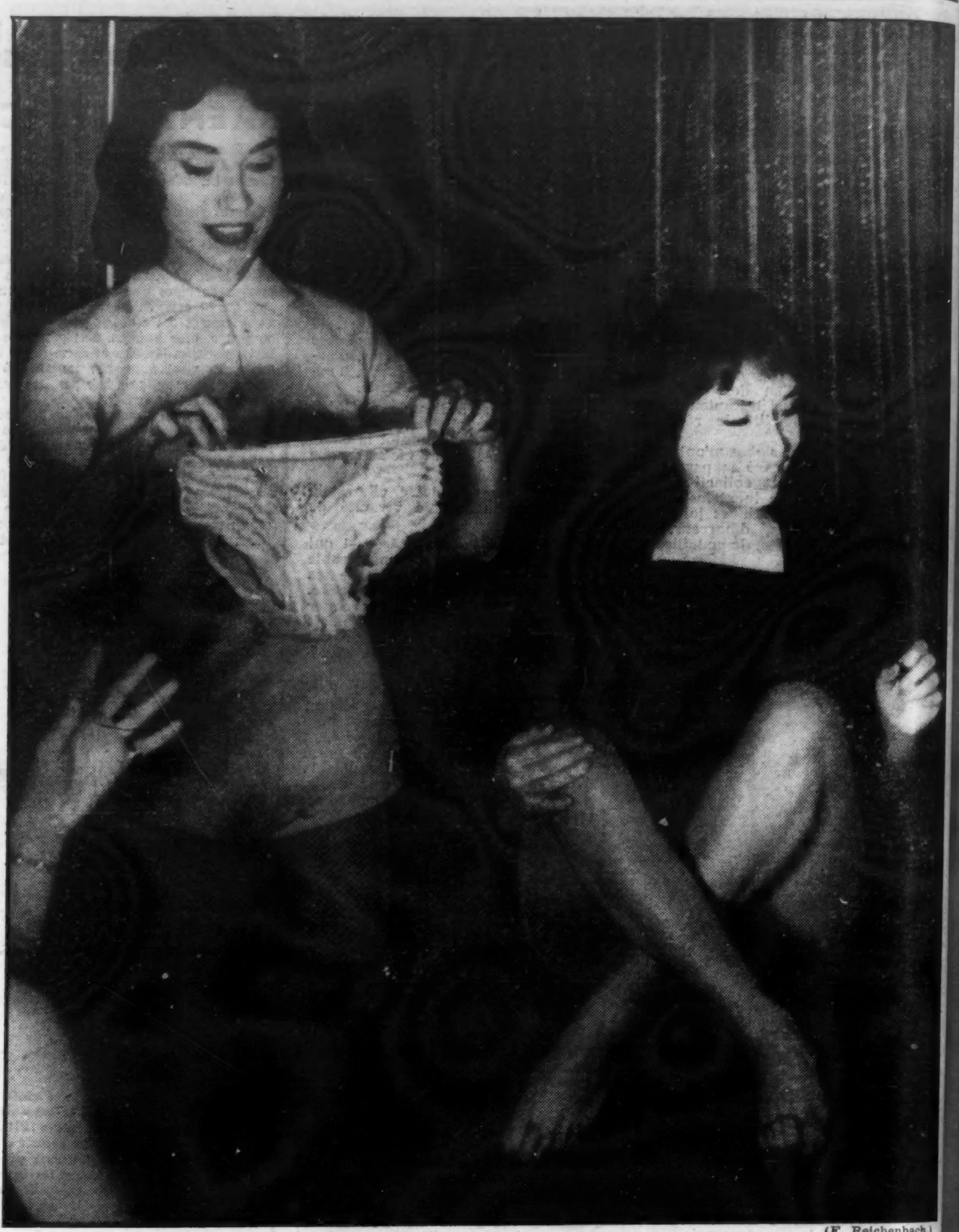
Aventure extraordinaire, celle de François Reichenbach, dont l'histoire s'écrit avec des superlatifs. Son film « L'Amérique vue par un Français », commencé en août 1958, montré à des centaines de personnes au cours de très nombreuses projections privées, tarde encore à sortir en public. Pourquoi ? Parce que François Reichenbach semble être le plus indécis, le plus perfectionniste, le plus méticuleux des auteurs de films. Il a bouleversé dix fois son montage, fait écrire dix fois des textes différents (cinq millions ont déjà été versés ainsi à des auteurs fameux, pour des textes que personne ne lira jamais) et il est allé trois fois, trois mois en Amérique. Il en a rapporté 30.000 mètres de pellicule, dont il a gardé à peine le dixième pour faire un film d'une durée normale d'une heure et demie, et lorsqu'on voit ses images violentes, surprenantes, à la limite de la caricature, on comprend qu'il était presque impossible d'écrire un texte pour les illustrer.

« *Ce que j'aime,* dit Reichenbach, *ce sont les films muets. Je vais sans cesse revoir les vieux Charlot, les Mack Sennett. J'aime que l'image se suffise à elle-même. Sinon autant faire du théâtre ou des romans. J'aurais voulu passer le film avec de simples sous-titres. Mon producteur Braunberger, un ange de patience, prétend que c'est commercialement impossible et il doit avoir raison. Quel dommage !* »

Finalement, c'est confidentiel, le texte est de Chris Marker. Tout au moins partiellement parce que Chris Marker a signé Nick Carter, pour que Reichenbach « *puisse en faire des papillotes, prendre ce qui lui plaisait, et rajouter ce qu'il voulait* ».

« *En réalité,* dit Reichenbach, *nous avons tous les deux trop de personnalité. Mon film avec un texte de Marker n'est plus tout à fait mon film. Les images sont un peu dénaturées et dé-*

(*Suite page* 36.)



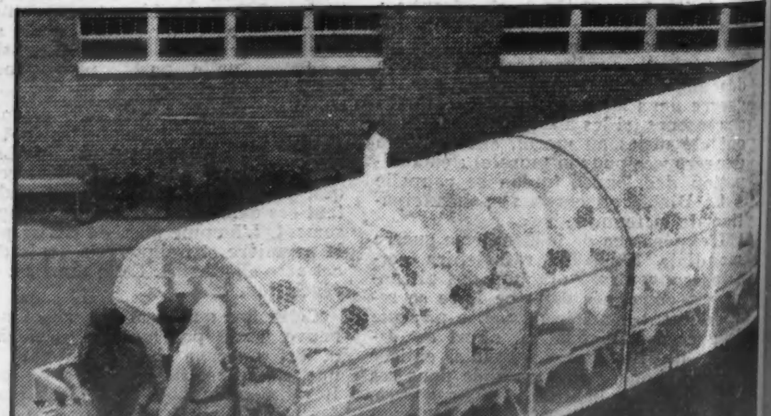
(F. Reichenbach.)

A NEW YORK, LES ELEVES D'UNE ECOLE DE STRIP-TEASE.

On peut comparer l'Amérique à la Chine...

(F. Reichenbach.)

A LA JOLLA, SURBOUM AU BUBBLE GUM.



(F. Reichenbach.)

AU TEXAS, ON EMMENE LES PRISONNIERS AU RODEO.

...mais c'est une erreur et une injustice absolue...

(F. Reichenbach.)

PRES DE LOS ANGELES, A GHOST-TOWN, VILLE-MUSEE RECONSTITUEE, UNE VIEILLE DAME JOUE DU CYMBALUM.

...on peut comparer l'Amérique à la Russie...

(F. Reichenbach.)

A HOUSTON, BLOUSONS NOIRS

(F. Reichenbach.)

EN CALIFORNIE, UN CONCOURS DE JUMEAUX

...que de comparer l'Amérique à l'Europe à aucun point de vue. **(H. von Keyserling.)**

TNP
« Le Concert spirituel de Chaillot »
ORGUE
Edouard SOUBERBIELLE
Œuvres de :
G. CORRETTE - C. FRANCK
M. DURUFLE
« REQUIEM » d'André Compra
Chorales :
Philippe Caillard et Stéphane Caillat
Orchestre : Jean-François Paillard
Direction : Louis FREMAUX
Samedi 6 février à 16 heures
1,50, 3 et 4,50 NF

STUDIO BERTRAND
LA FILLE AUX CHEVEUX BLANCS
Le chef-d'œuvre du cinéma chinois
PRINCESSE GRENOUILLE (Féerie animée)

MARBEUF • VENDOME

PANTALASKAS
UN FILM DE
PAUL PAVIOT

CINEMA
QUARTIER LATIN
UNE FARCE D'
ALFRED HITCHCOCK
mais...
QUI A TUÉ HARRY?
- V. O. -
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84-65

3e MOIS
CINEMA D'ESSAI
CAUMARTIN
OPE. 81-50
Une leçon d'amour
D'INGMAR BERGMAN

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

MERCURY - MADELEINE
un film amoureux...
où l'on badine
avec l'amour
l'eau à la bouche

(Archives.)

FRANÇOIS REICHENBACH ET SON ASSISTANT.
Le génie du hasard.

(Suite de la page 34.)

naturent également le texte. En ce moment, je fais une bouillie de tout cela. Je ne voudrais pas faire un film anti-américain. J'adore l'Amérique. Mais les gens qui ont vu le film ont l'impression contraire. Evidemment, dans ce film-là, je n'ai choisi que des scènes à leur paroxysme. Pas de pelouse tondue dans des jardinets bien propres. Ce n'est pas l'Amérique pot-au-feu, c'est l'« Amérique à l'envers. »

François Reichenbach a 37 ans. Il a d'abord composé des chansons. Avant tout musicien, c'est en cherchant à illustrer « Le Mandarin merveilleux », de Bela Bartok, qu'il a acheté une petite caméra. Il était à ce moment-là détecteur de tableaux français pour les musées américains et voyageait en Amérique. « Impressions de New York », musique de Bartok, fut donc sa première expérience.

Depuis, Reichenbach a tourné plusieurs courts métrages sur l'Amérique, qu'il pense encore très mal connaître. « *Je pourrais tourner l'Amérique toute ma vie, sans me lasser,* dit-il. *C'est toujours imprévu.* »

Il a tourné notamment un document exceptionnel dans le camp de formation des « Marines ». Hallucinant témoignage de la façon dont on peut rendre l'homme à l'état de machine, de la civilisation poussée jusqu'à l'anti-civilisation. Pour l'instant, Reichenbach n'ose pas sortir ce document, mais c'est justement pour l'instant qu'il serait bon d'oser.

« L'Amérique, vue par un Français » a été tourné en Scope. Ce qui nécessite une grosse caméra, mais l'un des mérites de Reichenbach est d'avoir réussi à rendre cet instrument lourd aussi léger et agile qu'un « Baby-Kodak ». Poussé par son assistant sur un fauteuil d'infirme, ou tiré par les pieds à toute vitesse, il a fait des « travellings » saisissants. Le plus étonnant travelling et le plus long réalisé à ce jour vaut bien qu'on le raconte.

« *La première fois que j'ai « monté » le film, je me suis aperçu que je n'avais pas de « fin ». J'ai parlé à mon producteur de l'idée que j'avais de retourner en Amérique pour filmer l'entraînement des hommes-fusées. J'y avais déjà fait une visite en spectateur. On leur apprend à planter des légumes sur la lune (sans rire) et à résister à des forces centrifuges incroyables. Enfin, il y avait là une matière épatante et je pars. Là-bas, impossible de tourner. « Life » avait une exclusivité. J'arrive quand même à m'infiltrer, mais cela ne donnait pas ce que j'escomptais. A côté de la base, il y avait un élevage de poules que l'on entraînait à jouer au bowling pour faire de la publicité. « La poule X fait tomber la quille. Achetez le bouillon de poule X. » L'Amérique, quoi ! Merveilleux, mais toujours pas de fin. Or, un jour que je me promenais dans New York, j'aperçois un immense monte-charge le long d'un building en construction, haut comme la tour Eiffel. Je demande la permission de monter dedans. On refuse en me disant que ce n'est pas assuré, que c'est juste pour le matériel (je tiens à signaler que c'est la seule autorisation que l'on m'ait jamais refusée. Les prisons, les porte-avions, partout les portes ont été grandes ouvertes) .La caméra a marché toute seule, monté et descendu 300 mètres en deux minutes, découvrant un New York inconnu, prodigieux. C'est un hasard, le génie du hasard.* »

« L'Amérique, vue par un Français » est, si l'on veut, un documentaire, mais il a coûté plus cher qu'un film de fiction.

« *Soixante millions* dit Reichenbach, *mais ce n'est pas tellement cher pour un film qui comprend un million de figurants.* »

★

EXPLOIT, celui de Jean-Louis Trintignant, acteur de cinéma à succès (l'ex-petit fiancé de Brigitte Bardot à la ville comme à l'écran) qui s'attaque cette fois, mettant toute sa réputation en jeu, à l'un des rôles les plus périlleux du répertoire classique, à « Hamlet », de Shakespeare. Et pour jouer ce rôle, Trintignant n'a pas craint de sacrifier un an de sa carrière (après deux ans de service militaire). Il répète depuis un an avec Maurice Jacquemont et la nouvelle troupe des « Comédiens des Champs-Elysées », et il a choisi de faire sa rentrée à Paris sur la scène de ce vaste théâtre comme un acrobate affronte le chapiteau.

La troupe a déjà joué « Hamlet » une fois, au Festival à Poitiers (dans la traduction de Jacques Copeau et Suzanne Bing), Sans une coupure, la représentation durait cinq heures et demie. Le public envoûté, électrisé, n'a bougé que pour applaudir frénétiquement.

« *A Paris, nous ne sommes pas soutenus par ce cadre exceptionnel, et le public ne supporterait pas un spectacle si long. Barrault, qui a joué « Hamlet », pour la dernière fois avant nous, avait réduit également la pièce.* »

J.-L. Trintignant, que l'on verra bientôt dans un film italien de Zurlini, « L'Eté violent » (une sorte de « Diable au corps » à la fin du fascisme) parle un peu de cinéma italien : « *Il y a aussi là-bas un groupe de nouveaux metteurs en scène qui ont beaucoup de talent. Ils sont moins jeunes qu'ici, et peut-être moins habiles, mais ils sont peut-être plus intéressants, parce qu'ils sont concernés par des problèmes réels qu'ils n'éludent pas. Ils sont plus mûrs, plus responsables, plus engagés que chez nous.* »

★

PERFORMANCE, celle d'Audrey Hepburn, que l'on peut voir depuis huit jours dans l'exécrable film « Vertes Demeures » que son époux Mel Ferrer a mis en scène et qui apparaît cette semaine sous la coiffe d'une religieuse dans le dernier film de Zinnemann : « Au risque de se perdre ».

Elle a tourné ce film, qui a demandé deux ans de travail, avec une conscience professionnelle à toute épreuve, et sa vertu, au-dessus de tout éloge, commence à énerver les Américains.

Des articles ont paru, dénonçant son abnégation et son zèle : « *Lorsqu'elle tombe de cheval, les premières paroles qu'elle prononce dans son lit immaculé, avec ses cheveux lissés et sa chemise victorienne d'une blancheur de neige, sont pour excuser le cheval.* »

« *Lorsqu'elle a tourné « Vertes Demeures », l'équipe était si furieuse des indications de Mel Ferrer qu'elle voulait s'en aller, mais Audrey jouait comme si Mel était le plus grand directeur du monde. Je jure,* écrit un journaliste, *qu'elle a souvent fait des choses qui lui semblaient une erreur, uniquement pour lui montrer qu'elle continuait à l'estimer très fort.* » Lorsqu'elle tournait dans la chaleur étouffante du Congo, elle évitait de boire, pour que les autres en aient davantage.

Est-ce pour ses vertus que la performance indéniable d'Audrey Hepburn dans « Au risque de se perdre » n'a pas reçu une approbation unanime ?

On lit, dans « Times » : « *Le personnage qu'elle joue est celui d'une femme déchirée par de puissantes émotions mais bien qu'Audrey Hepburn soit une comédienne sensible, cette vedette semble incapable d'exprimer aucun sentiment puissant. Elle est trop froide. Elle est spirituelle mais n'a pas d'esprit. Calme et exquise dans son habit, elle n'est, la plupart du temps, ni plus troublante ni plus troublée qu'une affiche de recrutement pour un couvent.* »

Dans « Newsweek », on ne parle pas d'Audrey Hepburn et on dit : « *Le film, qui comprend 108 rôles parlants, est tiré d'un livre de Kathryn Hulme, best-seller (trois millions d'exemplaires) traduit en douze langues. C'est un film creux du point de vue religieux, mais visuellement beau et très distrayant.* »

(Bernand.)

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT.
Le travail de l'acrobate.

★

A Paris, le syndicat professionnel de la Critique dramatique vient de procéder à une consultation de ses membres pour distinguer les meilleurs spectacles. « Les Séquestrés d'Altona » suivis de « Becket » et de « Tête d'Or » ont été désignés.

Meilleure mise en scène : Roger Blin avec « Les Nègres ».

Meilleure interprétation : Serge Reggiani.

MICHELE MANCEAUX.

HOMMES

Peut-on jouer Shylock ?

● *Orson Welles explique pourquoi il a renoncé à interpréter le rôle de ses rêves.*

TOUTE ma vie, j'ai rêvé de jouer Shylock et toute ma vie un nommé Hitler m'en a empêché. (Ce n'était pas exactement un homme. Plutôt une chose. Une chose dégoûtante. Mais nous pouvons aussi bien l'appeler Hitler.)

Cette année, j'ai cru que la chose était enfin morte et morte depuis assez longtemps pour pouvoir réaliser mon ambition avec la conscience tranquille.

Au lieu d'écrire cet article, je devrais être en train de jouer « Le Marchand de Venise », de Shakespeare, à Londres. Mais un événement s'est produit à Cologne qui a changé mes plans.

La « chose » est ressortie de sa secrète tanière. Un mot a souillé la porte d'une synagogue et, dans le monde entier, la fin de l'année a été assombrie par le dégoût.

Partout, les inscriptions et les emblèmes ont surgi comme une éruption malsaine. Nous avons d'abord pensé que les hommes capables d'écrire des ordures sur des tombes ou sur des temples étaient de pitoyables psychopathes. Mais à mesure que l'épidémie s'est étendue, nous nous sommes rappelé l'époque où l'un de ces psychopathes était presque devenu le maître du monde.

Tous les membres décents de la famille humaine prient pour que cette poussée mondiale d'antisémitisme ne soit qu'un phénomène superficiel et sans signification. Il va de soi que mes projets théâtraux n'ont dans cette affaire aucune espèce d'importance. Mais peut-être les raisons qui m'ont poussé à les changer méritent-elles d'être mentionnées.

Tout acteur, j'imagine, peut nommer le « rôle de ses rêves ». Et si beaucoup nommeront des rôles de Shakespeare, c'est qu'il a écrit les plus beaux et les plus intéressants de tous.

Je ne sais pas quel est le taux des « Hamlet imaginaires » par rapport à la population totale, mais il est certainement élevé. Personnellement, je n'ai jamais été tenté par le personnage du sombre Danois de Shakespeare, auquel mon physique s'accorderait mal.

Le royaume de l'enfance

Le rôle de mes rêves, c'est le Juif de Shakespeare. Il se trouve que je suis chrétien (non que cela importe), mais j'ai toujours éprouvé une sympathie particulière pour Shylock et souhaité la communiquer à un public. Ce rêve remonte à mon enfance, du moins à l'âge où j'ai cessé de m'imaginer sous les traits de Rob Roy ou d'Ivanhoe.

Tous les enfants sont d'abord des acteurs. Leurs ambitions s'adaptent ensuite à la réalité quotidienne, se détournant de la gloire pour s'orienter vers l'argent, et l'action se déroule dans un univers de viande, de pommes de terre et de notes de dentiste.

Il y a beaucoup d'héroïnes dans cet univers, mais peu de citrouilles transformées en carrosse. Il y a beaucoup de héros, mais aucun d'eux ne porte de collant. Sauf les acteurs, dont la garde-robe est faite des rêves de l'enfance.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun de nous n'exercerait ce métier si nous n'avions réussi à enrayer d'une certaine façon notre croissance. Ou plutôt, si nous n'avions su préserver quelque chose du royaume miraculeux de l'enfance.

Cela ne signifie pas, bien sûr, que les gens du spectacle soient à l'abri des notes de dentiste et déchargés de leurs devoirs de citoyens. Nous autres, Peter Pan, avons presque tous les ennuis et même certaines des responsabilités des hommes politiques. Nous avons aussi nos élections, dans lesquelles vos billets d'entrée sont vos bulletins de vote. Mais il y a parfois plus que cela. Nous devons non seulement continuer à vous plaire, mais aussi garder la foi.

Cela peut paraître prétentieux et j'en demande pardon. Mais c'est la vérité. Regarder les gens en face — les gens de toute la famille et pas seulement d'une certaine classe ou d'une certaine race — est tout simplement le dernier espoir que nous ayons de faire en sorte que notre planète surpeuplée reste un endroit vivable.

Je ne prétends pas une minute qu'en renonçant à monter « Le Marchand de Venise », je frappe un grand coup — ni même un petit — pour la liberté.

Mais il se fait que je suis un de ces animaux bizarres que l'on appelle des « vedettes ». Cela veut dire que lorsque je monte une pièce à Londres — si total que puisse être mon échec — il y a des photos dans les journaux et les magazines de presque tous les pays.

Dans ce cas précis, il y aurait des photos de moi dans le rôle de Shylock, c'est-à-dire l'image d'un Juif de ghetto. Les ghettos appartiennent au passé et la plupart d'entre nous en remercient le ciel. Mais il semble qu'il y ait encore quelques personnes qui voudraient les reconstruire — des personnes qui ont des barbelés dans le cœur.

Nous sommes en train d'apprendre que le monstre nazi n'est pas mort. Il commence à ressortir la nuit. Jusqu'ici, il ne s'est armé que d'un pinceau pour essayer de faire une fois de plus du mot « juif » un gros mot.

Un acteur déguisé en Juif de ghetto n'est évidemment pas le genre de personne qui ira la nuit gribouiller des insanités sur les murs, mais l'image même du Juif de ghetto était l'emblème du nazisme.

Non, tant que les murs de tous les temples ne seront pas propres — et durablement propres — je crois que Shylock, avec sa gabardine juive, ses ducats d'or et sa « livre de chair », devra rester sur les étagères. Il y sera en sécurité jusqu'à une époque plus sûre.

Les nazis ne lisent pas de livres et ne vont sans doute pas au théâtre pour voir Shakespeare. Mais ils regardent les photos. Et les photos de Juifs qu'il faut publier aujourd'hui ne sont pas celles de Shylock. L'histoire juive qui doit être racontée aujourd'hui n'est pas celle de la « livre de chair ».

Il n'y a pas si longtemps, six millions de Juifs ont été assassinés. Je crois savoir ce que Shakespeare aurait pensé de cette histoire et je regrette seulement qu'il ne soit pas encore vivant pour l'écrire.

ORSON WELLES.

(Copyright « L'Express »-Mondial Press.)

(J. Marquis.)

ORSON WELLES.
« Tant que les murs de tous les temples ne seront pas propres. »

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« Les trois sœurs » : la barbe de M. Lagaillarde devenait postiche.*

LA grippe m'a obligé d'interrompre cette chronique. Et puis ce fut l'émeute d'Alger. Comment écouter des chansons, s'intéresser à des histoires qui n'étaient pas l'Histoire que nous vivions jour après jour, heure après heure ? J'étais bien résolu à ne pas reprendre le collier. Mais, dimanche soir, j'appris que la télévision donnait «Les Trois Sœurs», d'Anton Tchekov.

J'avais vu jouer la pièce, je l'avais lue, elle m'était familière comme tout le théâtre de Tchekov. J'étais curieux de savoir ce que cela donnerait à l'écran, bien résolu à n'en écouter qu'un acte. Dès les premières répliques, je fus pris non par des personnages imaginaires, mais par des créatures vivantes. Quelque chose de plus vrai que les barricades d'Alger existait tout à coup. C'était la barbe de M. Lagaillarde qui devenait postiche. Ces trois sœurs et leur jeune frère dans une ville de garnison, quelque part en Russie, il y a soixante ans, je les sentais plus proches que Massu et qu'Ortiz.

L'aspiration de ces jeunes êtres à la vie de Moscou qui ne serait jamais contentée, leur soulèvement vers ils ne savent quel bonheur, dont ils s'éloignent chaque jour un peu plus, voilà leur histoire, notre histoire à tous.

★

LE drame d'Alger, c'est l'accident collectif. Le drame de chacun des personnages de Tchekov, le nôtre, est personnel et, à notre exacte mesure, connu de nous seuls, même si nous le confions à quelqu'un, car personne n'écoute personne.

Il n'est pas de pire malheur que cette rapide fuite de la jeunesse, que cette dégradation, lente d'abord, et qui se précipite, de tous ces destins inutiles. C'est étrange que Dieu soit à ce point absent d'une famille russe du début de ce siècle, qu'il ne soit même pas nommé, fût-ce pour être blasphémé et nié. Dostoïevski pourtant n'était mort que depuis peu d'années et les créatures de Tchekov sont bien proches des siennes. Mais non, aucune de ces sœurs ne s'agenouille plus. Les lampes des vierges sages se sont éteintes. Et les vierges sont devenues folles.

★

TOUT le temps que la pièce a duré (mise en scène à la perfection par Jean Prat et jouée dans le ton qu'il fallait, c'est-à-dire sourdement), la condition humaine m'a paru tragique plus qu'aucune tragédie de l'Histoire, et, pour tout dire, la seule tragédie. Mais, d'ailleurs, elle rejoint ici l'Histoire : tous ces grands Russes étaient des prophètes et Tchekov ne prophétisait pas moins que Dostoïevski, et même dans cette pièce il se montre meilleur prophète : « Les Trois Sœurs » finissent sur la vision d'un monde où le travail sera glorifié. Cette société fondée sur le travail qui leur apparait soudain console étrangement ces créatures sacrifiées.

★

ET ici, je me pose la question : dans ce monde du travail qui s'est édifié, comme l'avait prévu Tchekov, sur les ruines de la vieille Russie, n'y a-t-il plus de place pour la souffrance des trois sœurs ? La condition humaine a-t-elle été modifiée au niveau de cette souffrance très secrète ? Les désirs du cœur toujours déçus, les refus de la vie, les vices cachés, la tristesse de la chair, le collier d'un labeur monotone et abrutissant, la solitude, la maladie, le vieillissement, la mort enfin, ce drame, n'est-ce pas celui qu'aucune révolution ne modifie ? Ah ! cela valait la peine que je reprenne la plume ce soir, puisque cette chronique témoigne d'une victoire de l'art, celui de Tchekov, sur l'Histoire — cette Histoire qui nous bouleverse et, pourtant, qui ne nous concerne pas.

FRANÇOIS MAURIAC.

Cabarets Dancings

À LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince ESP. SUD-AMER.

THÉ DANSANT T.l.j. à 17 h. CLARIDGE

Serge Gainsbourg COLLEGE 28, r. Vavin

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 @ 23 h. 15

Variétés

Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61

Dans le cadre d'une étude sur le cinéma français
cinéma 60
publie l'extraordinaire histoire d'une malédiction :
LA RÈGLE DU JEU
et la critique de tous les films du mois

Pub. H. Rapin

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Jeudi 8	20 h. 45	LA TRAVIATA
Mercredi 10..	21 h.	Soirée de ballets : LA DAME AUX CAMELIAS GARRTSILUNI
Vendredi 12..	21 h.	RIGOLETTO
Samedi 13 ..	20 h.	CARMEN
Dimanche 14.	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE

Mercredi 10..	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY (en italien)
Jeudi 11	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Vendredi 12..	21 h.	LA VIE DE BOHEME
Samedi 13 ..	21 h.	LA TOSCA
Dimanche 14.	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dimanche 14.	20 h. 30	MIGNON

ENTRETIEN

René Clair et la Télévision

● *La publicité serait un désastre pour la télévision. Mais il y a d'autres moyens de lui procurer beaucoup d'argent.*

L'Express. — Il est exact, n'est-ce pas, que vous vous intéressez tout particulièrement aux problèmes de la Télévision ?

R. Clair. — Je m'intéresse surtout à ce qui me semble l'avenir de la Télévision dans ses rapports avec les spectacles. Je ne considère pas la Télévision comme un moyen d'expression en soi, mais plutôt comme un transmetteur, si l'on peut dire, de moyens d'expression.

La bizarrerie dans l'ordre des inventions a voulu que le cinéma soit inventé avant la Télévision. Si cette dernière avait été inventée en premier, le cinéma aurait été la plus grande révolution, par sa manière définitive de fixer les images.

Si l'on compare l'avenir de la Télévision et l'avenir des autres spectacles, c'est uniquement d'un point de vue économique ; mais le point de vue économique est à la base de tout.

— Comment, en général, fonctionne « économiquement » la Télévision dans les différents pays ?

R. Clair. — Soit comme aux Etats-Unis où elle appartient à des entreprises privées, soit comme en France où elle est Télévision d'Etat, plus ou moins gratuite, tout au moins alimentée par un abonnement qu'on ne peut pas élever de façon démesurée. Ici, le prix est le même pour ceux qui ne prennent la Télévision que deux fois par an et pour ceux qui la prennent tous les soirs, le même pour tous, quels que soient leurs moyens de fortune. Or, ce principe me semble mauvais. Vous imaginez facilement qu'un théâtre, la Comédie-Française par exemple, ou le Théâtre de France, ne pourrait pas vivre de cette manière. Il est impossible de demander aux gens qui vont deux fois par an au théâtre, le même prix qu'à ceux qui y vont tous les soirs.

A côté des chaînes que nous aurons et qui fonctionneront comme l'unique chaîne fonctionne actuellement, je souhaite qu'il y ait une autre chaîne où l'Etat serait, en somme, le distributeur, comme les messageries distribuent les journaux. On pourrait y donner des films (mais en prenant le mot film dans son acception la plus vaste), des événements sportifs, ou des œuvres de théâtre.

Regardez dans quelle impasse nous sommes pris, au point de vue des événements sportifs. Si vous prenez un match de boxe, il peut intéresser tous les gens qui aiment les grands matches de boxe, mais il est impossible de le donner à la Télévision, car dans ce cas, personne n'irait à ce match, et qui paierait les frais que cela entraîne ? Ceux qui aiment les matches de boxe n'hésiteraient pas à payer deux, trois ou quatre cents francs pour voir chez eux un spectacle qu'ils seraient obligés de payer trois ou quatre mille francs s'ils voulaient le voir directement. Je prends la boxe, mais il en va de même pour tous les spectacles.

Je souhaite que dans l'avenir, il soit possible de faire une Télévision payante, à domicile, en plus de ce qui existe à présent. Et je suis certain qu'on y parviendra.

Vendre des jarretelles

Actuellement, une bataille est commencée aux Etats-Unis à ce sujet et prend un tour assez violent.

— Pourquoi ?

R. Clair. — Parce que, actuellement, la Télévision américaine est aux mains des entrepreneurs de publicité qui sont très puissants et que ce projet de « Toll TV » (littéralement télévision à péage) risque de menacer leur empire.

— En quelle mesure leur influence est-elle si forte ?

R. Clair. — Il n'y a pas de chaîne d'Etat aux U.S.A., mais de nombreuses chaînes privées qui ne vivent que de publicité. Je vais vous donner un exemple qui vous fera mieux comprendre la situation : imaginez qu'un directeur de journal décide de ne plus vendre son journal, mais de le distribuer, et d'avoir comme seules ressources l'argent que lui apportent ses annonceurs : ceux-ci obtiendraient rapidement le contrôle du journal lui-même. Le directeur ne pourrait s'y opposer.

C'est exactement ce qui se passe à la télévision américaine.

— C'est très grave !

R. Clair. — Bien sûr et c'est ce que j'essaie vainement d'expliquer : ce qui est grave dans le problème américain, ce n'est pas qu'il y ait de la publicité à certains moments ; ce qui est très grave, c'est qu'un moyen d'expression aussi gigantesque passe automatiquement entre les mains de gens qui ne sont pas qualifiés pour cela. Ils peuvent faire très bien leur métier en tant que fabricants de publicité, mais quand ils dirigent un spectacle, leur intérêt est de faire vendre des marchandises : des jarretelles, par exemple, ou du savon. Leur intérêt n'est pas de donner de la qualité ou de donner au public certains spectacles ayant pour but d'élever sa culture ou de le distraire. On ne peut pas leur en vouloir : ce n'est pas leur fonction.

Comme le téléphone

— De quelle manière les ennemis de la « Toll TV » essaient-ils d'empêcher que ce projet aboutisse ?

R. Clair. — Ils ont entrepris une vaste campagne, dont l'une des bases juridiques serait que l'air appartient à tous les citoyens américains : on n'aurait pas le droit de l'utiliser à des fins privées et commerciales pour en tirer de l'argent. Ce à quoi leurs adversaires répondent que la réception des programmes, de toute façon, coûte à tout le public ; la publicité est payée par l'acheteur avec le prix de la marchandise vendue.

Ce problème ne sera donc tranché que par une législation qui favoriserait éventuellement la Télévision payante. En attendant une décision de la Cour suprême, on pourrait employer des câbles. Cela, aucune loi ne l'interdit.

— Ce système donne-t-il de bons résultats ?

R. Clair. — Il offre de grands avantages du point de vue de la fidélité de transmission, pour les grandes villes. J'ai vu les plans d'équipement d'un faubourg de New York, tout un quartier qu'on allait équiper à titre expérimental. Il transmet par câble comme pour la distribution du téléphone ou de l'eau ; des câbles aboutissement à chaque appareil.

(Charpentier.)

Quelques attitudes...
« Comme des moines du moyen âge... »

On a dit que le prix de revient serait fantastique ; le câble allant à chaque appartement revient à 100 dollars, c'est-à-dire 50.000 francs légers. Vu le prix d'un appareil, ce n'est pas considérable.

Quant au système payant lui-même, c'est une merveille d'ingéniosité.

— Comment fonctionne-t-il ?

R. Clair. — Un petit compteur, qui se présente sous une forme oblongue, est branché par un câble à l'appareil lui-même. On le pose sur l'appareil. Vous glissez dedans les pièces de monnaie. Le compteur enregistre photographiquement et laisse apparaître, par un voyant, le chiffre de la somme que vous avez versée. La Télévision vous annonce par exemple : « Ce soir, à 8 heures, grand match de boxe », ou : « Première d'une pièce de M. Untel », ou : « Première d'un grand film ». Cela vous coûtera 1 dollar 50. Si vous n'avez pas de monnaie, aucune importance. Vous mettez deux dollars et la machine enregistre qu'elle vous doit 50 cents. De sorte qu'au prochain spectacle, elle vous les comptera en moins.

Maintenant, supposez qu'à 8 heures du soir vous n'êtes pas libre et que vous avez raté le spectacle à 1 dollar 50. On vous donnera le même spectacle à 11 heures ou à minuit pour 50 cents seulement. Je vous donne ces détails, car ils annoncent un avenir prodigieux.

— Il s'agit donc seulement d'une décision à prendre et le système peut être immédiatement mis en marche ?

R. Clair. — Pour l'Amérique, oui. La décision est prise ; ils commencent déjà à équiper, mais ce sera extrêmement long.

— Il n'y aura pas de publicité sur cette chaîne ?

R. Clair. — Absolument pas. Toute leur campagne est basée là-dessus.

— En France, de quels moyens dispose la T.V. ?

R. Clair. — Comme moyens financiers, nous l'avons dit, d'une souscription qui ne peut pas dépasser un

UNE FORMULE!
VOX BOX
AU PRIX DE NF 49,50 + T.L.
accompagnés d'une étude musicographique
3 DISQUES 30 cm
EN UN PRÉCIEUX COFFRET

ACTUELLEMENT PARUS :
Encyclopédie de la musique de chambre
MOZART LES 6 QUINTETTES A CORDES: VBX 3
(Grand prix du disque de l'Académie Charles Cros 1959 Quatuor BARCHET, Emil Kessinger 2e alto)
L'INTÉGRALE DES QUATUORS A CORDES
VBX 12 : Volume I. VBX 13 : Volume II. VBX 14 : Volume III. Quatuor Barchet.
SCHUBERT L'INTÉGRALE DES QUATUORS A CORDES ET LES 2 QUINTETTES
VBX 4 : Volume I. VBX 5 : Volume II. VBX 6 : Volume III comprenant : La Truite, le quintette en ut, la Jeune Fille et la Mort : Quatuor ENDRES Fritz Kiskalt, 2e violoncelle.
Grande musique symphonique
BEETHOVEN LES 9 SYMPHONIES
dirigées par J. Horenstein, J. Perlea, O. Matzerath, E. van Remoortel,
VBX 100 : 3e "Héroïque", 6e "Pastorale", 9e "Chorale".
VBX 101 : 1re, 2e, 4e, 5e, 7e, 8e symphonies.
L'INTÉGRALE DES CONCERTOS POUR PIANO
VBX 103 : Concertos n° 1, 2, 3, 4, 5 "l'Empereur"; au piano : F. Wührer.
TCHAIKOVSKY LES 3 PLUS CÉLÈBRES SYMPHONIES
VBX 102 : 4e, 5e, 6e "Pathétique". Dir. H. Hollreiser.
Musique religieuse
J. S. BACH VBX 7 : LA MESSE EN SI MINEUR.
Dir. H. Grischkat (Grand prix du disque de l'Académie Charles Cros 1959)
VBX 200 : LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU. Dir. F. Grossmann
VBX 201 : ORATORIO DE NOËL. Dir. F. Grossmann
NOUVEAUTÉ : **UN SUPER VOX-BOX**
VBZ 300
LES 9 SYMPHONIES DE BEETHOVEN
6 DISQUES N.F. 89,53 + T.L.
Demandez chaque mois à votre disquaire les nouveautés paraissant dans cette belle collection dont le succès est consacré dans le monde entier.
Contesse et Cie F 3639

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
Un film actuel
COME BACK AFRICA
(REVIENS AFRIQUE) de Lionel ROGOSIN
« Je veux montrer ce que l'on évite de voir... »

(Charpentier.)

(Charpentier.)

... DE RENÉ CLAIR

...qui continuaient à copier des manuscrits après la découverte de l'imprimerie. »

certain chiffre, ce qui limite les moyens de production. L'Etat doit garder le monopole de l'*émission* pour qu'elle ne passe pas dans n'importe quelles mains. Mais c'est paradoxal de donner un monopole de *production* à l'Etat ; l'Etat n'est pas une entreprise de spectacles. Pourtant, c'est la situation de la Télévision française. On m'a demandé : « Quand travaillerez-vous avec nous ? » Et j'ai répondu : « Avec quoi ? » Même si la Télévision française fabrique un film, à des conditions plus avantageuses que le cinéma, cela coûtera encore un prix disproportionné à son budget.

— Mais la publicité ?

R. CLAIR. — Oui. La publicité peut fournir des moyens (d'ailleurs plus limités qu'on ne le pense, parce qu'eux aussi sont limités par autre chose : une page dans « Life » ou dans « Match »). Le client pensera : « Qu'est-ce qui me rapporte le plus ? Tant de minutes à la télévision ou une page dans « Life » ou dans « Match » ? » Donc on ne peut pas aller au-delà d'un certain plafond. Et puis il y a le facteur d'interruption du spectacle pour faire de la publicité. Et c'est ce qui a dégoûté beaucoup de gens de la Télévision publicitaire. C'est pourquoi je parle de cette possibilité d'échapper à l'alternative avancée par les divers théoriciens de la Télévision : « Si la Télévision d'Etat n'a pas de moyens, courons vers la publicité. » Je réponds à ces gens que la publicité à la Télévision n'a pas résolu le problème et que la « Toll T.V. » peut le résoudre.

Je ne me dissimule pas que ce sera très long.

Dans dix ou vingt ans

— Vous ne pensez pas que le monde du cinéma, producteurs, distributeurs, peut donner l'impulsion nécessaire ?

R. CLAIR. — Non. Elle viendra de groupes financiers. C'est le raisonnement que j'ai tenu auprès de certains, en leur disant : « Si vous n'étiez pas toujours les mêmes, attendant d'être poussés par un progrès, vous créeriez dès maintenant une société de quelques dizaines de millions qui ne ferait aucun bénéfice, si ce n'est de prendre position et d'attendre une nouveauté qui sera fantastique dans ses effets, peut-être dans dix ou vingt ans. »

Il n'y a aucun doute, c'est l'avenir et c'est la fin de cette bagarre stupide télévision-cinéma qui a eu comme résultat pour l'Amérique qu'en dix ans elle a pratiquement perdu la moitié de son marché intérieur cinématographique sans arriver à faire une bonne Télévision. Si au moins la Télévision américaine avait pu montrer un progrès artistique quelconque, alors tant mieux ! Mais dix ans de Télévision américaine ne nous ont pas amené de résultats comparables à ce qu'a amené un an de cinéma parlant.

Au contraire, il y a — du point de vue des éducateurs et des sociologues — des questions très graves qui se posent.

Un déchet inévitable

— Beaucoup d'Américains en sont conscients. C'est sans doute la raison pour laquelle des groupes très puissants entreprennent des investissements dans la « Toll TV » ?

R. CLAIR. — Oui, parce que ce sera en plus une source de richesse colossale pour l'industrie du spectacle. Pensez donc ! Il y a soixante millions de postes aux Etats-Unis en ce moment. Imaginez que l'on donne un film — appelons ça film, pour abréger — une œuvre qui a coûté de l'argent. Imaginez qu'on la donne ce soir et qu'il y ait seulement un dixième des spectateurs qui a accepté de payer un dollar pour voir cette œuvre. Eh bien ! cela fait une rentrée de six millions de dollars. Il n'y a aucun frais de copie, de distribution ou de transport. Ceci pour vous donner une idée de l'importance qu'une telle entreprise peut avoir. Je m'excuse, d'ailleurs, de tant appuyer sur le côté économique, mais c'est la base. Même à l'échelle française. Même avec seulement un million d'appareils.

Les chiffres, les possibilités qu'ils montrent, donnent le vertige quand on y réfléchit. Et je ne parle pas seulement pour ce que j'appelle « films », mais pour tout ce qui est spectacle.

— Est-ce que vous pensez que les spectacles, sous leur forme actuelle, seront menacés ?

R. CLAIR. — Dans tout progrès, il y a toujours menace pour les choses existantes. Quand le cinéma parlant est arrivé, ç'a été un désastre pour les musiciens. Mais quand le cinéma muet est arrivé, ç'a été un désastre pour les théâtres de province. Il y aura un déchet de toute façon. Nous commençons déjà et nous ne sommes pas au bas de la courbe au point de vue cinéma. Près de 40 % des salles sont fermées actuellement en Amérique. Mais ce n'est pas seulement à cause de la Télévision. C'est qu'il y a d'autres moyens de dépenser son argent. Dans le temps, il n'y avait pas de machines à laver, de réfrigérateurs, d'aspirateurs, etc. Ce sont des éléments qui pèsent dans un budget.

— En France, l'idée de télévision payante ne pourrait être appliquée que s'il y avait plusieurs chaînes. A votre avis, il faudrait au moins trois chaînes ?

R. CLAIR. — On pense déjà à deux chaînes d'Etat. Cette Télévision payante que j'aimerais voir constituée en plus résoudrait quantité de problèmes.

En Amérique, on m'a donné un argument auquel je n'avais pas pensé. Je disais : « Mais, enfin, vous avez des intérêts dans un nombre considérable de salles, qu'allez-vous faire ? » On m'a répondu : « Nous espérons bien — et nous ferons tout notre possible pour cela — ne pas faire de tort aux salles. Notre but n'est pas d'aller contre elles. L'expansion de notre système est basée sur la longévité. » Je n'avais pas pensé à ça. « Les statistiques indiquent que la vie normale de l'homme augmente de plus en plus. Mais elles indiquent également qu'au-dessus de cinquante ans, on va très rarement au cinéma et qu'au-dessus de soixante ans, on n'y va plus du tout. Nous voulons rattraper ces spectateurs *chez eux*. Nous ne voulons pas faire concurrence à la jeunesse. Qu'elle sorte, qu'elle aille au cinéma, mais quarante millions de gens restent chez eux à s'embêter, trop âgés ou infirmes pour sortir : ils ont envie de voir des spectacles et sont prêts à les payer. Ça c'est capital. » D'ailleurs, ce ne sont pas tellement les cinémas qui souffriront. C'est l'industrie automobile.

Le cinéma : un ancêtre

— Comment cela ?

R. CLAIR. — Prenez certaines campagnes très vastes aux Etats-Unis où les gens ont d'assez gros moyens. Ils font 25 kilomètres pour aller au cinéma. En France, c'est pareil.

Qu'est-ce qui se passe dans certaines contrées assez isolées ? Les films arrivent deux à trois ans après leur sortie, et dans quel état, nous le savons tous : déchirés, mal vérifiés, la projection étant faite au petit bonheur. Cela dégoûte les gens du cinéma. Avec le système de télévision payante, on pourrait presque donner un film dans des endroits très éloignés, le soir de la première à Paris.

— Sans problèmes de transport?

R. CLAIR. — Bien sûr. Actuellement, nous transportons des copies lourdes, dans des emballages métalliques, dans de gros sacs, nous sommes comme les moines du moyen âge qui continuaient à copier des manuscrits, alors que Gutenberg avait déjà découvert l'imprimerie. Il n'y a aucune raison de continuer.

— Mais l'image de télévision n'est pas aussi belle que l'image de cinéma.

R. CLAIR. — Déjà la Télévision a fait des progrès. J'ai même vu des projections sur petit écran, en direct, qui sont meilleures que la moyenne des films comme pureté et netteté d'image. Et en Amérique il y a déjà de très grandes télévisions.

— De la taille d'un écran de cinéma normal ?

R. CLAIR. — Je ne l'ai pas vu moi-même, mais je le pense. Il existe d'ailleurs plusieurs systèmes dont l'un consiste à installer dans la cabine de projection d'une salle de cinéma un poste de télévision : une caméra filme le spectacle télévisé en direct, on développe le film immédiatement et on le projette sur l'écran. On peut ainsi donner dans une salle un événement qui a pu se passer quelques instants auparavant.

— Jusqu'à une certaine distance ?

R. CLAIR. — C'est uniquement une question de temps et d'argent. On peut déjà utiliser les bateaux météorologiques pour y installer des relais, on envisage de transmettre par satellites artificiels. On parle beaucoup de cette zone qui pourra réfléchir certaines ondes. Tout ce côté-là est passionnant. De même qu'existe aux Etats-Unis la projection sans écran, qui est une chose merveilleuse. On ne peut la voir qu'en laboratoire.

Il suffit de nombreuses recherches et de gros moyens financiers pour arriver à quelque chose. C'est pour cela que c'est extrêmement exaltant.

On a tendance trop souvent à considérer que le cinéma, après soixante ans d'existence, va vers son déclin. C'est exact si vous considérez le cinéma dans la forme que nous avons connue jusqu'ici. Nous sommes au contraire tout au début de ce qui va arriver. Le cinéma que nous connaissons sera plus tard considéré comme l'ancêtre de moyens d'expression que nous ne sommes pas même en mesure d'imaginer aujourd'hui.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

30 JANVIER

QUE les jeunes Français qui écoutaient vendredi soir Charles de Gaulle, en croient ceux de mon âge, témoins d'une longue Histoire : il n'arrive pour ainsi dire jamais qu'un homme appelé à la première place soit égal à son destin, qu'il prononce les paroles que son peuple et que tous les peuples attendent, et qu'il le fasse sans vaine éloquence : « Mon cher et vieux pays, nous voici donc ensemble encore une fois, face à une lourde épreuve... » Qui a jamais parlé à la Nation sur ce ton-là, avec cette voix-là ?

IL ne s'agit pas de style ici : ce sont les mots ordinaires qui valent pour chacun de nous, Français de tout âge et de toute condition. Chrétien, je me suis senti, quant à moi, confirmé dans ma certitude : Charles de Gaulle n'est pas l'homme du destin, il est l'homme de la Grâce.

A ses adversaires qui, lisant cela, hausseront les épaules, à ceux qui cherchent d'abord dans l'épreuve que subit la patrie des prétextes pour juger de Gaulle, pour condamner ses atermoiements et ses esquives devant l'armée, et proclament : « C'est nous qui avions raison ! », je répondrai : « Mais non, vous n'aviez pas raison : il est faux de prétendre que l'armée, au lendemain du 13 Mai, toute gonflée de son importance et politiquement triomphante, eût été aisément dominée. Si de Gaulle a choisi de jouer le jeu qu'il a joué, c'est qu'il mesurait l'obstacle. Son erreur fut de croire, s'il l'a cru, qu'il parviendrait à le tourner. Mais l'a-t-il cru ? Il en a couru la chance. C'était son devoir de la courir, eût-il été persuadé que finalement il n'éviterait pas l'épreuve de force. »

QUANT à prétendre que de Gaulle est moins armé en 1960 pour l'affronter, qu'il ne l'était il y a vingt mois, je le nie. La France alors n'était pas unanime autour de lui. Elle l'est devenue. Les manifestants de la Bastille se dresseraient aujourd'hui non plus pour le combattre, mais pour lui faire un rempart de leurs corps. Toutes les organisations syndicales françaises se sont mobilisées à sa voix.

Au lendemain du 13 Mai, les chancelleries du monde entier considéraient le retour de de Gaulle au pouvoir avec inquiétude sinon avec méfiance. Aujourd'hui, tout l'Occident partage notre angoisse, car c'est une de ses colonnes qui risque d'être ébranlée. Même dans le camp adverse, on redoute sa chute, parce que sans affaiblir aucune de nos alliances, sans trahir aucune de nos amitiés, il a suffi à de Gaulle de quelques mois, pour rendre la France à sa mission humaine qui est de retrouver un langage commun à tous les peuples, de rétablir le dialogue entre des groupes de nations qui ne se comprenaient plus.

31 JANVIER

AUCUN homme n'est infaillible. Si vous exigiez que je critique celui-ci, je lui reprocherais (en me forçant un peu) le recours dans ses propos à une certaine ambiguïté. A partir du « je vous ai compris ! », lancé aux Algériens, il ne fut pas toujours aisé de le suivre dans tous ses cheminements. De ce qui était dit et de ce qui n'était pas dit, chaque parti pris se fortifiait, jusqu'au jour où tout de même il a parlé net. Mais quoi ! c'est le point d'arrivée qui compte. Ah ! que du moins l'équivoque ne renaisse plus !

NOUS ne feindrons plus de ne pas voir cette menace qu'est devenue l'armée pour la Nation ; cette crise finira, mais l'armée telle qu'elle est sortie de la guerre d'Indochine, telle que le 13 Mai l'a révélée, telle enfin qu'elle vient de se manifester une fois encore, sera toujours là. Les hommes au pouvoir jetteront-ils le manteau sur cette plaie au flanc de la Nation ? Ou se pencheront-ils sur elle et chercheront-ils les moyens de la guérir ?

IL ne faut pas attendre la fin des combats en Algérie. Il ne faut pas que l'opinion s'endorme. Tout devra être connu, je ne dis pas sanctionné, mais porté en pleine lumière, des actes d'insubordination ouverte ou larvée que le général de Gaulle a désignés par une litote : « L'incertitude complaisante de divers éléments militaires... ». Cette incertitude complaisante prolonge la complaisance certaine de ces éléments qui se préparaient, il y a vingt mois, à passer la mer, et qui auraient trouvé à Paris et partout en France beaucoup de bonnes gens tout prêts à se ranger derrière leurs mitraillettes, mais un très petit nombre pour en essuyer le feu.

VOILA la plaie dont nous ne détournerons pas nos regards. Les vertus de l'armée n'en demeurent pas moins des vertus, et notre dette à son égard, je ne la renie pas. Si les politiciens en ont fait l'instrument de la politique qui fut sanctionnée à Dien-Bien-Phu, nous ne le lui imputerons pas à crime. Ce drame d'ailleurs, c'est en 1940 qu'il s'est noué. Le maréchal Pétain l'incarne : son malheur fut le malheur de l'armée.

Il date de plus loin : j'y songeais en relisant ces jours-ci « Servitude et Grandeur militaires » qu'Alfred de Vigny écrivit en 1835. Touchant l'armée permanente, la même question était posée dès lors — celle qu'après un siècle nous n'avons pas résolue. « Cette race d'hommes toujours dédaignée ou honorée outre mesure... » Vigny se scandalisait déjà — que dirait-il aujourd'hui ? — de son aspect archaïque : « C'est un corps séparé du grand corps de la Nation et qui semble le corps d'un enfant, tant il marche en arrière pour l'intelligence, et tant il lui est défendu de grandir. » Et Vigny s'étonnait : « Il est triste que tout se modifie autour de nous et que la destinée de l'armée soit la seule immobile. »

QUE faut-il donc faire pour que l'armée ne soit plus une nation dans la Nation ? Je n'ai pas lu « L'Armée Nouvelle » de Jaurès. J'ignore ce qu'il conseillait pour remédier aux maux que l'Affaire Dreyfus venait de révéler au monde. Ce qui n'a pu être tenté durant ce premier demi-siècle, ne le sera-t-il pas le jour où l'ère des guerres coloniales sera close ? Car c'est de ce creuset que sortent les « corps d'élite » qui deviennent fatalement dans la Nation des corps étrangers. Mais l'armée tout entière tend à le devenir, même composée de citoyens comme est la nôtre. C'est ce que dit Vigny : « L'arme où l'on sert devient le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours... » Et c'est pourquoi les soldats risquent de devenir à la fois étrangers et redoutables à leur peuple même. Qu'ajouterons-nous à cette image saisissante de Vigny : « Chaque souverain regarde son armée tristement ; ce colosse assis à ses pieds, immobile et muet, le gêne et l'épouvante. Il ne sait que faire et craint qu'il ne se tourne contre lui... »

« L'ARMEE est à réinventer », disais-je hier à la Radio. La fin des guerres coloniales, la révolution causée par les armes nucléaires, voilà sans doute qui aidera à cette mue que nous devons hâter si nous ne voulons pas voir la Nation trembler un jour devant ses propres fils.

MAIS c'est au pouvoir aussi qu'il appartient de protéger l'armée contre ses tentateurs éternels. Un livre de Maurice Barrès est intitulé « L'Appel au Soldat ». Cet appel n'a cessé de retentir durant la Troisième République et de retentir longtemps en vain, même lorsque au plus noir de l'Affaire Dreyfus, la rue parisienne paraissait être gagnée aux ultras d'alors qu'Anatole France appelait des « trublions ». La lente dégradation du pouvoir civil a abouti, il y a vingt mois, au pronunciamiento dont le général de Gaulle nous aura épargné la honte. Lui seul a le pouvoir d'en détruire les causes en restaurant l'Etat dans sa puissance. Ces soixante premières années du siècle, l'événement d'Algérie les éclaire, en montre le courant profond. C'est l'Histoire dont les hommes de mon âge auront été les témoins, et nous ne saurions mieux faire que de la reprendre et de la méditer, et d'en tirer, chacun à notre place, l'amère leçon.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Presse.)